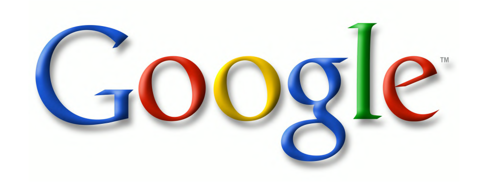




Y

Ca

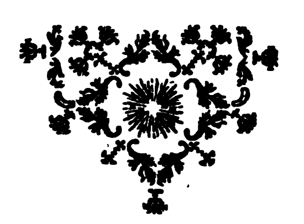
LA
GRANDEUR
D'AME.

LA GRANDEUR D'AME.

by Louis Antoine Marquis de

Exultavit ut gigas ad currendam viam, à ſummo cœlo egreſſio ejus.

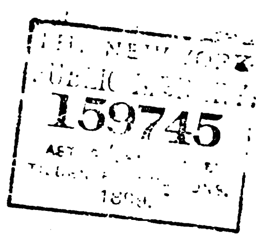
Pſal. 18. *v.* 6.



A FRANCFORT, *en Foire*,

Chez { J. F. BASSOMPIERRE, Libraire à Liege.
J. VANDEN BERGHEN, Libraire à Bruxelles.

M. DCC. LXII.





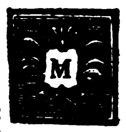
A

SA MAJESTÉ

IMPÉRIALE,

E T

ROYALE-APOSTOLIQUE.



ADAME,

Si la Grandeur d'Ame venoit à ſe perdre, on la trouveroit toute entiere

dans le cœur de VOTRE MAJESTÉ. Celle que je décris dans cet Ouvrage, n'eſt qu'une ombre de l'héroïſme qui vous caractériſe. L'imagination ne ſauroit s'élever autant que ces vertus magnanimes qui rendent votre regne l'école des Monarques. La Religion citera dans ſes faſtes l'heureuſe époque de votre auguſte naiſſance, de votre couronnement, de vos triomphes, comme ſes plus beaux jours de ſolemnité. Elle vengera les Ecri-

vains du ſilence rigoureux que leur impoſe votre modeſtie, en devenant elle-même votre panégyriſte.

Je dois ſans doute craindre qu'en parcourant ce Livre, on ne me taxe d'une préſomption trop indiſcrete; mais cette gracieuſe bienveillance, ſi naturelle à VOTRE MAJESTÉ, *& avec laquelle elle a daigné lire mes Ouvrages, & même les louer, excuſera ma témérité. Il eſt naturel de deſirer la plus grande gloire à laquelle un Auteur*

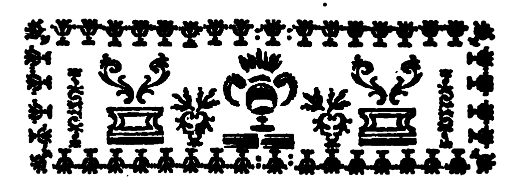
puisse jamais aspirer, celle de rendre public le profond respect avec lequel je suis,

MADAME,

de votre sacrée Majesté,

Le très-humble, très-obéissant & très-soumis serviteur,

LE MARQUIS CARACCIOLI, Colonel au Service du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.



AVANT-PROPOS.

IL eſt temps de démaſquer cette vanité mondaine qui oſe ſe parer du titre de grandeur, & de faire voir aux hommes qu'ils ne ſont véritablement grands que lorſqu'ils ſe rapprochent de Dieu. Ceux qui ne connoiſſent d'autre gloire que les triomphes du monde, & le bruit des exploits, n'approuveront ſûrement pas cet Ouvrage ; & même le titre les aura trompés : mais

LA

GRANDEUR

D'AME.

rage pour oſer fronder les opinions d'un monde qui croit la grandeur d'ame indépendante de la Religion ; mais on eſt toujours aſſez fort, lorſqu'on a la vérité pour ſoi. C'eſt un axiome de morale, que les circonſtances, l'objet & la fin ſont néceſſaires pour toute bonne action, & que le moindre vice corrompt la meilleure.

On ſera ſans doute frappé de la diſproportion qui ſe trouve entre la ſublimité du ſujet & la médiocrité du ſtyle & des penſées : mais je me flatte qu'en faveur de la Religion, qui fait la baſe de cet

Ouvrage, les perſonnes raiſonnables m'excuſeront. J'oſe même dire que ces malheureux temps, où l'incrédulité s'efforce d'ériger l'orgueil en héroïſme, exigeoient un pareil livre. Toute ambition, dépouillée de ſon éclat, n'offre plus que des avantages temporels, & conſéquemment des intérêts ſordides.

L'ame, comprenant le cœur & l'eſprit, m'a paru le terme le plus propre à exprimer nos idées & nos ſentiments. Perſonne n'ignore que cette ſubſtance, purement ſpirituelle, produit toutes les opérations que nous diſtinguons

par différents noms : l'esprit n'est que son action, & le cœur que sa volonté.

L'univers étant borné, c'est-à-dire petit, il résulte qu'on ne sauroit être grand, lorsqu'on ne s'étend pas au-delà de ses limites. Ainsi voilà le procès jugé entre ceux qui restreignent la grandeur d'ame aux actions de cette vie, & ceux qui ne lui assignent point d'autre terme que l'éternité. Il s'agit seulement d'en instruire le public ; & c'est ce que je vais faire.

On s'étonnera, & l'on aura raison, de voir une matiere de cette importance aussi

égligée. Il semble qu'il ne
oit plus permis de parler de
ame que pour l'attaquer, &
our la confondre avec l'insnct des animaux. Cependant
s droits subsistent en nousmêmes, & tout homme est
oupable, s'il ne travaille pas
les faire revivre. Le monde
e se corrompt & ne s'avilit,
ue parce qu'on ne place pas
a gloire où elle doit être.
es ravageurs de Provinces
e croient des amis de l'humanité; les incrédules des
hilosophes, & les beaux-esrits des génies.

Dieu seul peut élever l'ame, & lui inspirer des sen-

timents magnanimes, parce qu'il eſt lui ſeul le principe de toute élévation. Tandis qu'on croira l'amour-propre ſource des vertus, dit l'inimitable *Fénelon*, on ne fera jamais rien de grand. La ſphere eſt trop bornée pour pouvoir y prendre un vol hardi, noble & ſublime. Toutes les actions de la créature ſont ſtériles par elles-mêmes, ſi elles ne ſe rapportent au Créateur.

On diroit que nous revenons à la premiere enfance du monde; car il faut aujourd'hui prouver des vérités qu'on a enſeignées pendant ſix mille ans. La nouvelle philoſophie

tellement défiguré les cho-
s, qu'on prend pour des
ıradoxes ce qui est démon-
é. La plupart des hommes
: reglent selon la mode, &
on suivant la raison.

Toute ame est naturelle-
ıent grande quant à son ori-
ine, son essence & sa desti-
ée ; mais ce qu'on appelle
randeur d'ame, consiste dans
ı sublimité des actions. Il y
une chymie pour les esprits
omme pour les corps ; ceux-
i s'exaltent par l'entremise
u feu, ceux-là par le secours
e la Religion : sans elle,
ɔute élévation n'est qu'une
ɔible vapeur.

La grandeur d'ame qui a Dieu pour objet, ne meurt jamais; celle, au contraire, qui n'a que la fortune ou l'éclat de ce monde en vue, expire avec ſon héros. On a beau la révérer & lui ériger des marbres précieux; elle demeure dans un ſilence éternel, parce qu'elle n'eſt plus. Mais victimes des ſens, des paſſions, des honneurs, nous dénaturons la véritable gloire, & nous en faiſons un fantôme relatif à nos préjugés & à nos goûts.

Ce n'eſt qu'en renverſant l'idolatrie du *Moi*, ſource de toute préſomption, qu'on peut

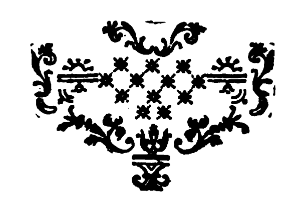
oir éclorre la véritable gran-
eur d'ame. Nous usurpons
es droits mêmes de la Divi-
ité, lorsque nous osons nous
ttribuer nos vertus. Elles dé-
ivent du principe immuable
& infini, dont chaque hom-
ne sent l'impression. Le grand
rime des Payens fut de se
omplaire dans leurs propres
Ouvrages. Il ne faut rien re-
enir d'une action éclatante,
que l'humilité. Que serviroit
l'avoir gagné l'univers, si l'on
venoit à perdre son ame ?

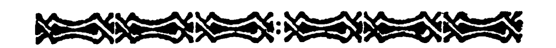
Le tonnerre fait plus de
bruit que tous nos exploits,
es démons ont plus d'esprit
que tous nos beaux génies ;

& les animaux mêmes, plus de force & plus de ruſe : de ſorte qu'il n'y a qu'un motif ſublime qui puiſſe relever nos actions. C'eſt ce que je vais eſſayer de prouver, en parcourant toutes les facultés de l'homme, & toutes les choſes extérieures qui doivent l'affecter. Je ſouhaite avoir rempli mon objet.

Cet Avant-Propos a ſuffiſamment développé tout le plan de l'Ouvrage, que je devois intituler l'*Elévation de l'Ame*, lorſque j'appris de Monſeigneur *Zaluski*, Evêque de Kiovie, Prélat d'une érudition immenſe, qu'il exiſ-

›it un Livre ſous le même
tre. On écrit tant, que, ſi
:la dure, il ſera auſſi diffi-
le d'imaginer des titres nou-
eaux, que de produire des
enſées neuves.





ON trouvera chez les mêmes Libraires, J. F. BASSOMPIERRE *à Liege, & à Francfort en Foire, &* J. VANDEN BERGHEN, *son gendre, à Bruxelles, les éditions les plus nouvelles & les plus exactes de tous les Ouvrages de M. le Marquis CARACCIOLI, réimprimés en même format* in-douze, *avec les corrections & additions données par l'Auteur. Ils consistent en*

La Grandeur d'Ame, 1762.
La Jouissance de soi-même, 1762.
La Conversation avec Soi-même, 1761.
Le Tableau de la Mort, 1762.
Le Véritable Mentor, 1761.
Les Caracteres de l'Amitié, 1762.
L'Univers Énigmatique, 1762.

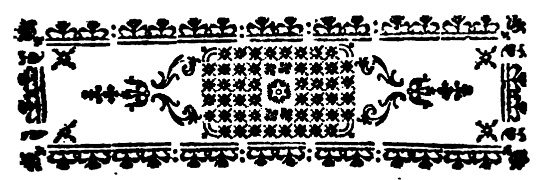


TABLE

ES CHAPITRES.

TABLE.

Fin de la Table.



LA GRANDEUR D'AME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Idées.


UAND j'aurois toute la finesse de l'esprit qu'on peut desirer dans les plus agréables sociétés ; quand j'aurois composé des Ouvrages où brilleroit tout le feu de l'imagination & du génie ; quand j'aurois imaginé des systêmes capables de tenir l'Univers dans le silence & dans l'admiration ; quand j'aurois formé des projets dignes de soutenir les empires ou de les relever ; si je n'ai la Religion pour objet, mon ame a perdu ses travaux & ses talents,

& elle reſte, malgré tout ſon éclat, dans une ſituation qui la dégrade, & qui la confond avec les hommes charnels. Tout ce qui doit périr ne ſauroit être le terme d'un être immatériel : il faut à l'ame des objets immortels à contempler, parce qu'elle eſt elle-même immortelle ; & c'eſt ſeulement alors qu'on peut dire qu'elle s'exalte & qu'elle ſe connoît.

Nous parcourrons d'abord les idées, mais ſans examiner ſi elles ſont factices ou innées, & ſans vouloir les définir, parce que nous n'avons point intention de faire un Ouvrage de controverſe. Il vaut beaucoup mieux travailler à relever l'ame de l'humiliation où elle eſt, que de ſe livrer à des queſtions métaphyſiques, dont il ne réſulte ſouvent que des viſions & des mots.

Les idées, chez tous les hommes, naiſſent du bon ſens, de l'eſprit, ou du génie ; mais ſous quelqu'aſpect qu'on les enviſage, elles ſe perfectionnent chacune en ſa maniere, lorſque l'ame vient à s'élever. Ce ne ſont plus alors des points de vue matériels qui nous fixent, mais des objets tels qu'on en découvre dans les eſpaces immenſes. Ainſi Platon, quoique payen, entrevit

les vérités qui échappoient à la multitude ; ainsi d'âge en âge il y eut des hommes privilégiés qui s'éleverent au-dessus de leur siecle, & qui, par le secours d'une méditation raisonnable & profonde, sortirent du cercle de cet univers. Sans doute nous aurions de temps en temps le même bonheur, si nous voulions nous dégager de la matiere qui nous environne & nous opprime ; mais victimes de nos sens, nous contemplons la surface des êtres, au lieu de remonter à leur principe. En vain nous sentons que notre ame, créée pour la Divinité, cherche à se faire jour à travers les brouillards qui nous offusquent ; nous nous endormons dans le sein de la poussiere, & nous prenons à peine la résolution de penser. Il n'y a que l'ambition d'obtenir des honneurs périssables, qui nous semble une véritable élévation.

Cependant pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, nous oublions les corps, & nous semblons être tout esprit. L'homme, en tant qu'image de Dieu, ne sauroit se représenter deux & deux faisant quatre, & le tout plus grand que sa partie, sans entrevoir un ordre invariable & primordial, qui

donne le mouvement à cet Univers, & que nous ne sommes pas maîtres de changer ni d'altérer. Les essences des objets exposés à nos regards, essences indépendantes de nos réflexions, de nos desirs, & même de notre existence, sont autant de dégrés qui nous élevent jusqu'à l'Etre des êtres. Quelle gloire que celle de s'élancer avec sublimité vers la lumiere incréée, & de pénétrer dans le sanctuaire de l'Eternel & de l'Infini, où tous les siecles vont se perdre en quelque sorte, pour renaître continuellement ! C'est ici que l'on peut bien s'écrier avec Tertullien : *O homme ! reconnois ta dignité.*

L'ame qui paroît éteinte chez la plupart des hommes, ou par l'abus qu'ils font de sa lumiere, ou par le peu de connoissance qu'ils en ont, est plus active que le feu chez le sage qui en profite. C'est là qu'il faut l'examiner, & en suivre les progrès, pour avoir une juste idée de sa grandeur. Saint Augustin, que nous imiterions si nous étions moins charnels, est le vrai modele d'une ame sublime. On ne sauroit lire sans transport ses Confessions & ses Soliloques ; il n'y conserve que les yeux de l'esprit, & le langage de la vérité,

ſous avons tous deux ſortes d'i-
; celles qui ſe bornent à la figure
e monde, & celles qui entrevoient
nivers tout ſpirituel. Notre raiſon,
vaincue de ſon immortalité, ne peut
plier ſur elle-même, ſans découvrir
nſtant où nous vivrons d'une ma-
e toute céleſte. En vain les objets
ériels qui nous inveſtiſſent de tou-
parts, s'efforcent de nous courber
la terre; l'ame ſe réveille par in-
alle, & nous fait ſentir que les
s ſpirituelles ſeront à jamais ſon
re & ſon élément. Il s'agit d'être
ntif à ces impreſſions, & de les ſui-
, ſi nous voulons honorer notre
ine, & nous ſouvenir de notre der-
e fin; mais je rougis pour l'huma-
, quand je me figure combien on
ilit & on la dégrade. Si l'on diſ-
aujourd'hui ſur les idées, ce n'eſt
pour conteſter leur ſpiritualité, &
ranger dans la même claſſe que
tinct. La philoſophie à la mode
l au matérialiſme, & dérobe con-
iemment à nos yeux l'excellence
notre eſprit, & la grandeur de ſa
inée. Qui auroit cru que, dans le
même d'une Religion toute ſpiri-
le & toute divine, nous oublierions

ce que les Payens n'ont pu méconnoître au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, & que nous regarderions comme fable ce qui leur parut une vérité incontestable & ce qui fit l'objet de leur consolation & de leur espérance ?

Mais pour l'honneur de la raison, ne rappellons pas des systêmes qui lui sont si contraires. Laissons les insensés se complaire dans leurs folies, & se glorifier de leur prétendue ressemblance avec la taupe & le hibou ; occupons-nous plutôt à contempler notre ame dans ces instants où, supérieure à tout ce qui doit périr, elle converse avec elle, elle jouit d'elle, & elle s'éleve jusqu'à la véritable source des idées, qui ne peut être que Dieu, notre élément & notre vie. Il est une lumiere indéfectible qui éclaire tout homme venant en ce monde, & qui frappe notre entendement de ses rayons ; nous sommes réellement coupables si nous en détournons les yeux. C'est elle qui sous l'aspect des choses visibles se communique jusqu'aux payens mêmes, & dont nous devons nous servir pour arriver aux choses invisibles ; tous les différents êtres qui constituent cet univers, sont autant de miroirs qui nous renvoient

clartés célestes, autant d'échos qui
ıs répetent à chaque instant la voix
.te-puissante de la Sagesse infinie
ıt ils émanent.
Tous les mortels apperçoivent les
mes objets, mais tous ne les consi-
rent pas du même œil. Les sensuels
découvrent dans ce monde qu'une
ɔerficie qui les amuse; les Philoso-
es y reconnoissent la magnificence
n Ouvrier immense dans ses produc-
ns; & les Chrétiens y apperçoivent
e perspective qui n'est digne de nos
;ards, qu'autant qu'elle s'avance vers
Ciel. Salomon n'appercevoit que va-
é sous le soleil, parce que son ame
evoit au-dessus des astres. Lorsqu'on
rvient à ce dégré bien différent de
ıs ceux que l'astronomie compte &
:ermine, on voit les colosses se ré-
ire en atomes, & le monde lui-même
ıdre comme la cire. On voit les riches-
, les honneurs & les plaisirs, tom-
r en poudre comme l'idole de Da-
n en presence de l'Arche sainte; on
it notre vie animale comme un jour
ns la succession des temps, & moins
'une seconde dans l'ordre de l'éternité.
Je sais que notre ame ne peut briller
r elle-même, & que ses lueurs ne

ſont qu'une réfraction de la lumiere indéfectible ; mais c'eſt en cela que nous pouvons diſtinguer le ſolide du frivole, le durable du momentané, le faux du vraiſemblable. Si l'on en doute, il ſuffira de parcourir les actions & les ouvrages de nos Philoſophes chrétiens, qui beaucoup plus à Dieu qu'à eux-mêmes, & par conſéquent bien plus citoyens du Ciel que de cette terre, ſemblent avoir déjà commencé leur éternité. Que j'aime à les ſuivre dans ces ſentiers lumineux, où, appuyés ſur des connoiſſances indubitables, ils marchent d'un pas tranquille vers la ſource de tous les biens ! Leur intellect paroît ſe transfigurer dans un rayon, à l'aide duquel on entrevoit la grandeur d'une ame remplie de ſon Dieu, & toute extaſiee à la vue des ſplendeurs éternelles. Voilà le véritable priſme qui nous repreſente ces beautés toujours anciennes & toujours nouvelles, que le grand Auguſtin ſe repentoit d'avoir aimées ſi tard.

Les idées, qui chez tous les hommes ſont pour ainſi dire des tableaux de l'Archétype univerſel, dont ils tiennent leur exiſtence, devroient par elles.mêmes conduire au grand & au vrai ; mais jouets des paſſions, & victimes d'une

mauvaise éducation, nous n'ouvrons les yeux que pour admirer des objets sensibles & périssables. Où sont les maîtres qui nous avertissent, aussi-tôt que nous pouvons raisonner, que la figure de ce monde passe, & qu'il n'y a que notre ame qui dans tout cet univers mérite la prééminence? Où sont les maîtres qui saisissent la vue d'une plante, ou d'un insecte, pour nous rappeller au Créateur; qui nous accoutument de bonne heure à desirer le ciel, à mépriser la terre, à ne goûter de plaisir que celui de penser, & à trouver Dieu au fond de nous-mêmes, où il réside plus que par-tout ailleurs? Ces pratiques paroissent si chimériques, que peut-être nos lecteurs nous ont déjà regardé comme visionnaires: cependant si nous examinons l'origine, la nature, & la destinée de notre être, cette méthode nous paroît, & raisonnable, & nécessaire. Toute éducation des nobles ainsi que des roturiers, des souverains ainsi que des sujets, doit avoir pour fin l'exaltation de l'ame. On doit rectifier les idées, épurer les pensées, & les diriger de maniere que l'éternité soit le premier & le dernier objet qu'on envisage. Si, pour exciter les enfants à

se distinguer & à s'appliquer, on ne manque jamais de leur rappeller la grandeur de leur maison, & de leur remettre devant les yeux les exploits de leurs ancêtres; n'est-il pas plus juste d'exciter leur émulation & leur vertu par le souvenir d'une ame qui émane de Dieu, qui subsiste en Dieu, & qui doit retourner à Dieu?

Toutes les idées ont entr'elles une chaîne, ou plutôt une filiation. La maniere dont nous voyons aujourd'hui les objets, n'est peut-être qu'une suite des premieres impressions que nous avons reçues dans notre enfance. Les plus petites choses en apparence influent sur nos perceptions & sur nos sentiments. Notre vie n'est qu'une complication de mille hazards, & de mille circonstances; le plus brillant exploit, ainsi que le plus magnifique ouvrage, ne tirent souvent leur source que d'une simple phrase, ou d'une seule entrevue. Combien de paroles qui ont paru ne pas nous affecter dans le temps qu'elles étoient prononcées, & qui sont devenues par la suite l'occasion de nos préjugés, de nos goûts, de notre conduite, & peut-être de notre vocation? Combien d'hommes dont la

fortune n'eſt que le réſultat d'une viſite, d'une lecture, & même d'un regard ?

Ceux qui ont ſoin de la jeuneſſe doivent ſans doute trembler à ce récit, & penſer qu'ils ne ſauroient jamais être trop attentifs & circonſpects. L'ame d'un enfant eſt pour ainſi dire entre les mains d'un Gouverneur ; il l'abaiſſe, ou il l'éleve, ſelon les idées qu'il inſpire. Chez lui tout parle, tout inſtruit, tout eſt ſignificatif. Ces générations d'hommes charnels & puſillanimes, qui ne connoiſſent d'éternité que le jour qu'ils coulent, d'immenſité que le pays qu'ils habitent, d'infinité que la penſée qu'ils produiſent, ſont ordinairement le fruit d'une mauvaiſe éducation. L'eſprit ſe concentre facilement dans la ſphere des ſenſations, lorſqu'il n'eſt point excité ; de même que le feu reſte au ſein d'un caillou, quand on ne travaille pas à l'en faire ſortir. Et voilà pourquoi les grandes idées ſont ſi rares ; pourquoi des hommes qui auroient pu réformer leur nation, ne ſont que des hommes de routine ; pourquoi des ames qui s'éleveroient au-deſſus des aſtres, rampent dans la pouſſiere.

Mais au lieu de nous abandonner à ces réflexions qui humilient & affligent,

considérons ces personnes qu'une heureuse culture a dégagées de toute affection terrestre. On les voit, comme un géant, parcourir une brillante carriere, & s'étendre d'un bout du Ciel jusqu'à l'autre, sans intervalle & sans interruption. Les idées confuses dont le monde est rempli, & qui causent les faux jugements, émanent d'un esprit sensuel & rampant ; mais les idées claires naissent d'une ame qui s'approfondit & s'exalte. C'est par cette raison que toutes celles qu'on admire chez les grands hommes, paroissent dans l'ordre le plus systématique, & dans la plus belle liaison. Telle est, par exemple, la *Théodicée* de Leibnitz, telle *la Recherche de la Vérité* de Mallebranche, où l'on découvre plus de génie que dans les négociations & dans les exploits. On s'étonne, à la lecture de ces ouvrages, de voir jusqu'où l'ame peut arriver. Plût au Ciel que nos beaux esprits, qui les appellent un jeu d'imagination, voulussent ou pussent les approfondir ! Ils verroient comme les passions peuvent se spiritualiser, les sens se taire, le corps se rétrécir, l'esprit s'exalter. Les idées isolées ne produisent rien que des saillies ou des chi-

meres ; mais les idées, lorſqu'elles ſe lient, enfantent ces principes & ces ſyſtêmes que nous appellons les ſciences. Ainſi les mathématiques ſont le fruit des combinaiſons, & la métaphyſique le réſultat de la méditation.

Tous les eſprits ſans doute n'ont pas la capacité de percevoir les choſes avec la même penétration. Dieu, immenſe dans ſes productions, qui n'a pas fait deux grains de ſable qui ſe reſſemblent, n'a pas créé deux eſprits qui ſoient parfaitement égaux : mais comme cette différence n'eſt que du plus au moins, chaque homme peut ſe dégager de la matiere, & s'élancer ſelon ſa force au-delà de ce monde périſſable. Le payſan lui-même, tout groſſier qu'il nous paroît, ſait faire abſtraction des objets qu'il apperçoit, & ſe figurer un inſtant où les cieux & la terre paſſeront ; les ſaiſons qu'il voit ſucceſſivement revenir & s'en aller, ſervent à le convaincre que l'Univers doit finir comme il a commencé, & qu'il n'y a rien d'éternel que Dieu, dont les années ne ſauroient s'atténuer. D'ailleurs, quel eſt l'homme qui, par le moyen des nombres & des jours qu'il peut multiplier autant qu'il veut, n'ait pas l'idée de l'Eternel & de

l'Infini ? Nous avons donc le germe des plus grandes idées : & si les hommes s'étudioient à les développer, leurs actions ne seroient que des conséquences tirées de la raison ; & la vanité, qui paroît être aujourd'hui la seule élévation, s'anéantiroit pour faire place à la magnanimité. Nous ne verrions plus ces orgueilleux qui confondent la grandeur avec la fatuité ; mais nous trouverions des personnages décents qui s'oublieroient pour faire respecter la Divinité. Nous ne verrions plus ces ames basses qui mendient des honneurs pour s'attirer de la considération ; mais nous rencontrerions des Héros, qui, grands par eux-mêmes, rougiroient d'une gloire empruntée. Nous ne verrions plus des êtres raisonnables se glorifier d'un aussi vil objet qu'un équipage ou un habit ; mais nous appercevrions des sages, dont l'ambition consisteroit à acquérir des connoissances, & à faire du bien.

Périssent donc à jamais toutes les idées qui ne tendent pas à la véritable grandeur ! Le monde ne gémit, que parce qu'on n'apperçoit les objets que du mauvais côté. Les riches en conséquence n'ont que des honneurs à pré-

tendre, & les pauvres que des disgraces & des humiliations. On fuit la vertu comme un objet hideux, ou tout au moins importun, tandis qu'on court au devant du crédit, & qu'on l'encense. Si les idées sublimes étoient le partage des grandes ames, c'est-à-dire ces idées qui remontent à leur source, & qui n'entrevoient rien que par rapport à l'éternité; ne craignons pas de le dire, il n'y auroit guere d'homme en place, qui, dépouillé de son rang, ne devînt un individu bien médiocre. Les dignités, chez la plupart des Grands, sont une affection léthargique, qui rend leur esprit insensible aux objets les plus intéressants. Ils ne voient & n'entendent que d'une maniere toute matérielle, qui ne leur donne que des réponses de mort. Ils devroient s'élever sur les débris de leurs passions, & ce sont les passions qui les élevent.



CHAPITRE II.

Des Pensées.

TOutes les beautés de l'Univers ne sont que des ombres en comparaison de la pensée. C'est elle qui, plus rapide que l'éclair, vole d'un pole à l'autre, parcourt l'univers, anatomise la matiere, décompose les éléments, fixe le soleil, nous reproduit, nous multiplie, se connoît en un mot, & s'élance jusques dans le sein de la Divinité même. Que n'est-il possible de saisir cette pensée si féconde dans ses opérations, si exacte dans ses recherches, si active dans ses découvertes, si précise dans ses combinaisons, si vaste dans ses projets, si sublime dans ses méditations ! Par-tout elle pènetre, par-tout on ne peut la pénétrer.

Rien de plus magnifique que ce monde intérieur que nous portons tous en nous-mêmes, & dont nous éprouvons à chaque instant l'action & l'utilité. La faculté de penser nous rend en quelque sorte des êtres immenses, capables de nous suffire jusqu'à un certain point ; & soit en dormant, soit en veillant,

illant, nous conservons le sentiment
notre existence qui ne nous aban-
nne jamais. Combien d'hommes ré-
ndus sur la surface de la terre, & qui
is, sans en excepter un seul, roulent,
ns une espece de sanctuaire, des
ojets, des plaisirs, des chagrins! Le
rps n'est qu'un rideau qui semble dé-
ber aux yeux du public les opéra-
ns de[illegible]me, & qui lui laisse toute la
erté de penser ce qu'elle veut, &
mme elle veut, en présence même
s tyrans les plus despotiques.

Mais ces avantages, quoiqu'infini-
ent précieux, perdent tout leur méri-
, si au lieu d'élever nos pensées,
us avons la stupidité de les confon-
e avec nos sensations. Il faut que no-
e esprit, se ressouvenant toujours de
premiere origine, soutienne sa di-
ité jusques dans les plus petites cho-
s. Cette précaution est d'autant plus
cessaire, que notre siecle, ridicule-
ent orgueilleux, anéantit la vérita-
e grandeur de l'homme, pour ne lui
ésenter que des simulacres de gloire,
des monstres de vanité.

Combien de pensées produites tous
s jours à pure perte! Les uns s'éga-
nt au milieu d'eux-mêmes, de ma-

niere à ne pouvoir se retrouver : l
tres ne projettent que des chim
qui ne sauroient se réaliser : ce
bornent toute leur existence à cet
sérable vie ; ceux-là s'endorment
le sein des plaisirs criminels. O
se contenter, si, sur mille perso
on en trouve une seule qui pens
solidité. Il semble que ces temp
reux, illustrés par la presence
ciens, reprochent à notre âge sa
vation & sa frivolité. On ne sau
parcourir, sans s'appercevoir d'u
traste qui doit bien nous alarm
nous humilier.

Si l'on connoissoit tout le prix
seule pensée ; si l'on sçavoit qu'e
une image du Verbe éternel, l
duction d'une substance vraime
corruptible, & peut-être le résu
mille coups d'œil, de mille circo
ces & de mille combinaisons qu
ont échappé, on ne penseroit q
un vrai plaisir, & l'on regar
comme une espece d'enfantemen
que réflexion qu'on fait. Quelle
veille, que cette fécondité avec la
l'homme le plus brut engendre à
que instant des pensées sur tous l
jets ! Ce phénomene toujours

ſant, mérite ſans doute de notre part, & une attention ſpéciale, & un véritable reſpect : car nous devenons en quelque ſorte créateurs toutes les fois que nous imaginons ; & c'eſt ici que nous paroiſſons dans toute notre grandeur, & que, pour ne pas méconnoître une telle gloire, nous devons continuellement élever nos eſprits.

S'il nous étoit plus difficile de penſer, & ſi cette opération ne ſe réitéroit que par intervalles, nous en ſerions ſans doute bien plus émerveillés. C'eſt ainſi que nous méconnoiſſons le bienfait de l'Etre ſouverain, & que nous ſommes ingrats, parce qu'il eſt trop magnifique & trop bon ; & c'eſt ainſi que l'habitude nous rend inſipides les choſes les plus précieuſes. On admire tous les jours le méchaniſme d'une pendule ; on s'extaſie à la vue de ces reſſorts qui font mouvoir un automate, on vante avec emphaſe les ruſes d'un animal ; & la faculté de penſer, choſe unique & infiniment plus admirable que la ſtructure des cieux, ne réveille pas notre attention. Nous doutons des miracles, ou nous en allons chercher dans des hiſtoires apochryphes, que l'Egliſe rejette ; & le prodige d'une ame qui tou-

jours engendre & jamais ne s'épuise, d'une ame que toutes les révolutions des siecles ne sauroient altérer, parce qu'elle est essentiellement indivisible, nous semble une opération très-ordinaire. Mais aurions-nous oublié que nous sommes le souffle de Dieu même, que nous agissons & pensons en lui, que nos réflexions, purement spirituelles, surnagent en quelque sorte sur des flots de sang, & ne pouvant jamais s'allier avec le moindre grain de matiere, produisent une agilité qui nous transporte au-delà des astres & des mers, qui nous introduit dans le sanctuaire des sciences, & nous rend capables d'examiner, de connoître & de juger ? L'esprit donne, pour ainsi dire, commission à sa pensée de tourner autour du soleil, de pénétrer jusqu'aux entrailles de la terre ; & cette pensée, aussi fidelle que subtile, revient selon ses desirs, après avoir parcouru tous les recoins de l'Univers sans autre véhicule que sa propre spiritualité.

Nos pensées, en tant que les rayons de l'ame, peuvent se comparer au feu dont l'utilité dépend de l'usage. Si elles sont employées à propos & avec discernement, elles éclairent & elles échauf-

sent ; au lieu que si on les abandonne à leur volubilité, elles causent les plus terribles embrasements. Il ne s'agit, pour nous en convaincre, que d'ouvrir les Livres qui traitent de la Religion & des mœurs. Ceux-ci calment les passions, illuminent l'entendement, inspirent l'amour du bon ordre ; ceux-là renversent les idées, offusquent la raison, & ne laissent après eux que des regrets & des débris. On ne peut lire qu'en frémissant les pensées de nos Philosophes modernes : échappées de leur cœur comme des étincelles d'une fournaise, quel ravage n'ont-elles point excité !

Il n'y a pas une plus grande marque d'aveuglement, que la fureur de vouloir écrire tout ce qui passe par l'esprit. Notre ame étant assujettie en quelque sorte à la circulation du sang, & s'élevant ou s'abaissant à mesure que les objets matériels nous affectent & nous remuent ; nous ne pouvons manquer d'avoir des illusions, des doutes & des songes. Mais convient-il de divulguer ces miseres qui nous humilient ? & n'est-ce pas imiter une personne qui nous raconteroit ses rêves ? Cependant voilà notre malheur : on ne dif-

tingue pas les penſées d'aventure des penſées de réflexion, & l'on oſe préſenter au public des idées qui prouvent la foibleſſe du cerveau, & les donner pour des arguments invincibles, ou pour de merveilleuſes découvertes La nouveauté, qui a toujours l'art de plaire & d'en impoſer, pique la curioſité des lecteurs, & inſenſiblement il admirent & ils adoptent des viſion qu'ils prennent pour des vérités. Ils ne font pas attention que quiconque veu laiſſer errer ſon imagination à ſon gré peut produire les plus monſtrueuſes ſingularités.

Ceci nous prouve la néceſſité indiſpenſable d'épurer nos penſées, & de les rendre conformes aux intentions de la Divinité, qui nous ordonne d'eſtimer notre ame plus que le monde entier. Le ſage agit en chymiſte à l'égard des productions de ſon eſprit : i les analyſe, les examine ; & après en avoir extrait les choſes les plus ſublimes qu'il conſerve, il rejette ce *capu mortuum* que certains Auteurs oſer nous offrir comme un chef-d'œuvre.

Inſiſtons encore ſur la penſée, cett production merveilleuſe, qui tantôt de vient l'occaſion d'un ouvrage ſolide,

tantôt d'une vie toute employée à mériter un bonheur éternel. Quels espaces que ceux qu'elle parcourt ! quels obstacles que ceux dont elle triomphe ! quelles perfections que celles qu'elle acquiert ! Elle ne paroît d'abord qu'une lueur presqu'imperceptible, & elle devient insensiblement un astre qui dissipe les ténebres de l'ignorance & des préjugés, & qui rend, pour ainsi dire, tous les objets transparents. Avec quelle subtilité ne s'insinue-t-elle pas dans les corps les plus compactes pour en faire l'anatomie ! avec quelle précision ne débrouille-t-elle pas les affaires les plus compliquées !

C'est en nous, & non dans les entrailles de la terre, qu'il faut puiser les véritables trésors. L'argent se détruit, les diamants périront ; mais nos pensées, qui ont Dieu pour fin, triomphent de la rigueur des temps, & vont s'unir à ces intelligences célestes qu'on ne peut trop admirer.

Ceux qui aiment passionnément la poésie, s'imaginent que l'ame ne s'exalte véritablement que lorsqu'elle s'exprime dans des vers pompeux ; & ceux qui courent après des phrases cadencées, croient que sa sublimité dépend d'un

ſtyle orné : mais le philoſophe oublie les mots qui ſont arbitraires, pour examiner l'objet qui fixe l'eſprit ; & c'eſt ce qui le décide dans le jugement qu'il porte de l'élévation ou de la baſſeſſe d'une penſée. Ni les négociations que le monde admire, ni les exploits que les hiſtoires vantent, ne peuvent l'éblouir. Il ſait que nos penſées naiſſent d'un principe immortel ; & que ſi elles n'y retournent pas, elles ſont vaines & défectueuſes, quelque bruit qu'elles faſſent dans l'Univers. Que de héros, en conſéquence, qui, malgré l'éclat de leur réputation, ont dégradé leur ame ! que de ſavants, qui ne l'ont employée qu'à leur perte, ſouvent à celle des autres ! que de politiques, qui ne l'ont fait ſervir qu'à des chimeres ! que de ſouverains, qui ne l'ont pas connue, & qui même ont agi comme s'ils avoient honte de la connoître ! Le monde n'eſt qu'un aſſemblage de matérialiſtes de pratique ou de ſpéculation ; & ſi quelques hommes ſpirituels échappent à la multitude, ils paſſent pour des originaux, & peut-être pour des inſenſés. Quelle idée en effet a-t-on de ces perſonnes qui vivent au fond des ſolitudes, & dont tout le bonheur conſiſte à s'entre-

tenir avec leurs pensées, & à méditer les années éternelles ? On les regarde comme des êtres inutiles, parce qu'ils ne jouent plus, ne babillent plus, & ne perdent plus leur temps dans des visites de désœuvrement & d'ennui.

Pensons, mais d'une maniere qui fasse honneur à la sublimité de notre être ; & nous gémirons bien sincérement à le vue de ces erreurs. Chaque siécle nous apporte peu de bonnes reflexions, parce que les années se perdent dans le sein des bagatelles & des plaisirs. Ne secouerons-nous jamais cette misérable poussiere qui voltige autour de nous sous mille formes différentes ? La métaphysique, quoiqu'un champ si fertile en hypotheses, & où l'imagination se promene tant qu'on veut, est le vrai laboratoire des pensées. Les autres sciences les rectifient, mais celle-ci les excite, & leur imprime un sceau de grandeur qu'on ne peut méconnoître. Cela se voit dans saint Augustin, qui n'est jamais plus sublime que lorsqu'il raisonne en métaphysicien. Alors toutes les puissances de son ame se déploient avec magnificence, & l'on croit entendre la Vérité même prononcer des oracles éternels. Plût à

Dieu qu'on eût de pareilles idées ! la face de l'univers changeroit indubitablement. Au lieu de ces objets périssables qui nous occupent, l'éternité deviendroit le terme immuable de nos affections.

Plusieurs personnes s'imagineront peut-être, & sur-tout après l'exemple du grand Augustin, que l'ame ne peut s'élever sans le secours du génie : mais c'est une erreur ; d'autant plus que le genie, presque toujours limitrophe de la folie, s'égare très-facilement s'il n'est bien dirigé. L'histoire nous en offre une multitude d'exemples dans la chûte de tant d'hommes célebres qu'un excès d'esprit a perdus. On hazarde tout, quand on se croit des ressources pour suffire à tout. Dès que nos pensées sont raisonnables, & qu'elles tendent à celui qui en est le principe, elles ont l'élévation qu'on doit désirer. Mais nous, qui avons tant de capacité pour discuter des intérêts, former des intrigues, ménager une fortune, nous nous croyons stupides si-tôt qu'il s'agit d'élever nos ames jusqu'à Dieu. Nos pensées ne sont plus alors que des distractions, ou plutôt des illusions qui nous rappellent à la terre.

S'il étoit possible d'extraire & de
›duire à nos yeux tout ce qui se
sse dans l'intérieur des hommes, on
oit effrayé de voir leur bassesse, leur
rruption, leur frivolité. On trouve-
.t que leur cœur est ce sanctuaire pro-
ıé dont parle Ezéchiel, où l'on a mis
s objets immondes à la place du vrai
:eu. On trouveroit, au lieu de tant
sages réflexions que la raison auroit
oit d'espérer, les plus absurdes chi-
eres & les projets les plus insensés.
otre esprit n'est fécond que lorsqu'il
.git d'imaginer des modes, ou de fa-
›riser les passions : ainsi l'ame, absor-
:e par notre maniere d'agir, fait en
.in des efforts pour pouvoir s'exalter.
es malheurs, n'en doutons pas, ont
ıfanté le monstrueux dogme du maté-
alisme. On se persuade facilement qu'on
t de même nature que les bêtes, lorsq-
ı'on en suit l'instinct.

Cependant les peuples dont la con-
:ption est tardive ayant plus le temps
: réfléchir, & ceux dont la pénétra-
›n est vive plus d'aptitude à com-
:endre, chaque nation peut envisa-
er les objets immatériels. En vain on
oudroit accuser les climats. Nous sa-
ons que le physique d'un pays, mal-

gré l'influence qu'il a réellement sur les esprits, selon les justes observations de l'immortel *Montesquieu*, n'est pas cause si nos pensées toujours errantes n'ont pas un point d'appui. C'est dans nos visites, nos spectacles & nos jeux, ce malheureux tourbillon qui nous entraîne, que nous devons chercher le principe de notre dissipation. Eh! comment tout le jour abandonnés à des folies que nous chérissons plus que nous-mêmes, pourrions-nous méditer avec plaisir sur des vérités qui les condamnent?

Mais quelle sera la digue que nous opposerons à ce torrent, si nous voulons rendre à notre ame le lustre qu'elle a perdu? Tous les Philosophes nous l'ont enseigné, eux qui, par de sages entretiens, des lectures solides, & des méditations fréquentes, conserverent la gloire de vivre en êtres raisonnables. On ne sauroit croire combien les discours des personnes prudentes & éclairées influent sur nos jugemens & sur notre humeur. Leurs pensées s'identifient avec les nôtres, & nous prenons sans nous en appercevoir, les nuances & les tons de leur esprit. Ainsi les hommes célebres de tous les temps

recherchent & s'électrisent dans une communication mutuelle de réflexions & de sentiments, qui engendrent des étincelles vives & pures. Que j'aime à me representer, non ces académies où président la jalousie & l'ostentation, mais ces sociétés tranquilles, qui, sans prétention & sans faste, se défient du merveilleux, cherchent le vrai, gémissent sur les préjugés, & n'estiment de biens & d'honneurs que l'exaltation de l'ame & l'humiliation du corps ! C'est un avantage que procurent les villes, & sur-tout celles qui, par le grand nombre des habitants, laissent le choix des conversations. On ne trouve dans les petits endroits que des sociétés fort bornées, & souvent de petites idées & de petits sentiments.

Ce n'est pas que je veuille louer ces grandes assemblées où l'on ne s'applique qu'à jouer, à admirer la frivolité, à étaler le luxe, à railler la vertu ; ces assemblées, où l'on regarde d'un œil dédaigneux les sages qui par bienséance ont dû s'y trouver. Quel entretien que celui des gens du monde ! & quel malheur d'être obligé de toujours l'écouter ! tout y est révéré comme la vérité, excepté la vérité même. Les pensées,

qui de leur nature cherchent à s'élancer, tombent & s'absorbent dans le plus profond oubli, & il ne reste de notre ame immortelle, que des mots futiles qui roulent sur le temps, les intrigues & les modes. Voilà comme se passe notre vie, si nous n'avons soin de la spiritualiser par des lectures solides.

Rien n'est aussi excellent qu'un bon livre, qui, fidele tableau d'un cœur pur & d'un esprit éclairé, inspire l'amour de la vérité. On a beau multiplier les productions à l'infini, & trouver des écrivains presqu'à chaque pas; un ouvrage solide n'en sera pas moins admirable aux yeux de la saine raison. Les choses utiles ont toujours leur valeur; & les bons livres sont en plus petit nombre que jamais, si on les compare à cette multitude énorme de compositions détestables qui circulent de toutes parts. Nos pensées ont besoin d'être nourries par la lecture. Plus on converse avec les morts, plus on apprend à vivre. Quel profit l'Ange de l'école ne tira-t-il pas des ouvrages du grand Augustin! c'est-là qu'il puisa ces idées sublimes qui furent l'aurore de son excellente morale. Les esprits des au-

teurs & des lecteurs se confondent, pour ainsi dire, ensemble, & il en résulte une parfaite harmonie qui met l'ame à l'unisson de la vérité.

Je ne parle point de ces lectures qu'on peut appeller tumultueuses, parce qu'on ne les fait que par intervale, & au milieu d'une vie toute dissipée; mais j'entends une application assidue, qui nous arrache aux folies du monde, qui nous inspire du goût pour la retraite, & qui nous persuade que nous sommes indigents & malheureux, si nous n'avons le temps ou le courage de demeurer seuls. Voilà dès-lors la plupart des ouvrages à la mode qu'on doit laisser à l'écart, comme plus capables de dissiper l'esprit que de le recueillir. Toute ame qui se concentre dans la sphere des romans, ou qui s'égare dans des lectures à l'infini, ne peut plus prendre l'essor, & les pensées réfléchies s'évanouissent insensiblement. Nous avons besoin d'une lecture qui intéresse, qui convainque, & qui nous éleve. Continuellement tyrannisés par les sens, nous devenons tout corps, si quelque lumiere ne nous réveille, & ne nous fait appercevoir l'excellence de notre raison. Mais cette lumiere ne brille sûre-

ment pas dans ces livres ténébreux où l'homme est relégué dans la classe des bêtes, ni dans ces dissertations impies où l'on nous ravit la douce espérance d'une heureuse éternité. Cependant on ose se familiariser avec des erreurs aussi pitoyables; & à l'aide de quelques jolies phrases, & de quelques définitions qui semblent toutes neuves, croire d'aussi étranges paradoxes.

L'Art de se connoître, par Abbadie; *les Essais de Morale*, par Nicole; *l'Existence de Dieu*, par Fénélon; *les Elévations sur les Mysteres*, par Bossuet; *l'Anti-Lucrece*, par Polignac; tels sont les ouvrages immortels qui apprendront à notre ame à s'exalter: ouvrages qui par leurs principes, réduisent en poudre nos Philosophes modernes & leurs objections, & qui couvrent à jamais de confusion tant de liseurs assez imbécilles pour les admirer. S'il est vrai qu'une pensée en amene une autre, & que de conséquence en conséquence on s'éleve à l'Etre des êtres, on ne peut trop étudier les Auteurs qui nous apprennent à penser. Cet art qu'on ignore, parce qu'on ne veut pas le connoître, fait tout le mérite de notre raison; car quiconque ne pense que par aven-

ture, n'eſt homme qu'à demi. Il faut ſavoir méditer & puiſer, dans un ſi noble exercice, la ſublimité d'eſprit qui ſe trouve en chacun de nous.

Quelle digne occupation que celle de réfléchir ! elle eſt le dépouillement de nos affections terreſtres, & l'agrandiſſement de notre être. Je vois tous les ſages méditer par préférence, & s'abſorber dans l'abyme de cette puiſſance infinie qui nous fait reſpirer. L'eſprit ſe diviniſe en quelque ſorte lorſqu'il ſe contemple lui-même ; car alors il communique intimement avec Dieu, dont il eſt la vive expreſſion. Si la ſociété exige que nous converſions, la dignité de notre ame veut que nous méditions. Heureux tempérament, qui nous rend philoſophes & citoyens ! Il ne s'agit pas de faire des efforts pour méditer : la pente naturelle de notre intelligence nous entraîne vers la réflexion. Se réſerver quelques moments dans la journée pour ſe rendre compte de ſes actions, & s'abandonner ſimplement à la ſeule idée de ſon exiſtence, voilà tout le myſtere, & toute l'économie de la méditation. On voit alors ſon néant & ſa grandeur ; & l'on appelle la révélation au ſecours, comme

l'unique moyen de concilier deux choses aussi disparates. Nos pensées, presque toujours fruit de la frivolité, se fixent dans la méditation ; & nous les sentons alors s'épurer, se multiplier, & s'exhaler comme un parfum qui va rendre hommage à l'Éternel.

L'homme est tellement né pour réfléchir, que, lorsqu'il ne médite pas, il rentre dans la classe des animaux, dont un instinct méchanique détermine les opérations. Lorsqu'on ne se donne pas le temps d'unir deux idées, l'esprit s'évapore en saillies ou en illusions. C'est le malheur de notre siecle, qui, semblable à un tourbillon d'étincelles, dont la lueur se dissipe sur le champ, n'a ni la force de produire une lumiere vive & durable, ni celle d'engendrer une chaleur capable de nous exciter à la vertu.

La faculté de penser étant le plus bel appanage de l'homme, & la pensée la premiere fonction de sa vie, on ne doit jamais perdre l'habitude de s'étudier. Cette étude, bien différente des connoissances profanes, n'a pas besoin d'autre maître que de la raison. Ce ne sont ni les projets vastes, ni les systêmes extraordinaires, ni les exploits bruyants, qui forment notre grandeur. *Cicéron*

fut le plus éloquent perſonnage, *Séneque* le plus ingénieux ; & la vérité ne les regarde que comme des cymbales retentiſſantes. Il ſuffit d'obſerver combien nos penſées charnelles ont peu de durée, & de jetter un coup d'œil ſur cette miſérable terre couverte de tombeaux & de débris, pour en être perſuadé.

Il faut diſtinguer les penſées qui s'égarent, de celles qui s'élevent. Celles de nos beaux eſprits, par exemple, qui s'efforcent de vouloir ſonder les profondeurs de la ſageſſe éternelle, bien loin d'avoir aucune élévation, ne ſont que baſſes & puériles. S'il ne s'agiſſoit que de penſer ſans frein & ſans juſteſſe, les foux ſeroient les hommes les plus ſublimes. Ainſi ces ouvrages téméraires où l'on oſe ſecouer le joug de la Foi, ne ſont que le fruit d'une extravagance capable d'humilier. On ſait que ce n'eſt que par dériſion qu'on appelle les incrédules eſprits forts, & qu'il n'y a rien de plus foible que leur prétendue raiſon.

Nous pouvons nous abſtenir de penſer ſi le ſoleil eſt immobile, ſi la lune eſt cauſe du flux & reflux, ſi les planetes ont des habitants, ſi les couleurs ſont dans les yeux ou dans les objets, ſi les bêtes ſont de pures ma-

chines ; mais nous devons penser que notre ame vient immédiatement de Dieu, qu'elle doit vivre en lui, retourner à lui, & ne jamais éprouver la moindre altération ; nous devons penser que l'Etre suprême est l'ordre, & que l'ordre exige que nous soyons sobres, dociles, laborieux & prudents ; nous devons penser que la Religion chrétienne est toute divine, que son culte est absolument nécessaire, & que sans elle toute grandeur n'est qu'orgueil. Voilà les pensées qui s'exaltent, & non celles qui se repaissent de plaisirs, de richesses & d'honneurs. Il ne s'agit que de les exciter en nous, & la chose est facile, si, comme nous l'avons dit, nous recherchons l'entretien des sages, nous aimons les bonnes lectures, & nous employons la méditation ; trois pratiques qu'il faut entre-mêler avec soin & sans confusion. Mais on tient une conduite toute différente. Lit-on un ouvrage solide ; on ne s'en applique point les réflexions : vit-on dans la retraite, on s'abandonne à la paresse ou à la misanthropie : & c'est ainsi qu'on étouffe l'esprit au lieu de l'exciter.

Quant à la liberté de penser, que

eaux esprits préconisent de toutes
comme la suprême félicité, nous
s qu'elle n'est qu'un vrai liberti-
Il n'y a point d'homme qui ne
compte de ses pensées à celui
onde les cœurs & les reins ; & si
ne sont pas conformes aux loix
es, on devient réellement crimi-
L'indépendance de notre ame ne
it avoir lieu à l'égard de l'Etre su-
e, toujours maître absolu de ses
ures ; mais seulement à l'égard de
semblables, parce qu'ils ne peu-
nous pénétrer. Les opérations de
: sont sacrées, appartenantes à
, de sorte que c'est même une ré-
d'en douter ; autrement nous se-
libres de penser tout le mal que
: corruption peut nous suggérer.
hommes, il est vrai, n'ont inspec-
que sur nos discours & sur nos
ons ; mais la Divinité, qui a créé no-
entendement, peut le captiver se-
sa volonté.



CHAPITRE III.

Des Sentiments.

EN vain les poëtes & les ro
ciers osent s'ériger parmi
comme les inspirateurs des beaux
timents : si la Religion, qui seule
enseigne le pardon des ennemis
renoncement à nous-mêmes, 1
pas sur nos cœurs, que pourrons-
attendre des fictions & des max
du théâtre? Tout ce qui tient à l
sion, n'opere que des conversions
mentanées ; nous en avons des e
ples dans ces personnes qui ple
tendrement aux spectacles, & qu
sortent avec un œil sec & dédaigneu
la vue d'un pauvre expirant de m
Il n'y a que l'ame, lorsqu'elle s'él
qui devienne réellement héroïq
parce qu'alors elle puise dans la l
nité même sa véritable grandeur.

Notre cœur, tout semblable au c
de ces fleurs qui s'épanouissent aux
miers rayons du soleil, se dilate t
les fois que la générosité, la valeur
l'amitié s'en emparent ; mais ce co
comme l'observe saint Augustin

ouvant élargi vers le ciel, & rétreci
ers la terre, nous apprend, par sa po-
ion, qu'il n'y a qu'en Dieu, notre lu-
iere & notre vie, où les grands sen-
ments aient leur source. Je me per-
iade ici volontiers qu'on ne confon-
ra pas les affections dont je parle,
vec ces amours crasses que le monde
xcite, qu'il admire & qu'il croit être
félicité. L'ame a trop en horreur de
areils sentiments, ou plutôt sensa-
ons, & elle est trop avilie dans leur
ommerce, pour les supposer capables
e fixer nos regards. Que des poëtes
ascifs, & des comédiens profanes ré-
eillent les passions, les amusent, les
rritent; cette œuvre sans doute est di-
gne de leur profession : mais des phi-
osophes qui n'écrivent que ce que la
vérité leur dicte, sont bien éloignés de
suivre ces maximes. Ne seroit-ce pas
métamorphoser les vices en vertus, &
imiter ces malheureux auteurs qui ten-
dent des pieges à l'innocence & qui
triomphent de sa perte ?

Il est parmi nos sentiments, ou plu-
tôt dans notre nature même, un amour
légitime, qui, rejetton de celui que nous
devons à Dieu, & fidelle image de
cette attraction générale dont l'uni-

vers résulte, ennoblit l'ame, & l'éleve. Tel est l'amour d'un fils, celui d'un époux, qui n'offrent rien que de grand & de digne de notre immortalité ; telle est l'amitié, cette vertu sociale, qui semble tout à la fois le fruit de la sympathie & de la réflexion. Les payens, qui l'adorerent comme une Divinité, nous apprennent qu'il faut dans son commerce de la noblesse & de l'élévation ; & les Saints, qui l'adopterent comme une consolation au milieu de leurs souffrances, nous enseignent qu'elle doit avoir l'éternité pour objet : & c'est ainsi que dans toutes les Religions on estime les sentiments épurés, & l'on veut qu'ils soient magnanimes. Je me réjouis, pour l'honneur des amis, de ce que le Christianisme & la Philosophie jugent l'amitié capable de l'héroïsme. Il est vrai qu'on vit toujours dans son sein des ames sublimes & généreuses se dépouiller de tout intérêt, & ne se réserver que le plaisir d'aimer & d'obliger. Si notre cœur étoit moins tyrannisé par les passions, nous ne serions pas exposés à croire les amis une belle chimere ; nous en verrions, & nous le deviendrions. Quelle félicité que celle de se retrouver dans une au-

tre perſonne, & d'y reconnoître les mêmes déſirs, les mêmes idées, les mêmes goûts ! C'eſt vivre doublement. Mais on ne ſent cette double vie, que lorſque nos ſenſations s'épurent, & que notre raiſon s'éleve. Il faut faire taire l'avarice, l'amour & l'ambition, ces trois divinités auxquelles preſque toute la terre ſacrifie, pour entrevoir les douceurs de l'amitié, & pour s'y livrer.

Paſſons à un autre ſentiment, qui ne demande pas moins d'élévation ; je veux dire la généroſité. Mais où eſt-elle ? où la rencontre-t-on ? Il y a des ſiecles qu'on ne l'apperçoit que chez quelques perſonnes privilégiées, dont le monde n'eſt pas digne. Cependant notre ame conſtitue l'humanité, &, à moins d'être barbares, nous n'avons pu oublier cette voix intérieure qui nous perſuade continuellement la bienféance. Douterions-nous qu'il eſt bien plus gracieux de donner que de recevoir, que nous ne ſommes nès que pour ſecourir nos freres, & que quiconque n'a point d'entrailles de miſéricorde, vaut moins qu'un arbre qui donne des fruits, moins qu'une brebis qui nous habille de ſa toiſon, moins qu'un ver à ſoie qui nous pare de ſon travail ?

On peut donner tous ses trésors, & n'avoir pas la charité : & l'on peut également se dépouiller de tout ce que l'on possede, sans être généreux. La plupart des Grands ne comprendroient rien à ce langage, & parce qu'ils ignorent que c'est l'à-propos qui fait la générosité, & parce qu'ils confondent la profusion avec cette vertu. Mille ducats répandus hier, étoient un acte de libéralité ; deux mille donnés aujourd'hui, sont une ostentation ; & trois mille accordés demain, seront l'effet de l'humeur.

Si nous allons maintenant à la source de ces miseres, nous découvrirons que la Providence, pour punir la plupart des riches de leur orgueil, leur a refusé des sentiments qu'on trouve ordinairement chez les personnes d'un état obscur, ou les a livrés à des économes infideles, qui, sous prétexte de régler les dépenses, s'enrichissent sourdement & font crier le public ; nous découvrirons que les largesses faites en secret, n'ayant aucune sorte de publicité, sont regardées comme absolument perdues, & qu'en conséquence il n'y a que ceux qui demandent avec éclat, qui puissent recevoir ; nous découvrirons que le vrai

mérite demeurant pour l'ordinaire à l'écart, sans appui, sans recommandation, sans espérance, parce qu'il n'est plus guere d'usage de faire des recherches pour trouver les gens de bien, la cabale obtient la plupart des graces; nous découvrirons que les Grands, logés dans les plus superbes palais, rassasiés des mêts les plus délicieux, servis par l'adulation, endormis par la mollesse; & révêtus de tout l'attirail du luxe & de la vanité, ne sauroient se persuader qu'il y a des milliers d'hommes sans habit & sans pain.

Que l'ame vienne à s'exalter tout-à-coup chez ces mêmes Grands, quel changement n'arrivera-t-il pas! Alors ils sentiront que le genre humain ne forme qu'une seule & même famille; que chaque pauvre a, par droit de nature, une hypotheque sur leurs biens, & qu'ils ne sauroient conquérir le ciel qu'en sacrifiant leurs richesses sans ostentation & sans chagrin; alors ils démêleront le mérite qui languit dans l'obscurité, & ils le récompenseront; alors ils jetteront un coup d'œil sur ces misérables laboureurs qui portent le poids de la chaleur & du jour, qui nous donnent un pain de joie, pen-

dant qu'ils en mangent un de larmes, & qui souvent, accablés de miseres & d'impôts, invoquent la mort comme le seul remede à leurs maux ; alors ils souffriront quand les domestiques qui les environnent, se trouveront exposés aux injures de l'air & à de trop rudes fatigues ; alors ils ne feront pas couler leurs bienfaits goutte à goutte, & d'une maniere qui annonce le regret & l'humeur : mais au lieu de maintenir des hommes inutiles, & de satisfaire tous leurs caprices avec une indécente prodigalité, ils répandront des aumônes abondantes dans ces endroits ténébreux, où la maladie, le désespoir & la faim exercent toute leur rigueur.

Telle est l'ame, lorsqu'on la sonde ; telles sont ses réponses, lorsqu'on la dégage de la matiere & des sens. L'humanité qui nous mérite le nom d'homme, crie sans cesse au milieu de nous, & plaide la cause de tous les infortunés ; mais nous bouchons nos oreilles, & nous ne connoissons de besoins dans l'univers que nos fantaisies, nos plaisirs & notre ambition. Cependant quelle gloire que celle de faire du bien ! Nous devenons en quelque sorte immenses & infinis, lorsque nous multi-

plions notre être par des actes de générosité. Mais cette vertu que l'éducation épure & perfectionne, est l'ouvrage même de la nature. On ne doit rien espérer de grand de ces personnes dont il faut continuellement exciter la pitié. La véritable générosité devine, prévient, & n'a besoin ni de paraboles, ni de discours étudiés, pour se déterminer à répandre des largesses. Elle fait plus, elle ne dit jamais, c'est assez ; & elle témoigne sa reconnoissance à ceux qui lui procurent l'occasion d'agir & de se signaler.

Ces sentiments si nobles, & pris dans la nature de notre être, son bien differents de la réserve avec laquelle les gens en place savent obliger. Chez eux un bienfait de l'an dernier empêche celui qu'on a droit d'espérer, & leurs aumônes partagées en mille petites portions, pour qu'elles aient plus d'éclat, n'arrachent personne à la misére, & ne font que prolonger les souffrances. D'ailleurs on donne avec tant de hauteur, & de si mauvaise grace, que les bienfaicteurs eux-mêmes sont cause qu'il y a tant d'ingrats.

On n'est donc véritablement généreux, que lorsqu'on s'éleve ; car alors il

ſe forme une heureuſe harmonie entre l'eſprit & le cœur : & les ſentiments, qui ſe filtrent pour ainſi dire par le moyen de la raiſon, expriment ce qu'il y a de plus magnanime. Je parle des vrais ſentiments, & non de ceux qui naiſſant tout-à-coup par un pur hazard, s'en vont comme ils viennent. L'eſprit n'ayant point acquieſcé, le cœur ſe reſſerre avec la même promptitude qu'il s'étoit dilaté. Ce qui nous prouve que ſi l'ame ne s'exalte pas, il n'y a ſur nos mœurs & ſur nos ſentiments qu'un vernis de caprice ou d'oſtentation, qui tombe à la premiere circonſtance, & qui nous laiſſe tels que nous étions.

La clémence, qu'on peut appeller la ſœur de la généroſité, vient, pour ainſi dire, ſe préſenter ici d'elle-même, & nous apprendre que toute bonté n'eſt pas digne d'admiration. Il y a des bontés qui naiſſent de nonchalance ou de ſtupidité, & d'autres de tempérament. Les motifs qui perfectionnent les ſentiments ont une ſource bien différente. Ils dérivent de la vertu même & de la réflexion, & c'eſt par cette raiſon qu'une clémence qui ſouffre le mal, & qui ne travaille point à remédier aux abus, peut s'appeller cruelle. Souvent en épar-

gnant un coupable, on ſacrifie mille innocents. Ces malheurs trop communs n'arrivent que parce qu'on n'a pas le courage de s'élever au-deſſus de ſoi-même. La bonté dégenere en foibleſſe, & ce qui devoit faire notre gloire devient notre confuſion.

Le philoſophe conçoit la vraie clémence toujours éclairée, toujours agiſſante, toujours riante, toujours inclinée à exaucer & à pardonner, à moins que la raiſon ne s'y oppoſe. Cette qualité fut toujours le partage des grandes ames; & il n'y a point d'hiſtoire qui ne préconiſe les hommes bienfaiſants. La Divinité ne fait tomber ſon tonnerre que de temps en temps; & la roſée, ainſi que le ſoleil, viennent chaque jour rafraîchir la terre & l'échauffer. Bel exemple, qui doit nous engager, & ſur tout les Souverains, qui ſont ſpécialement l'image du Très-Haut, à uſer d'indulgence, & à répandre des bienfaits! La bonté n'eſt jamais gâtée par l'orgueil, ou par l'humeur, chez les perſonnes qui ont de l'élévation.

Que dirons-nous maintenant de la valeur, qu'on croit ordinairement le plus parfait héroïſme? Nous oſerons avancer qu'elle n'eſt qu'un ſimulacre, &

même qu'une pusillanimité, si on ne la dégage des motifs de vengeance & d'intérêt. La véritable valeur ne souffre ni éclipse ni tache : elle peut perdre des batailles, être en butte aux contradictions, & s'attirer la haine du public ; mais elle n'agira jamais qu'avec honneur & qu'en vue de la céleste patrie. Tous ceux qui n'envisagent que cette terre, sont des hommes bornés, indignes du nom de héros. La vraie grandeur ne connoît point de terme ; elle s'étend à l'infini. Je suis fâché de ce que cette réflexion vient rabaisser la plupart de nos conquérants, & démonter l'échafaudage de leur réputation ; mais soit que je parle ou que je me taise, soit qu'on attaque ces vérités ou qu'on les adopte, la chose n'en sera pas moins réelle, & il sera toujours certain que les sentiments sublimes doivent avoir l'éternité pour objet. Les payens eux-mêmes l'ont reconnu, & leurs livres sont pleins de ces maximes. Je ne sais où trouver la grandeur des Alexandre & des César ; au lieu que je suis assuré que celle de la légion Thébaine, qui se laissa égorger pour la foi, revit dans le ciel, & y est triomphante.

Ce

Ce n'eſt ni le ſacrifice des biens, ni
: dépouillement de la vie, qui forment
ι valeur ; mais le motif & la circonſtan-
:. Ainſi tous les duels ne ſont que fré-
éſie, & la plupart des exploits qu'oſ-
:ntation : mais quelle ſublimité d'ame,
ue celle qui, ſans reſpect humain, ſans
ue d'intérêt, & ſans animoſité, af-
·onte les périls, demeure immobile
u milieu du fer & du feu, étouffe toute
lainte, ſuſpend toute douleur, ſauve la
atrie, & rend hommage au Dieu des
rmées. La vraie valeur ne ravage qu'à
:gret, n'eſtime que le devoir, ne recher-
he aucun témoin, &, toute intrépide
u'elle eſt, pleure ceux qu'elle détruit.
Turenne l'eut en partage, lui qui, plus
ıloux de la gloire de Dieu que de la
ienne, & qui plus à l'état qu'à lui-même,
e fit aimer des ſoldats, redouter des en-
ıemis, & reſpecter dans l'Univers.

Heureuſes les armées conduites par
des ames qui s'exaltent ! Il ne faut qu'un
ſublime penſeur, pour ranimer la diſ-
cipline, inſpirer le courage, fixer la vic-
toire, & rendre la guerre une école de
ſcience & de vertu. Les commentai-
res de Céſar excitent avec juſtice notre
admiration ; mais ils ne ſont que le pié-
deſtal du héros : c'eſt la Religion, com-

me le siege de la raison & de la vérité, qui finit l'ouvrage, & qui le place dans le sanctuaire de l'immortalité. Si la valeur n'avoit pas besoin d'envisager une autre vie, & qu'elle fût assez grande par elle-même pour oublier un pareil objet, les lions & les léopards, qui n'ont ni idée ni espérance de l'éternité, mais qui se déchirent à belles dents & combattent avec adresse & fureur, seroient les premiers conquérants. Voilà comme nous nous identifions avec les bêtes mêmes, toutes les fois que nous n'élevons pas nos esprits & que nous les laissons se resserrer dans des bornes aussi étroites que cette terre.

En vain l'amour-propre, toujours séduisant, vient nous vanter les triomphes d'une valeur qui n'agit que pour obtenir un nom & des faveurs ; la vérité proscrit ceux que l'orgueil anime, & elle arrache le titre de grand & d'immortel à tous ces héros profanes qui ne furent que des tyrans & des monstres de vanité. Elle nous apprend qu'une ambition concentrée dans la sphere d'une province ou d'un royaume, n'est qu'un atome aux yeux de la saine raison. D'ailleurs, toute action souillée par l'orgueil, fût-ce l'honneur

voir ſubjugué l'Univers, annonce
: ame eſclave des paſſions. L'hom-
, quand il penſe, (& il eſt né pour
ıſer,) ſe ſent un être fini, & par
ıſéquent coupable s'il oſe ſe complaire
lui-même. Nous n'avons qu'un cen-
dans le phyſique, ainſi que dans le
ral; celui qui a tout fait, & par qui
t ſubſiſte. On ſe creuſe un abyme,
ır peu qu'on s'en éloigne. Il eſt un
l éternel qui nous voit, qui nous di-
e, qui nous ſert de lumiere; mais
i s'enflamme & qui s'irrite, lorſque
nbition nous domine. L'amour-pro-
: a mille ramifications qu'il nous eſt
poſſible de démêler; mais tel qu'il
t, il nous avilit, à moins qu'il ne ſe
ınge dans une certaine dignité qui
ıvient à notre ame. C'eſt alors qu'on
leve au-deſſus des idées terreſtres,
qu'on ne trouve plus rien de grand
e cette immenſité où l'Univers n'eſt
'un point. C'eſt alors qu'on deſcend
qu'aux plus malheureux, qu'on n'af-
ſte pas ces politeſſes impérieuſes ſi
pables d'humilier, qu'on tempere l'é-
ıt du rang par la clémence & l'af-
bilité, & qu'on ne s'eſtime enfin qu'à
ıre de créature raiſonnable, formée
ur jouir éternellement de Dieu.

Mais pourquoi ces ſentimens ſi magnanimes, & que tout homme eſt forcé d'admirer, ſont-ils ſi rares dans le ſein d'une religion, qui toute divine & toute merveilleuſe, n'inſpire que l'élévation & la vertu ? Pourquoi voyons-nous la baſſeſſe la plus mépriſable s'honorer du nom de grandeur, & dédaigner avec inſolence le laboureur qui nous nourrit, le domeſtique qui nous ſert, le ſujet qui nous obéit, le philoſophe qui nous éclaire ? Pourquoi n'eſt-on plus conſidéré qu'autant qu'on eſt riche, ou qu'on favoriſe les paſſions des gens en place ? Ah ! j'en vois la cauſe. Les ſens ont éclipſé notre ame ; ils ont mis entr'elle & Dieu un voile épais que toute la philoſophie ne ſauroit arracher. Les idées devroient engendrer les réflexions, & enſuite les ſentiments ; telle eſt la marche de l'eſprit & du cœur : mais on aime, ou l'on hait, avant d'avoir penſé. Il n'y a plus dans l'homme qu'un cahos formé par les illuſions du monde, & qu'il ne ſauroit lui-même débrouiller. Il ſemble qu'à l'exemple des arbres, nous n'avons qu'une ſeve qui nous fait végéter : nos actions paroiſſent auſſi méchaniques que la progreſſion de ces feuilles qui naiſſent au printemps.

CHAPITRE IV.

Des Desirs.

Uelle multiplicité que nos desirs ! & quelle impossibilité de les satis-e ! ils semblent suivre le cours de e sang, dont le flux & reflux ne errompt qu'à la mort, ou plutôt ils comme ces roues qui tournent & urnent continuellement, sans jamais ver un point d'appui. En vain la e nous déploie ses richesses, le ps ses saisons, la nature ses plaisirs, ionde ses honneurs, la philosophie préceptes ; toujours impatiens, & ours inquiets, nous ne goûtons un que pour arriver à un autre, & ne supportons le présent que l'espérance de voir l'avenir. Il n'y a t de situation, quelque riante qu'on ppose, qui n'entraîne bientôt avec une certaine satiété, ou plutôt un ii dont on cherche inutilement à se aire. Tout nous paroît magnifique le lointain, & tout nous devient ide lorsque nous en jouissons. C'est notre cœur, comme le dit admira-ient saint Augustin, ne peut se repo-

ser qu'en Dieu. Notre ame prouve par l'abondance de ses desirs, qui ne sont jamais satisfaits, son immortalité.

Ce seroit donc une entreprise insensée de vouloir nous empêcher de désirer ; mais c'est un devoir raisonnable de ne former que des souhaits justes, & dignes du souverain bonheur. Il faut nous accoutumer à ne regarder les objets que comme des choses qui méritent un simple coup d'œil. Le monde est un magnifique parterre, mais que nous ne voyons jamais qu'à l'heure de midi, c'est-à-dire dans toute sa beauté ; & il faudroit attendre le soir pour en bien juger : alors une flétrissure répandue sur toutes les fleurs, nous apprendroit qu'il n'y a que Dieu seul d'immuable, d'indéfectible, &, par cette raison, digne de fixer notre cœur. Quelle confusion pour les hommes, si tous leurs desirs étoient produits au grand jour ! Que de miseres, que d'impostures, que de frivolités qu'on souhaite avec ardeur ! La cupidité se travestit au-dedans de nous-mêmes, & vient à bout de nous persuader que nous ne desirons que des choses excellentes, dans le temps même que nous convoitons le mensonge & la

vanité. Ainsi le conquérant, qui ne cherche qu'à s'agrandir aux dépens de la justice, croit avoir tout le bon droit, ainsi le courtisan, qui travaille à supplanter ses amis apparents, interprête en bien ses intentions ; ainsi le fils dénaturé, qui voudroit la mort de son pere, s'imagine penser sagement ; ainsi le poëte, qui n'a pas d'autre envie que de corrompre les mœurs & d'éteindre la foi, s'imagine éclairer son siecle & illustrer l'humanité : ainsi nous tous qui soupirons après la fortune, & qui l'invoquons, nous osons nous justifier.

Voilà comme le cœur, séduit par les passions, prend toujours le change, si l'ame ne s'éleve sur les débris de la cupidité. Alors, envisageant son origine & sa destinée, elle dissipe les fausses lueurs qui nous éblouissent, & nous ne voyons plus que d'affreuses ténebres qui font horreur : mais que ce prodige est rare ! Nos desirs, assez violents pour entraîner l'ame avec eux, la promenent continuellement dans cet Univers, au milieu des préjugés, des scandales & des erreurs. Elle a beau gémir, ses gémissements n'excitent que de la dérision, & le désordre devient

presque général. Il faut avouer que ce combat de l'esprit & du cœur, est quelque chose de bien terrible & de bien humiliant. A peine sommes-nous nés, qu'on en découvre des marques dans nos gestes & dans nos yeux. Toutes ces grimaces d'un enfant, que nous croyons l'effet du hazard, tous ces airs mutins, que nous regardons comme un mouvement machinal, dénotent la guerre intestine qui nous tourmente sans interruption. Le cœur veut raisonner, & l'esprit aimer; les sensations veulent voir, & les perceptions sentir; de sorte que les desirs, au milieu d'une pareille confusion, ne peuvent être que déraisonnables, & conséquemment criminels.

Le sage, chez qui l'ame s'exalte, remet l'ordre en lui-même autant que le comportent nos passions & notre fragilité. Il ne veut pas que sa raison soit un thermomettre, qui monte ou baisse selon le temps, mais un point fixe qui lui serve de regle invariable. Il n'y a pas d'autre moyen d'arrêter ces desirs vagabonds, qui tantôt ardents pour le vice, & tantôt pour la vertu, nous rendent le jouet du hazard & des modes. On peut diviser les hommes en trois

classes, par rapport à leur maniere de desirer. Les uns soupirent après des chimeres, les autres après des choses criminelles, les derniers enfin, mais dont le nombre se réduit presqu'à rien, souhaitent le regne des vertus, le triomphe de la raison, la paix en tout lieu, l'illustration du mérite, & l'extinction de l'impiété. On trouvera peut-être ces souhaits trop religieux, & cependant nous n'avons pas encore parlé de ceux du Chrétien. Ce ne sont ici que les voeux du paganisme : notre Religion, beaucoup plus éclairée, va bien plus loin dans ses desirs. Elle demande chaque jour, par notre bouche, que le regne de Dieu arrive au plutôt, c'est-à-dire la cessation de cette vie, & le commencement de l'autre : mais nous proférons ces paroles sans y penser, & peut-être croyons-nous ensuite qu'il n'appartient qu'aux dévots de désirer l'éternité. Ainsi notre vie n'est qu'un assemblage de contradictions, & notre langue, qui devroit être l'interprête du cœur, le dément en toute occasion.

On ne sauroit trop s'étonner de ce que l'homme toujours actif à se porter vers les extrêmités, n'embrasse que celles qui le rapprochent de la terre.

Les desirs sublimes l'incommodent, quoiqu'il soit né pour eux ; & sa volonté ne lui paroît libre & précieuse, que lorsqu'elle l'incline au mal. L'Évangile à beau nous dire que quiconque desire commettre un péché, l'a déja commis dans son cœur ; nous multiplions les fautes à cet égard, de maniere qu'il y a très-peu de personnes qui par leurs mauvais desirs, ne se trouvent continuellement sous l'anathême. Le libertin forme des vœux du matin au soir, pour se livrer à l'ardeur de ses passions ; l'ambitieux n'imagine que des projets, pour s'élever de plus en plus. Que de réflexions à faire sur cette misérable ambition, qui tient dans ses fers les trois quarts du genre humain, & qui, source inépuisable de desirs terrestres, nous persuade que ce monde est notre ciel ! Le cœur en conséquence voltige d'objets en objets, & se prostitue dans l'amour des choses futiles & momentanées. On ne voit plus l'homme immortel : mais seulement une ombre de lui-même qui erre dans les palais des grands, & qui court après d'autres ombres qu'elle ne peut saisir. Les dignités sont des fantômes, que toutes nos préventions

ne réaliſeront jamais. Nous traînons avec nous une immenſité de deſirs, mais qui n'ont rien d'immenſe.

Il y a cependant une maniere de deſirer les choſes temporelles, qui n'empêche pas l'élévation de l'ame. Souhaiter, par exemple, la conſervation de l'héritage de ſes peres, ou ſa revendication, ſi par hazard des ennemis l'ont envahi; ſouhaiter la proſpérité de ſa famille, & des biens relatifs à ſa qualité; ſouhaiter une ſituation qui tire de la miſere, lorſqu'on languit dans l'indigence; ou la ſanté, lorſqu'on ſouffre, ſont des ſouhaits naturels que la Religion permet, pourvu qu'on le faſſe avec réſignation & tempérance. Salomon demandoit à Dieu de le délivrer des grandes richeſſes & de la pauvreté; & ſa demande étoit juſte.

Toutes les créatures ne doivent être que des moyens d'arriver au Créateur. Malheur, dit l'Ecriture, à celui qui s'appuie ſur un bras de chair. Tantôt l'inconſtance de nos protecteurs, ou tantôt leur prévention, renverſe nos eſpérances, & ne nous laiſſe que le chagrin d'avoir ſi mal appuyé nos deſirs. Il ne faut que le plus petit incident, qu'un mot dicté par l'envie &

soufflé à l'oreille des Princes, pour empêcher la fortune d'un homme plein de mérite & de talents. Il ne faut qu'une goutte de sang extravasé, qu'un grain de matiere déplacé, pour réduire aussi-tôt en poudre la personne la plus puissante & la plus capable d'obliger. Tout desir qui tend à Dieu est raisonnable & sublime, parce que Dieu éternellement immuable, & immuablement éternel, se trouve toujours, & donne des biens infinis.

C'est à l'aide de telles réflexions qu'on vient à bout de corriger les desirs, & de leur imprimer une certaine défiance, ou plutôt discrétion, qui les tient dans l'ordre. Quel trouble ne mettent-ils pas en nous-mêmes si nous lâchons la bride à leur gré ! Nous ne roulons plus que d'inconséquences en inconséquences : nous desirons de passer rapidement d'une saison à l'autre, & nous craignons de vieillir ; nous souhaitons les journées plus courtes, & nous ne trouvons pas la vie assez longue ; nous voudrions entasser heures sur heures, nouvelles sur nouvelles, & être toujours au lendemain du jour que nous coulons. Ainsi nos volontés, & même nos velléités, n'ont rien de

solide. Elles vont se perdre dans un labyrinthe de projets superflus. Desirons le calme de nos passions, l'humiliation de nos sens, l'élévation de notre esprit ; & nous desirerons grandement. Que le monde erre au gré de sa frivolité, forme des souhaits aussi inutiles qu'extravagants, se fasse un spectacle profane de toutes les guerres & de toutes les révolutions, & ne mette son espérance qu'en lui-même ; ces miseres ont été de tout temps, & nous ne pensons pas à les réformer. Le Philosophe chrétien, bien plus méprisable en apparence, mais sublime aux yeux de la vérité, ne croit de desirs raisonnables & solides, que ceux qui, passant rapidement à travers des objets terrestres, vont se reposer en Dieu.



CHAPITRE V.

Des Passions.

QUelque force & quelqu'influence qu'aient les passions sur les foibles mortels, nous sommes bien éloignés de les croire capables de ce pouvoir absolu que certains Auteurs téméraires osent leur attribuer. On voudroit aujourd'hui nous persuader que l'amour-propre & l'intérêt sont le seul mobile de nos opérations, afin de nous disposer insensiblement à regarder la vertu comme une chimere, ou comme une chose entiérement inutile. Tel paroît être le but de ces ouvrages que l'ignorance ou la cabale ont enfantés ; mais quelque peine qu'on se donne pour accréditer des paradoxes, & de les colorer, il n'en sera pas moins incontestable qu'il y a des ames magnanimes qui triomphent des passions. Eh ! quel seroit notre état, si nous ne pouvions nous soustraire au joug de la chair & du sang, & si, toujours obligés de ramper dans la fange, nous ne produisions que des idées toutes terrestres ? Nous avons des devoirs à rem-

plir, & que les sages remplissent réellement sans aucune vue d'intérêt. Ceux qui ne sauroient le croire ont une ame basse, qu'ils supposent commune à tous les hommes.

Les passions ont fait la matiere d'une multitude de Livres, & le sujet de disputes interminables, tant parmi les anciens, que parmi les modernes. Chacun s'est étudié à les définir, au lieu de travailler à les modifier. On a ignoré que les passions étoient nécessaires, ou l'on a agi comme si elles étoient incorrigibles. Les uns en conséquence ont essayé de les déraciner, & les autres n'ont pas su qu'il y avoit moyen de les tempérer : mais l'ame qui s'exalte tient le milieu, & parce qu'elle sent le besoin qu'elle a des passions, & parce qu'elle connoît la possibilité de les réduire. Il ne s'agit que d'ôter le plus ou le moins. Car si, par exemple, la peur qui nous rend pusillanimes, vient à diminuer, elle se change en prudence ; & si l'ambition que la sagesse condamne, baisse de quelques dégrés, elle devient émulation : les passions sont aussi utiles, lorsqu'on les modifie, qu'elles sont pernicieuses quand on les laisse dans toute leur fermentation.

L'homme ne peut vivre ſans paſſions, où il ſeroit automate. Elles excitent nos appétits, elles réveillent l'amour de nous-mêmes, elles piquent notre curioſité, elles développent nos talents, elles nous provoquent au travail, elles nous inſpirent du courage. Mais ce n'eſt ici que le côté lumineux : il y a des ténèbres qui ſe trouvent à leur ſuite, & qui cauſent une nuit profonde au-dedans de nous-mêmes, ſi la raiſon ne vient nous éclairer. Ainſi nous ſommes un contraſte de faux & de vrai, de bas & de grand, de frivole & de ſolide : ſi d'une part nous ſemblons atteindre au Ciel, nous paroiſſons de l'autre toucher aux entrailles de la terre. Il nous falloit un pareil équilibre, pour nous empêcher de nous croire des animaux, ou des Dieux ; notre imagination, qui ſouvent s'égare, eût bientôt donné dans cet excès.

Si les paſſions n'étoient provoquées que par les mouvements de la volonté, elles ſeroient moins turbulentes ; mais la circulation du ſang étant un véhicule qui les pouſſe & les irrite, elles fermentent ſelon que notre pouls eſt agité : & c'eſt par cette raiſon qu'on doit diſtinguuer les défauts qui naiſſent du

tempérament,

tempérament, & pardonner à la jeunesse des écarts qu'on n'excuseroit pas dans un âge avancé. Il y a telle colere qui ne vient que des humeurs, ou d'une mauvaise digestion ; comme il y a telle valeur qui ne tire son mérite que des esprits animaux. Il est donc nécessaire que l'ame exerce son empire sur le cœur & sur le corps, & qu'elle tâche de les tenir dans la subordination. On vient souvent à bout de calmer la violence d'un desir, ou d'arrêter un premier mouvement, par l'idée de l'éternité. Il se fait une espece de révulsion, qui absorbe les passions & les sens ; de même qu'une liqueur en précipite une autre au fond d'un vase, ou que cette plante, nommée Sensitive, se resserre & se retire, lorsqu'on vient à la toucher. L'habitude de penser sérieusement nous est absolument nécessaire ; nous succombons dans mille circonstances, si nous n'avons pas cette ressource. L'homme dissipé se voit au milieu de lui-même, comme un Pilote ignorant au milieu des flots. Il ne sait quel moyen employer, & il périt, triste victime de la tempête & de son inhabilité.

La véritable grandeur, consiste à ne se servir des passions qu'autant qu'elles

peuvent contribuer à l'harmor
l'esprit & du cœur, & à ne les l:
ou à les retenir, que lorsqu'ell
vent être utiles à notre ame ou à
ciété. On peut les rendre capabl
exploits les plus sublimes, & d
vaux les plus assidus. L'amour
& la curiosité furent le germe des
ces & des Arts. Tout dans l'ord:
ral, ainsi que dans le physique,
sa place, & peut être sagement em
Le fumier engraisse nos terres, la
devient remede; & l'orgueil, &
même, quoique passions basses é
honorantes, se rectifient par le
de la raison, & servent au bien
Mais au lieu d'apporter ce ten
ment nécessaire à la correction
desirs, nous les laissons deveni
ce qu'ils veulent : alors impétue
se déchaînent avec fureur, & ne c
que de la confusion & du ravag

S'il n'étoit pas trop humiliant d
courir les annales de nos erreurs
verrions comme de siecle en sie
passions dégraderent l'humanité ;
verrions les Alexandre passer c
une flamme rapide, & dévaster le
ples & les cités ; nous verrions le
ron, altérés du sang de leurs fre

faire un triomphe & un plaiſir des plus horribles carnages ; nous verrions les Julien abjurer la Religion, ſe livrer à des ſuperſtitions barbares, & arborer l'impiété comme le ſignal de la gloire ; nous verrions les Diogène défigurer par la corruption de leurs mœurs les belles maximes de leur morale, & les Socrate démentir par un ſacrifice idolâtre leurs beaux ſentimens ſur l'unité d'un Dieu ; nous verrions les Cicéron pleins d'un orgueil impardonnable, rapporter tout à eux-mêmes, & ſe croire le centre de la lumiere & de la raiſon ; nous verrions l'Univers en proie aux ſcandales, aux diſputes, aux erreurs, donner un ſpectacle d'humiliation & d'effroi : de ſorte que ſi l'ame ne s'étoit exaltée de temps en temps chez des perſonnages qu'on ne ſauroit aſſez admirer, nous ne trouverions plus qu'un cahos formé par les paſſions, & nous ne marcherions que ſur des ruines.

Plût à Dieu que cette peinture ne fût que le tableau des ſiecles reculés ! mais des maux qu'il eſt inutile de détailler, parce qu'on les ſent, nous perſuadent qu'il y a encore des hommes qui agiſſent avec le même orgueil, la même irréligion, la même inhumanité, quoi-

que sous un extérieur moins farouche & moins révoltant. Quand l'ame ne sera point écoutée, & quand on aura la stupidité de la croire une chimere, & la témérité de la déclarer telle, les passions mugiront & n'auront plus aucun frein. On s'imagine qu'à force de vouloir étouffer les remords, & accoutumer les peuples aux plus horribles excès, on viendra enfin à bout de mettre les vices au niveau des vertus: mais la vérité, contre laquelle on ne prescrit jamais, suscite des vengeurs de ses droits, & couvre de honte les prôneurs du mensonge & de l'impiété. Le fanatisme qu'on a pour certains personnages, parce qu'ils ont quelques qualités brillantes, n'est qu'un délire de quelques jours. Le merveilleux cede enfin à la raison, & l'on n'apperçoit plus qu'un phosphore où l'on croyoit voir le soleil.

Les passions cabalent ordinairement contre le bons sens, & ce sont elles qui fomentent la division dans les familles, les factions dans les armées, les intrigues dans les cours, les trahisons dans les sociétés. On les voit d'abord timides, & presque modestes, contrefaire en quelque sorte les vertus, & n'a-

gir qu'avec retenue, jusqu'à ce qu'une circonstance favorable donne carriere à leur emportement. Ainsi un jeune homme bouillant, qui vit en tutelle, attend sa majorité pour se livrer à la dissipation & au libertinage. Combien de courtisans, dévorés par une jalousie qu'on croit zèle, décrient tous les jours les personnes les plus respectables! Combien d'ambitieux, sous prétexte du bien public, immolent à leurs haines les talents & la candeur! Les passions se servent de toutes sortes d'artifices pour arriver à leurs fins : tantôt elles emploient une plume envenimée, & tantôt une langue caustique; la plupart des livres & des discours ne sont que leur ouvrage. C'est ici que l'exaltation de l'ame, plus nécessaire que jamais, nous met en état de deviner les motifs qui font agir, & de découvrir le serpent caché sous les fleurs. Le vrai philosophe ne se sert des passions qu'en homme qui s'en défie, qui connoît leurs ruses, & qui n'est point dupe de leur hypocrisie. Il sait que, par une suite de la corruption générale, les pensées & les sentiments se travestissent si souvent au fond de nous-mêmes, qu'on est toujours prêt à confon-

dre l'orgueil avec la dignité, la crainte avec la prudence, l'oſtentation avec la généroſité, l'humeur avec la piété. Il ſait que toute perſonne donne des impreſſions, & en reçoit; & que de cette mutuelle communication, il en réſulte des paſſions qui entretiennent ou troublent la ſociété.

Il y a dans cette vie une telle compenſation de biens & de maux, que la même Providence, qui a permis que ceux qui ont le plus de richeſſes, euſſent le plus de beſoins, a auſſi voulu que notre ame reſſentît des humiliations à proportion de ſa ſublimité. Les paſſions nous rapprochent des animaux, & les idées nous égalent aux Anges. D'ailleurs, nés pour mériter, nous devons avoir des combats à ſoutenir, & des victoires à remporter. Tout homme éprouve en lui-même une agitation ſemblable à celle des armées. Les préjugés, les ſens, les paſſions, les deſirs, forment une attaque contre la raiſon, qui appelle à ſon ſecours les penſées les plus fortes & les plus ſublimes. Si elle gagne, nous ſentons le prix de notre immortalité; ſi elle perd, nous tombons dans une eſpece de néant. Ce ne ſont ici ni des

métaphores, ni des jeux d'imagination. Nous éprouvons à chaque inſtant ces guerres inteſtines, & le temps même du ſommeil ne fait ſouvent que les augmenter; car alors des fantômes, triſte réminiſcence de nos paſſions, nous agitent, nous alarment, & nous mettent en déſordre.

Je ne déſigne aucune paſſion en particulier, parce qu'elles ſont toutes ſuſceptibles du bien & du mal. Les ſages les déterminent vers l'ordre primitif qui tient tout à ſa place, & les libertins les inclinent vers la ſource de leur corruption. Nous voyons ces deux exemples dans ſaint Auguſtin, qui, après avoir ſuivi le torrent du monde & de ſes plaiſirs, ſe rapproche de la vérité, & retrouve ſon ame qu'il avoit perdue. Cette découverte eſt beaucoup plus rare qu'on ne s'imagine; car nous vivons ordinairement bien plus éloignés de nous-mêmes que des aſtres. Il n'y a que le Philoſophe chrétien qui ſe ſente réellement exiſter, & chez qui le ſens intime triomphe de la violence des paſſions. Elles ont beau frémir, il les tient captives, & ne leur permet aucun exercice que de l'aveu de la raiſon.

CHAPITRE VI.

Des Sens.

INterrogez les laboureurs & artisans sur leur maniere de vivre, & chacun vous dira, je dors, je mange, je travaille ; interrogez les Grands, & chacun vous répondra, je me fais traîner par des chevaux, je rends des visites, j'assiste aux spectacles, & je joue ; interrogez les personnes du sexe, & vous apprendrez que les unes, toutes concentrées dans des occupations temporelles, n'ont pas le temps de réfléchir, & que les autres ne connoissent d'excellence que celle d'avoir un miroir sous leurs yeux, des cartes en main, & des mots à l'infini sur le bout de la langue: Quelles réponses, & quels coups d'œil ! la raison en frémit ; & voilà comme la vie animale a pris la place de cette vie toute spirituelle pour laquelle nous avons été créés. Il ne résulte de toutes nos actions que des mouvements, des gestes, des tons ; & la réflexion nous est entiérement étrangere. Nous ignorons (car nous aimons l'ignorance) que les besoins du

corps

corps & les bienséances de la société ne doivent rien prendre sur les opérations de l'ame, & que c'est une véritable profanation de nous-mêmes que d'abandonner tout notre être aux plaisirs & aux nécessités corporelles.

Les sens qui entourent notre raison, & qui devroient lui servir de sentinelles, usurpent tout pouvoir, & se font révérer comme nos maîtres. Il semble qu'on n'existe que pour eux, qu'on ne travaille que pour eux, & que leurs décisions sont des oracles infaillibles. Quel ravage les yeux ne font-ils pas chez le libertin ; les oreilles chez le curieux ! Nous n'éprouvons à tout instant que des sensations agréables ou douloureuses, qui absorbent l'ame, & qui nous persuadent que le corps mérite toute notre attention. Je ne suis plus étonné si, dans le sein du luxe qui nous énerve, il s'est élevé une multitude d'hommes voluptueux qui ont osé faire honneur à la matiere de nos sentiments & de nos pensées : on ne connoît & l'on n'aime d'êtres, que ceux qui sont savoureux, sonores, ou colorés.

Il semble que le siecle dernier, plus sublime & plus lumineux, nous fasse maintenant payer l'intérêt des génies

qu'il produisoit en abondance. Il ne nous reste qu'une vapeur de ces Philosophes dont les Ecrits sont inimitables. On remarque en eux ces grandes idées, ces éclairs, ces traits magnanimes qui annoncent l'homme ; & on ne trouve en nous que des saillies, des gentillesses, & de beaux mots. Quelle différence ! mais quelle chûte ! Il faut que l'éducation soit vicieuse, & que les maîtres, plus attentifs à polir la surface qu'à réformer l'intérieur, aient oublié l'ame, pour relever les sens. Je sais que l'esprit n'est point factice, qu'il ne vient ni par le secours des lectures, ni à l'aide des conversations ; mais il reste brut, & demeure dans l'obscurité, si l'on ignore l'art de le brillanter. On ne parle aux enfants que de choses relatives à la vue, au goût, à l'odorat ; on les accoutume à regarder la privation d'une promenade, ou d'un fruit, comme un très-grand malheur ; on leur vante les décorations, les spectacles, les bals ; on les récompense avec des images ; on les punit avec des verges ; on leur donne une grande idée d'un bel ameublement, ou d'un bel habit ; on laisse en un mot errer leurs yeux & leurs mains sur tous les objets, & on ne manque

amais de raconter des fables, ou des histoires, qui remuent beaucoup les sens. L'ame, qui n'est ni visible ni harmonieuse, ni odoriférante, demeure conséquemment à l'écart, & l'éducation, toute sensuelle, ne paroît qu'un exercice imaginé pour l'avilir & l'étouffer.

Telle devroit être la méthode d'élever les enfants, si l'on veut les spiritualiser. Après avoir commencé par leur faire sentir la différence de l'esprit & du corps, & leur avoir bien inculqué qu'il n'y a rien d'aussi grand que notre ame, que c'est elle qui voit, qui entend, & qui fait tout, on exciteroit en eux le plaisir de penser. On leur diroit, à chaque objet qu'ils verroient & qu'ils toucheroient, que tout cela doit périr, & que la seule éternité doit fixer une créature raisonnable; on leur parleroit de cette vie, comme d'une scène de théâtre qui va finir; on les accoutumeroit à ne regarder les besoins de dormir & de manger, que comme des miseres capables d'humilier; on leur demanderoit de temps en temps leurs petites réflexions, & on flatteroit leur amour-propre, en leur faisant concevoir que c'est un bien tout à eux, mais qu'il faut cultiver par le moyen de la lecture &

de la conversation ; on leur expli
roit le mal que peuvent nous fair
passions & les sens, & on leur re
senteroit les personnes qui se livre
la mollesse, comme des monstres
troublent l'harmonie de l'Univers
leur répéteroit souvent qu'il n'y a d'l
me heureux, que celui qui peut r
seul de temps en temps & s'occu
on leur défendroit de lire lorsq
voudroit les punir, ou bien on
interdiroit la conversation des Sava
& l'on attacheroit une grosse hor
cette privation. Les jeunes gens,
ce moyen, deviendroient insens
ment raisonnables ; ils se défieroier
tout ce qui flatteroit leurs oreill
leurs yeux, & ils auroient toujou
ressource de leur ame, qu'ils recor
troient & qu'ils interrogeroient.

Rien ne seroit plus admirable q
fonction des sens, s'ils ne s'écart
pas de leur devoir. Ils furent inst
pour servir l'ame, pour la répa
dans le commerce de la société
pour l'avertir, par des impression
bites, de la qualité des aliments,
variété des couleurs, & de la différ
des tons. Mais quel desordre, lor
les sens, se substituant insensiblem

la place de la raiſon, viennent à bout de nous perſuader qu'il ne ſe fait rien en nous & hors de nous qui ne ſoit leur unique opération ! Cette erreur qui nous eſt chere, erreur que *Locke* révéra comme un dogme, & qu'on ne travaille point à détruire, s'accroît de jour en jour ; & nous voilà dès-lors des eſpeces d'automates pour le reſte de notre vie. Tout nous éblouit, & tout nous en impoſe, lorſque les ſens nous careſſent & nous dominent. Une nouvelle mode fait époque, une futile brochure ſemble un chef-d'œuvre, un équipage s'appelle divin, un ballet paroît miraculeux, une partie de chaſſe ſe divulge comme un exploit ; & il n'y a que l'Eternité, ce grand objet qui abſorbe tous les autres, qu'on ne conſidere point, ou qu'on croit une chimere.

On ne ſauroit s'imaginer combien les ſens ont acquis d'autorité dans ce malheureux ſiecle. On ſacrifie tout ce qu'on a de plus cher pour goûter les charmes du luxe, qui perce au milieu de nos palais & de nos jardins avec une profuſion dont la raiſon gémit. Les habits ſe parfument, les viſages ſe colorent, les corps ſe brillantent, les eſ-

prits se dissipent. Jamais on n'eut de concerts plus voluptueux, des spectacles plus sensuels, des repas plus délicats, des fêtes plus élégantes, des conversations plus sémillantes, des lectures plus frivoles. On ne peut faire un pas sans respirer ces plaisirs efféminés que les petits-maîtres semblent traîner en triomphe, & que les vrais héros rougissent de connoître. Chaque jour nous enseigne des raffinements & des sensualités, que toute la volupté des Grecs n'auroit jamais pu imaginer : nous surnageons sur des flots d'eau rose, & notre vie toute entiere se passe à sentir & à savourer.

Si l'ame vient à s'exalter, les sens changent bientôt de systême : soumis, humiliés, & n'agissant qu'avec discrétion, ils ne s'avancent ou ne se retirent qu'après un ordre émané de la raison ; ils ne favorisent plus la mollesse, mais seulement le besoin ; ils ne sont plus des ministres infideles qui corrompent le cœur, & qui fascinent l'esprit ; mais des sujets dociles qui écoutent l'ame, & qui répondent à son premier signal. Job fit un pacte avec ses yeux, pour ne regarder jamais des objets de séduction ; & nous devons plutôt arra-

cher notre œil, s'il nous scandalise, que de blesser les mœurs. Telle est la loi qu'il faut imposer aux sens, crainte de les laisser errer au milieu d'un monde pervers, d'où ils ne rapportent ordinairement qu'une moisson de mauvais desirs & de préjugés. Si nous savions chaque soir nous interroger nous-mêmes, examiner quel a été pendant le jour l'exercice de notre langue, de nos oreilles & de nos yeux, nous ne trouverions qu'un brigandage dans leur maniere de se comporter. Le mal n'est entré dans l'Univers que par leur ministere, & il ne pénetre au-dedans de nous que par leur médiation. Semblables aux abeilles, ils se dispersent çà & là sous prétexte d'aller pomper le suc des fleurs, & ils ne prennent que des poisons qui offusquent les idées & corrompent les desirs. Les sens ont leurs académies, leurs théâtres, leurs assemblées; de sorte que c'est beaucoup moins l'esprit qu'on recherche aux spectacles & dans les conversations, que le plaisir de voir & d'être vu.

On peut bien dire que notre ame est environnée de faux témoins; car quel autre nom donner à des sens que toute la philosophie juge trompeurs? Les

physiciens sont leur dupe, & les poëtes leur jouet. Ils prétendent du corps à ce qui n'est qu'une ombre, ils représentent les phosphores comme des étoiles, & ils répandent le plus beau coloris su les objets qu'ils veulent rendre séduisants. Ce furent eux qui, secondés d l'imagination, accréditerent les fable des revenants & des vampires, donne rent lieu dans tous les temps à mill histoires apocryphes, & font de c monde un séjour d'illusions. Nos rêve ne sont qu'une suite de leur dérégle ment, comme notre attachement au honneurs & aux richesses n'est qu'u de leurs éblouissements. Ils n'aimer que ce qui doit périr, ainsi qu'eux.

Deux grands objets doivent fair continuellement notre étude ; l'ame d Dieu : mais comme ils n'ont ni goût, n figure, ni couleur ; nous nous occu pons très-peu de l'un & de l'autr Nous aimons beaucoup mieux voir u diamant qui étincelle, savourer un fru qui parfume, entendre un concert q ravit, respirer une odeur qui emba me, que de méditer les vérités éterne les. Le sens intime, quoique le témo gnage continuel de notre existence de notre raison, n'est qu'un mot vag

qu'il nous feroit impossible d'expliquer ; de sorte que l'excellent Ouvrage qu'on vient de donner sous ce titre, paroît plus obscur qu'un logogriphe ou qu'une enigme. Il n'y a que quelques sages, & dont le monde se rit, qui n'aient pas honte d'interroger leur ame, & de l'approfondir. Les hommes du siecle attachent une espece de deshonneur à l'étude de soi-même. On matérialise l'ame, pour spiritualiser les sens ; de maniere que nous avons à craindre le plus terrible avilissement, pour peu que cela continue : mais heureusement l'esprit humain, après avoir baissé comme un thermometre, remonte tout-à-coup lorsqu'il est au dernier degré. Il seroit impossible que la raison demeurât aussi dégradée ; ses droits sont sacrés, & le tems reviendra, où l'homme honteux d'avoir suivi les sens comme ses maîtres, les rendra ses esclaves.

CHAPITRE VII.

Des Plaisirs.

TOutes les sciences proscrivent les plaisirs sensuels & frivoles. La métaphysique les rejette comme des licences indignes d'une ame immortelle ; la morale les juge incompatibles avec l'austérité de l'Evangile ; les mathématiques les regardent comme une dissipation contraire à toute étude ; & la politique les redoute à titre d'ennemis du bien public. Mais qu'avons-nous besoin de ces témoignages ? L'expérience ne suffit-elle pas pour nous convaincre que la volupté énerve les mœurs, affoiblit les loix, étouffe les remords, offusque la raison, & dénature cet esprit mâle qui doit caractériser l'homme ? C'est le plaisir qui précipita les Grecs, qui détruisit les Romains, qui ruine les armées, qui pervertit les Villes, qui corrompt les cours, qui épuise les grands, qui consume la jeunesse, qui traîne à sa suite l'ennui, l'indigence, les maladies, la mort, & qui amena parmi nous l'incrédulité. Comment croire une Reli-

gion qui ne prêche que la pénitence & le renoncement à soi-même, lorsqu'on veut se livrer à toutes les voluptés?

Mais quels sont donc les attraits de ces malheureux plaisirs que tout le monde adore? Ils ne subsistent que dans notre imagination qui les embellit; car nous les supposons capables de nous rendre heureux, & il n'y a que Dieu qui soit notre félicité. Ils passent d'ailleurs si rapidement, qu'on voit leur image dans un arc-en-ciel qui paroît à travers un nuage, & qui disparoît. Je voudrois qu'il y eût des chimistes en morale, ainsi qu'en physique, & qu'on prît l'habitude d'analyser tout ce qui nous affecte & nous flatte. On trouveroit à peine, après la décomposition des plaisirs, un quart d'heure d'agrément, sur mille heures de chagrin ou de dégoût. Les voluptueux veulent toujours jouir de l'objet de leur passion, & ils éprouvent une satiété accablante qu'on ne sauroit guérir; ils courent perpétuellement après le bonheur, & ils n'en voient que le fantôme; ils veulent procurer à leur corps tout ce qui peut le réjouir, & ils ne travaillent qu'à lui assurer des douleurs; ils se font un système d'une vie toute riante & toute

agréable, & dès la premiere année de leur déréglement, ils ont déjà vécu. Bientôt leurs goûts s'émoussent, leurs forces s'usent, leur santé s'altere; & de même qu'après quelques jours, les plus magnifiques fleurs deviennent des herbes flétries, leur jeunesse se change en décrépitude & en langueurs. Si l'on écrivoit sur les tombeaux les maladies qui tuent les hommes, on verroit avec effroi que les plaisirs sont les plus grands meurtriers du genre humain.

Le monde aura beau célébrer la volupté & relever l'éclat de son triomphe par des spectacles, des concerts & des bals : le vrai plaisir ne sauroit se trouver qu'au fond de nous-mêmes, où nous trouvons Dieu. Toute satisfaction qui dépend d'une assemblée, ou d'un opéra, que mille circonstances peuvent déranger, n'est qu'un contentement momentané, incapable de nous rendre heureux. Aussi voyons-nous tant de personnes désolées, lorsque quelqu'événement imprévu vient à suspendre les plaisirs publics; chacun tremblant de perdre sa félicité, parce qu'il n'en connoît pas d'autre, ne sait plus que faire, ni devenir. Selon la nature de notre ame immortelle, il nous

faut une volupté qui, toujours la même, ne s'use, ni ne s'interrompe. L'homme qui jouit de son être, & qui en connoît les ressources, se trouve toujours au même degré de satisfaction & de joie : il ignore ces alternatives de mauvaise humeur & de gaieté ; & lorsque la matiere s'efforce de lui causer quelque pesanteur & quelque mélancolie, il excite son ame à s'élever, & il reprend sa sérénité. La tristesse, suivant le langage de l'écriture, ne sert absolument à rien ; & il faut tâcher de s'en garantir comme d'une tentation qui nous décourage dans la pratique de nos devoirs, & qui, loin de remédier à nos chagrins, devient elle-même un nouveau mal.

Il n'y a point d'homme qui goûte une plus parfaite volupté que le vrai philosophe, qui lit, qui compose, qui médite, & qui n'a d'emploi que celui de travailler selon son talent & son goût. Inaccessible aux intrigues & aux révolutions, il voit écouler sous ses yeux les diverses générations, avec leurs projets chimériques de fortune & de grandeur. Il voit les uns & les autres se battre & s'égorger pour quelques arpents de terre, & pour quelque vaine fumée qu'on nomme gloire ; il voit

tous les siecles & tous les pays se representer à sa volonté, & lui rendre compte de chaque événement. Oui, la vie philosophique est la plus heureuse souveraineté : on va où l'on veut, on ne fait que ce qui plaît, & l'on ne dépend que de Dieu & de soi. On n'a pas, il est vrai, des courtisans, des pages, des soldats, qui fassent cortege, & qui annoncent la magnificence & la grandeur; mais on a des desirs & des pensées, qui, toujours aux ordres de la volonté, servent, occupent, amusent, & rendent l'homme véritablement Roi. Quel bonheur de se connoître, de jouir de sa raison, de faire un usage continuel de sa liberté, & de vivre au milieu de l'Univers comme s'il n'étoit déjà plus! C'est le plus beau revenu que la Providence puisse nous donner.

C'est donc en vain que les plaisirs qu'on croit attachés aux richesses & aux honneurs, voudroient l'emporter sur ceux de l'esprit. Il est une satisfaction qui vient de l'ame, que tous les enchantements du monde ne sauroient contrefaire., & qu'on ne peut assez mettre à profit. Il ne faut pas la confondre avec cette ridicule vanité qui tenoit *Diogene* dans un tonneau & qui fut le

germe de toute la philoſophie payenne. Il n'y a ni joie, ni paix, pour ceux qui ſont dépendre leur félicité d'un jugement auſſi bizarre que celui du public ; c'eſt mettre les paſſions à la place de l'ame, & rendre ſon bonheur mobile comme l'inconſtance même. Les vrais plaiſirs exigent qu'on s'éleve audeſſus des opinions, des coutumes, des frivolités, qu'on ſe dégage de la matiere, & qu'on tienne à cette terre le moins qu'il eſt poſſible ; mais accoutumés à ne chérir que des illuſions, nous croyons plaiſir ce qui n'eſt que ſon ombre : les ſens nous tiennent continuellement en tutelle ; & plus l'enfance de notre corps diminue, plus celle de notre eſprit s'accroit.

Quand je conſidere les erreurs populaires ſur l'article du plaiſir, je conçois le grand nombre des malheureux. On devient l'artiſan de ſon infortune par la fauſſe idée qu'on ſe fait de la volupté, & l'on filtre, pour ainſi dire, ſon ennui. Il eſt certain que la plupart des hommes ne ſavent ſeulement pas où le plaiſir exiſte. Ils ſe le figurent au milieu des cours ; & l'expérience a mille fois démontré que c'eſt le ſéjour de la triſteſſe, des intrigues, & du dégoût : ils ſe

le representent sur les théâtres, où tout paroit enchanteur ; & là ce ne sont que des ris de grimace & d'apprêt ; ils se l'imaginent dans le sein de l'opulence & des honneurs ; & il n'y a que la médiocrité qui procure une vraie satisfaction : ils le supposent enfin chez les amants ; & l'amour n'est qu'impatience, tumulte, esclavage, & souvent desespoir. Que de miseres renfermées dans le cœur de la plupart des Grands ! Que de chagrin voltigeants autour de leurs palais d'or & d'azur !

Mais n'est-il donc pas possible que les Grands goûtent cette joie intérieure que l'ame procure à ceux qui l'interrogent, & qui se complaisent dans son entretien ? Je répondrai que la Providence, malgré les inquiétudes qu'elle distribue aux riches comme un contrepoids nécessaire, n'a exclu personne du vrai bonheur. Il ne s'agit, dans tous les états que de se faire un systême de félicité, qui consiste à trouver le plaisir dans son devoir, à conserver la liberté de cœur & d'esprit au milieu du plus grand tumulte, à s'attacher fortement à la Religion comme à la source des vrais biens, à mettre sa satisfaction à obliger ; à s'occuper continuellement

d'une maniere utile, à rechercher les personnes de mérite, & à les écouter, à chérir les bonnes lectures, & à s'en nourrir. Tout devient amusement, lorsqu'on fait profiter de soi-même : les espérances consolent, les sentiments intéressent, les idées réjouissent, la mémoire soulage, l'imagination ravit. On se trouve en quelque sorte immense, & l'on ne se quitte jamais malgré la distraction des affaires & la dissipation des objets.

Quiconque chérit l'innocence, & ne recherche que des récréations dignes d'un Etre immortel, n'a pas besoin d'efforts pour découvrir le plaisir : il le rencontre jusques dans les couleurs d'un insecte qu'il contemple, jusques dans le murmure d'un ruisseau qu'il écoute, jusques dans la fragrance d'un fruit qu'il savoure, d'une fleur qu'il sent, d'une plante qu'il analyse, d'une prairie qu'il admire ; il le rencontre en lisant quelqu'Ouvrage utile & agréable, en discourant avec quelqu'ami solide, en jouant de quelqu'instrument harmonieux, en s'occupant à dessiner ou à peindre, en cultivant l'agriculture, travail trop négligé, & qui devroit faire nos délices ; il le rencontre sous la

forme d'un oiseau qui gazouille, d'une étoile qui brille, d'un monde qui, par ses agitations & ses événements, fait son tableau. Il semble aux yeux du Philosophe que l'Univers renaît à chaque instant : il découvre sans cesse de nouvelles richesses & de nouvelles beautés. Le lever de l'aurore & du soleil, cette brillante couleur de pourpre qui se jouant dans les nuées forme à son couchant la plus superbe décoration, les rayons argentés de la lune qui consolent le voyageur, ces jours sereins, ces nuits charmantes où une astronomie naturelle se saisit de nos esprits comme malgré nous, & fixe nos regards vers le firmament ; que dirai-je enfin ? toute la nature est dans un cœur qui connoît le vrai plaisir, & qui sent les ressources de sa raison.

On ne trouve insipides la plupart des plaisirs innocents, que parce qu'on ne s'applique ni à l'étude, ni au travail, de même qu'on mange les meilleurs mêts sans appétit, parce qu'on prévient toujours la faim. Nos peres, sobres & laborieux, se délectoient à des jeux qui nous feroient aujourd'hui bâiller. *Mallebranche* dit que les divertissements d'un Philosophe doivent être en

quelque sorte puériles, afin qu'il n'en reste aucune trace dans le cerveau, & qu'on puisse reprendre ses occupations avec facilité. La nature n'attache de plaisir qu'au besoin ; on ne se réjouit jamais, lorsqu'on veut toujours se réjouir. Nous sommes finis, & nous voudrions que nos plaisirs n'eussent ni intervalle, ni fin. Quelle satisfaction que celle d'un savant excédé par l'étude, qui va reprendre ses forces & son activité au milieu d'une forêt ! Il semble se reproduire à mesure qu'il se promene, il respire une joie aussi pure que l'air qui l'environne, & chaque feuille paroît lui parler & l'instruire. Avec quel contentement les Romains ne retournoient-ils pas à leur charrue, lorsque, fatigués des travaux de la guerre, ils vouloient se délasser ! Sans doute ils n'auroient pas cédé ce plaisir pour tous les spectacles & les bals.

Les divertissements sont relatifs suivant les âges, les conditions, les goûts & les circonstances ; mais de quelqu'espece qu'on les choisisse, ils ne doivent jamais exciter de remords, ni troubler l'ame dans ses fonctions. La pudeur, cette vertu sacrée qui naît avec nous, que chacun est obligé de révérer, &

que la plupart des personnes profanent par leurs discours, leurs gestes & leurs regards ; ne nous permet que des récréations décentes, où les passions soient oubliées. La sobriété, qui nous distingue des animaux, & que tant de peuples ignorent encore, malgré la délicatesse du siecle, ne nous laisse que le droit de boire & de manger uniquement pour vivre. On croit communément que la jeunesse est la saison la plus propre au plaisir, & l'on s'abuse. On ne sent la véritable joie que par réflexion ; & les jeunes gens, presque toujours abandonnés à la volubilité de leurs desirs, ne trouvent pas le moment de réfléchir. Une idée en chasse une autre, de maniere que celle du bonheur ne sauroit les fixer : cela est si vrai, que sans le vouloir, ni le savoir, ils cherchent Dieu au milieu de leurs déréglements. Car comme il n'y a que lui seul qui soit la félicité, nous le désirons, dit saint Augustin, toutes les fois que nous voulons être heureux : mais le mal est que nous employons des moyens qui nous en éloignent, au lieu de nous en approcher.

Je ne vois que l'ame, lorsqu'elle s'exalte, qui engendre de vrais plaisirs,

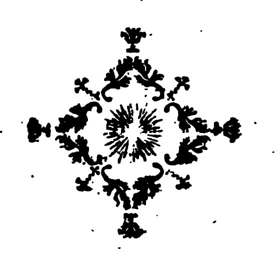
parce qu'alors elle s'unit à la source de tout bien. En vain les joies mondaines, ces spectres caressants qui ne cherchent qu'à nous séduire, voudroient l'offusquer ; elle voit le néant des choses, & elle reconnoît que ce n'est pas à des sensations passageres qu'il faut s'attacher, mais à l'Etre éternel qui les institua pour nous faire mériter. Notre bonheur dépend de la maniere dont nous usons des biens terrestres ; & conséquemment leur usage ne nous est permis qu'à des conditions. La Providence, il est vrai, nous a donné des goûts ; mais elle a déterminé le temps, & les circonstances, où nous pouvons les satisfaire : c'est troubler l'ordre que de ne pas s'y assujettir. Eh ! que deviendroit la société, si chacun, n'obéissant qu'à ses desirs, ne recherchoit que le plaisir ! Bientôt les états seroient confondus, les devoirs anéantis, & le vice se trouveroit au niveau de la vertu. Nos plaisirs, toujours purs, toujours modestes, doivent être une image de cette inaltérable félicité qu'on goûte au Ciel, & dont nous ne jouirons jamais si nous ne voulons pas nous mortifier.

Ah ! que ne puis-je peindre ici la satisfaction d'un cœur vertueux ! C'est

une volupté excitée par la candeur & par le témoignage d'une conscience tranquille, qui cause une sainte ivresse, & qui fait que l'ame, toute remplie de Dieu, ne desire que lui, & ne voit que lui, au milieu de tous nos tourbillons de plaisirs fûtiles & d'honneurs frivoles. Oui, j'en jure sur la parole des Philosophes chrétiens, ils ont des moments; & quels moments! où ne tenant plus à la terre, & s'élevant jusqu'à l'Etre suprême, ils ne respirent que des plaisirs immortels. Quelle heureuse existence, en comparaison de ces voluptés criminelles qui tiennent presque tout l'Univers asservi, & qui, comme une plante éphémere, éclose le matin, & flétrie le soir, ne font que disparoître!

Quand goûterons-nous ces joies pures & vives dont nous venons de parler? quand notre ame, pénétrée de leur auguste influence, se sentira-t-elle toute transformée? Ce sont des joies inconnues aux hommes charnels, mais qui suspendent l'usage des sens, & tenant toute la nature dans le silence, inspirent une félicité qu'on ne sauroit exprimer. La vraie volupté a son échell comme la nature; & lorsqu'elle parvient au sommet, c'est-à-dire jusqu'à

›s de Dieu même, elle se change en
merveilleuse extase qui absorbe le
ps, & qui nous laisse tout ame: Les
rtins ne comprendront sûrement pas
angage, & tant pis pour eux, puis-
les larmes mêmes que répandent
vrais Chrétiens, ont mille fois plus
douceurs que tous leurs plaisirs. Ils
ont beau évoquer la volupté de tou-
les puissances de leur être, & la
coniser dans des ouvrages dictés par
passion, ils n'en seront pas plus heu-
x; & toujours les dégoûss du juste
dront mieux que leurs consolations.
l'y a point de paix pour les impies:
acle est prononcé.



CHAPITRE VI

Des Douleurs.

JE ne prétends point ici détail calamités qui nous investiss toutes parts. Chacun sent que la l'homme n'est qu'une succession nuelle de douleurs. Elles comm dès sa naissance, elles augmenten ses jours, elles ne finissent qu'à sa On diroit que la nature nous a des yeux autant pour pleurer, qu voir. Quelles fontaines de larme l'Univers ! & quel moyen de les ter ? Je suis sûr qu'actuellement il n'y a point de cité où l'on ne des gémissements.

Toutes les Créatures paroisse mées contre nous : les élément molestent par leur intempérie, l maux par leur férocité, les i par leurs morsures, les herb leurs poisons ; & il n'y a pas j la rose qui n'ait des épines pou piquer, & jusqu'à l'homme c s'arme contre l'homme même, lui causer des douleurs & pour l bler. Nous devons donc souffri

soit par des maux imaginaires, soit par des maux réels, payer le tribut de notre fragilité. En vain les remedes viennent à notre secours, souvent ils nous affligent encore plus que la maladie : de sorte que si l'ame n'est ferme & courageuse, nous succombons à coup sûr. Il n'y a qu'elle qui, aidée de Dieu, nous fasse oublier dans le sein de la vérité l'excès de nos miseres. Les Stoïciens, qui n'avoient point la ressource de notre Religion, & qui se confioient totalement à leur amour-propre, étoient des imposteurs lorsqu'ils vantoient leur insensibilité. Il n'y a que l'Etre qui nous châtie, qui puisse nous consoler.

Je sais qu'on s'accoutume en quelque sorte à la douleur, & que, par la force de l'imagination, on vient à bout de la diminuer, & presque de l'oublier : mais ce n'est qu'un engourdissement momentané ; le mal revient, & se fait sentir d'une maniere accablante, si la Religion ne se presente elle-même pour essuyer nos pleurs, & pour nous encourager. Les Martyrs croyoient trouver un rafraîchissement au milieu des flammes, parce qu'ils étoient plus altérés de la justice éternelle que du feu qui les consumoit. Lorsqu'on aime Dieu,

on ne souffre jamais qu'avec espérance ; & tout le monde sait que l'espérance est la plus grande des consolations.

Il ne faut jamais manquer d'analyser les maux qui nous tourmentent, & de pressentir quel en peut être le terme. Si c'est la maladie, on pense qu'on n'est pas impassible, & qu'on doit un jour finir ; si c'est la perte d'un bien, on regarde cette privation comme le prélude du dépouillement universel qui nous attend au fond du tombeau ; si c'est quelque calomnie, on se rappelle l'Evangile qui bénit ceux qui souffrent persécution ; si c'est enfin la mort d'un parent ou d'un ami, on se console par l'espoir de le retrouver, & par la satisfaction qu'on goûte à penser à lui. Telles sont les ressources que la philosophie chrétienne offre aux pauvres comme aux riches, aux simples comme aux savants. Il ne faut pas s'affliger comme ceux qui n'ont point d'espérance. Si Marc-Aurele lui-même, tout payen qu'il est, croit trouver des remedes à tous nos maux ; que ne devons-nous pas attendre de l'Evangile, notre lumiere & notre consolation !

Il y a des personnes qui se desesperent pour une simple piquure ; & il y

d'autres qui par ostentation ne se
nent jamais, & qui semblent bra-
a douleur. C'est un double incon-
nt, qu'on évite lorsqu'on agit par
ipe de Religion. Le Christianisme
le milieu entre l'abattement & l'in-
ilité. Il pleure la mort de *Lazare*,
supporte les plus cruelles afflic-
Qu'il est beau de voir une ame,
ilieu des douleurs qu'excite la fer-
ation de la bile & du sang, ou dans
n des chagrins que causent les ré-
ions du sort, s'élever au-dessus de
les événements, & chercher en
même la source de ses consola-
! Il semble alors qu'elle abandonne
ps & la terre, & qu'il n'y a plus
le qui agit, qui parle, qui triomphe.
mollesse dont les hommes font
plus cheres délices, & qui sous les
de sommeil, de foiblesse, & de
, énerve presque tous les grands,
empêche souvent de voir des ames
geuses. Notre misérable chair qui
bientôt réduite en poudre, s'ap-
ie toute l'autorité de l'esprit, &
i laisse que des gémissements en
ge. C'est alors qu'on devient es-
de la moindre migraine & qu'on
ouve plus en soi-même ce courage

héroïque qui abſorbe les douleurs. Il faut que l'ame parle, pour que les ſens ſe taiſent ; mais ſa voix ne peut ſe faire entendre, lorſqu'elle eſt étouffée par le tumulte des paſſions. Rien de plus ordinaire que les ſouffrances, & rien de plus rare que de ſouffrir d'une maniere raiſonnable. Les plaintes & les murmures ſont toujours la ſuite de nos maux : nous voudrions arriver au Ciel par un ſentier de roſes & de lys ; & que notre corps, tout fragile qu'il eſt, n'eût ni chocs, ni bleſſures à redouter. Ah ! s'il étoit poſſible de recueillir toutes les gouttes de ſang que les guerres, les accidents, les maladies ont fait verſer, nous en verrions des fleuves entiers, qui nous glaceroient d'effroi ; & nous ſaurions que la douleur, comme un héritage, s'eſt perpétuée & ſe perpétuera juſqu'à la fin des ſiecles. Il y a un germe de mort dans chacun de nous, qui ſe réveille de temps en temps, & qui, faiſant fermenter nos humeurs, nous cauſe des maladies de toute eſpece. Mais c'eſt un champ de bataille qu'il faut conſidérer, pour connoître tout l'empire de la douleur ſur les foibles mortels. Là, roulant, pour ainſi dire, ſur des corps mutilés, elle vole d'ame en ame, auſſi

vîte que le canon qui semble la transporter, & elle cause les plus cruels déchirements. La douleur est un siecle, le plaisir un moment; & dès-lors quelles angoisses & quelles afflictions! La nature de notre constitution contribue beaucoup à la maniere dont nous souffrons. On voit des hommes qui ont leurs corps assortis à la force de leurs ames; c'est le même degré de vigueur; tandis que le courage de certains esprits se trouve en contradiction avec la délicatesse de leurs tempéraments. Mais de quelque maniere qu'on soit constitué, jamais la tentation n'est au-dessus des forces: & toujours on peut penser qu'il n'y a nulle proportion entre des maux passagers & un bonheur éternel; que toutes les créatures, depuis la malédiction universelle, sont nées pour souffrir; & que l'impatience, loin de guérir les tourments, ne fait que les augmenter. La Religion veut qu'on sanctifie les afflictions par une entiere résignation à la volonté de Dieu, & elle ne regarde toute l'intrépidité des héros qui étouffent leurs douleurs par ostentation, que comme une valeur théâtrale, propre à faire le sujet d'un Roman. Ce n'est pas le supplice qui fait les martyrs, mais la

cause pour laquelle ils souffrent, & la maniere dont ils supportent leurs tourments.

Ces réflexions nous convainquent qu'on ne tire ordinairement aucun avantage de la douleur : cependant qu'en coûteroit-il de l'accepter comme une pénitence imposée à tous les enfants d'Adam, & comme la punition de leurs fautes & de leurs sensualités ? N'est-ce pas un grand bonheur de pouvoir changer la nécessité en vertu, de s'en faire une occasion de mériter ; & ne sommes-nous pas bien malheureux de ne point profiter d'une grace aussi signalée ? D'ailleurs nous ne devons souvent nous en prendre qu'à nous-mêmes, si les douleurs nous investissent & nous accablent. La maladie vient presque toujours de quelqu'excès ; & soit dans nos plaisirs, soit dans nos travaux, nous ne savons jamais nous modérer. Nous dérangeons ce bel ordre que les astres, les saisons, & les animaux mêmes, observent avec tant de régularité. Nous mangeons par caprice, nous dormons sans besoin ; nous étudions en jouant, nous jouons en étudiant ; nous pensons avec lenteur, nous agissons avec vivacité : de sorte que nous ne vi-

rons jamais qu'à contre-temps. Le corps insensiblement ne conserve plus son même équilibre, & devient le triste asyle des douleurs, après avoir été celui de l'intempérance & de la confusion.

Sans doute si l'ame étoit écoutée, les maladies seroient bien plus rares ; elle économiseroit nos études, nos plaisirs, nos repas, notre sommeil, de maniere que nous n'en prendrions que la mesure proportionnée à notre tempérament. La nature se contente de peu. Les bêtes, beaucoup plus dociles à suivre leur instinct que nous ne le sommes à écouter notre raison, ont bien moins d'indispositions que l'homme. Nous ne devons ni flatter notre corps, ni l'épuiser : toute extrêmité s'éloigne de la vertu ; & c'est pourquoi l'Apôtre recommande d'être sage avec sobriété. Il faut prévenir les maladies, avec la même tranquillité qu'il faut les supporter. L'inquiétude irrite les douleurs, & la patience est un vrai lénitif.

Si nous n'avons pas dépeint les souffrances avec ces expressions énergiques que semble exiger un pareil tableau, c'est qu'il suffit de renvoyer tous les hommes à eux-mêmes, pour avoir une véritable idée de la douleur. On af-

foiblit toujours les choses de sentiment, quelque description qu'on en fasse. La moindre piquure vaut un traité sur les souffrances. Il ne s'agit pas d'expliquer la nature de nos maux, mais d'apprendre à les vaincre. On trouve dans l'ame, naturellement courageuse, les moyens d'y parvenir : c'est elle qui nous transporte au-delà du present, lorsqu'il est fâcheux ; & qui nous ouvre l'avenir ; c'est elle qui nous represente une multitude de personnes plus malheureuses que nous, & qui en cela nous console ; c'est elle enfin qui nous fait entrevoir Dieu lui-même couronnant tous ceux qui auront bien souffert & bien combattu.

Il faut dans l'homme quelque chose de mâle, de sublime & d'héroïque, s'il veut soutenir l'honneur de sa dignité. Ces vertus s'acquierent en partie, lorsque les exemples & les exercices accoutument le corps à la patience & au travail. On ne trouve que de la pusillanimité chez tous ceux qu'une éducation molle a formés. La délicatesse de leur corps annonce la foiblesse de leur esprit ; ils n'ont ni le courage de marcher, ni celui de souffrir, ni celui de s'élever ; on diroit qu'ils sont toujours

prêts à se briser, & qu'ils n'ont point d'autre ame que la subtilité de leurs fibres & la sensibilité de leurs organes. On succombe en conséquence à la moindre douleur, & l'on n'a de force que pour se plaindre & s'impatienter.

Elevons nos ames, & nos corps nous sembleront déja anéantis, ou du moins ils ne nous paroîtront que comme un grain de sable qui incommode un voyageur, & qui l'arrête un instant. On reprend un nouvel être, lorsqu'on se dégage des sens, & qu'on n'abandonne à la douleur que la plus foible partie de soi-même. Heureux le chrétien ! Il n'y a pas un malheur dont il ne triomphe. Aussi devons-nous rougir pour ceux qui osent appeller les chrétiens vils & lâches. Où vit-on jamais plus d'héroïsme, que chez ces généreux athletes qu'une fureur idolâtre égorgea ? Où trouver une vertu plus sublime, que celle de mépriser le blâme ou les louanges, les plaisirs ou les maux, de fouler enfin aux pieds l'Univers, & de ne s'attacher qu'à Dieu seul ? Que ceux qui ne sentent pas cette grandeur sont à plaindre !

CHAPITRE IX.

Des Vérités.

RIen n'est plus fort que la vérité ; si on peut l'altérer ou l'étouffer pour quelque-temps, elle n'en reparoît ensuite qu'avec plus d'éclat. Combien de fois ne l'a-t-on pas vue, travestie par l'artifice des courtisans, reprendre à la mort des Souverains toute sa splendeur, placer son tribunal sur leurs tombeaux, & prononcer les anathêmes qu'ils avoient mérités. Si l'on connoissoit tous les rapports de la vérité avec Dieu même, & toutes les sublimes idées qu'elle nous fournit, elle présideroit dans les cabinets des Princes, comme l'ornement de la raison & l'honneur de l'humanité ; elle seroit sur toutes les levres, & l'on ne feroit jamais une démarche sans la consulter. On a beau célébrer les Ministres qui l'altérerent, ériger en reine des sciences la politique mondaine qui la foule aux pieds ; il y aura toujours des vengeurs de ses droits qui annonceront le vrai, & qui, aux risques de leur vie même, tonneront contre l'imposture jusques

dans les cours des Souverains les plus despotiques. La vérité demeure éternellement, en cela bien différente des modes qui ne subsistent que quelques mois ou quelques jours.

Nous mitigeons si bien les vices, que par des adoucissements nous en ôtons la difformité ; le déguisement prend le nom de prudence, la fourberie celui de finesse. Nous avons sans doute oublié que tout ce qui excede le oui ou le non, tient du mal ; & que toute parole qui n'est pas l'expression de nous-mêmes, mérite le blâme, & peut s'appeller une espece de sacrilége : car on profane la vérité qui est sacrée, toutes les fois qu'on ose la déguiser.

Quelle conduite que celle des hommes ! Ils réalisent des chimeres, & ils traitent de fables les plus grandes vérités, ou du moins ils les oublient comme des choses qui ne les affectent, ni ne les intéressent. Qui est-ce qui pense aux terribles conséquences d'une éternité qui va tout à l'heure s'ouvrir ? Qui est-ce qui s'imagine que Dieu lui-même réside en nous, qu'il entend nos plus secretes pensées, & qu'enfin il doit les peser & les juger ? Qui est-ce qui médite sur les prodiges

de notre Religion ? Qui eſt-ce qui ſe perſuade que nos biens & nos honneurs feront peut être notre malheur éternel? Qui eſt-ce qui ſonde les abymes de ſon cœur, pour y rechercher la lumiere intérieure qui nous éclaire & nous vivifie, & que nos paſſions obſcurciſſent ? Si quelques vérités nous frappent, ce ne ſont que des vérités inutiles, des vérités mortes, telles que des intérêts temporels, des calculs, des combinaiſons, des découvertes, qui ne nous rendent ni plus ſages, ni plus heureux. Celui qui eſt la voie, la vérité, la vie, nous a cependant enſeigné la ſcience qui doit nous occuper. Il ne nous a entretenu ni des points mathématiques, ni des aſtres, ni des phénomenes de la nature; il n'a remué ni des coquillages, ni des pierres : mais il nous a ſans ceſſe répété de renoncer à nous-mêmes, de pratiquer les bonnes œuvres, de croire à ſa divine parole; parce que réellement voilà les vérités eſſentielles, les vérités vivantes, qui ſont analogues à notre être, qui l'étendent, l'élevent & l'éclairent.

Je ſais que les circonſtances de la vie exigent qu'on s'applique aux affaires temporelles, qu'on cultive les ſcien-

es, & que, jusques dans les livres aints, on découvre une politique qu'il aut employer à propos : mais s'il s'agit de faire un mensonge, ou de dessecher son cœur dans l'étude de la physique ou des loix, c'est alors que les éternelles vérités doivent reprendre leurs droits, & qu'il faut faire un divorce continuel avec toute dissimulation & toute étude dangereuse. Quiconque ne se soutient que par l'artifice & le mensonge, bâtit une maison de sable, toujours prête à écrouler.

C'est par cette raison que la Religion seule, comme l'ouvrage de la vérité, se soutiendra toujours au milieu des erreurs, tandis que les Empires les plus florissants disparoîtront tour à tour. Il faut la main même de l'Eternel, pour appuyer à jamais un établissement ; toutes les ruses ne sont que des forces momentanées, incapables de résister au choc des tempêtes. Il y eut un caractere de véracité chez nos Peres, que nous devons tâcher de retrouver & de reprendre, malgré les intervalles qui l'ont altéré : mais aujourd'hui l'on se rit de la sincérité, au point qu'on nomme dupe quiconque agit dans la bonne foi. Il semble que la politique

à la mode, autrement l'art de mentir & de tromper avec délicateſſe & méthode, ſoit le chef-d'œuvre de l'eſprit humain. On érige en divinités ceux qui poſſedent cet art dangereux, comme ſi l'ame ne s'aviliſſoit pas en ſe donnant pour autre qu'elle n'eſt réellement. Nous avons vu des Auteurs ſe rétracter publiquement de leurs impiétés, & rire enſuite en ſecret de leur rétractation. Si de tels impoſteurs ſont dignes d'admiration, & même d'excuſe, qu'on nous diſe donc en quoi conſiſte la probité ? N'eſt-ce pas donner de la fauſſe monnoie pour de l'or, & faire un commerce honteux d'hypocriſie que les payens mêmes avoient en horreur ?

Où eſt l'homme qui, comme ſaint Paul, pourroit dire aujourd'hui parmi nous : *Dieu ſait que je ne mens pas* ? Si nos paroles ſont vraies, nos actions ſont fauſſes : nous nous déguiſons à nous-mêmes nos propres défauts ; & après avoir commencé par nous tromper, nous trompons les autres. On n'a des téleſcopes que pour obſerver les aſtres, qu'on connoît beaucoup mieux que ſon propre cœur. Les lignes que le Mathématicien tire avec la plus

érieuſe attention, ne ſont qu'une eſ-
ece de méchaniſme qui n'arrive point
ux premieres vérités. Il n'y a que l'é-
évation de l'ame, qui, venant à ſecouer
out préjugé, nous rend à nous-mê-
mes, & nous fait conſéquemment en-
trevoir le principe, la fin & le lien de
toutes les parties de cet Univers.

Quel contraſte parmi les hommes ! Je les vois tous chercher la vérité, au point d'attacher une infamie au menſonge & à la duplicité ; & je vois que perſonne n'eſt ſincere, & que nos ris & nos pleurs, nos ſatyres & nos éloges, ne ſont que des rôles de comédie. Nous reſſemblons à ces Peintres inhabiles, qui ne ſavent que faire des copies informes. Notre cœur eſt preſque toujours loin de notre ame, & le portrait que nous faiſons de l'un & de l'autre n'a nul rapport avec l'original. Il reſte toujours au-dedans de nous-mêmes un ſentiment d'amour-propre ou d'intérêt, qui, ſourd & confus, ne peut ni ſe démêler, ni ſe deviner. A peine l'enfant ſait-il bégayer, qu'il articule des menſonges. On nous accoutume de bonne-heure à une miſérable duplicité ; & dès-lors nos diſcours combattent preſque toujours nos ſentiments.

La candeur s'évanouit, à mesure que la raison se fortifie. Nous faisons de notre vie même un roman, par la contradiction perpétuelle qui existe entre nos actions & nos pensées. La conscience elle-même nous abuse ; nous prenons notre obstination pour ses conseils. Ces malheurs, qui nous rendent autant d'hypocrites, ont passé jusques dans les campagnes, où la ruse a pris la place de cette ancienne simplicité qui caractérisoit les laboureurs & les bergers. Cependant on n'est heureux qu'en s'élevant au-dessus du torrent des modes & des préjugés, en ne parlant que comme on pense, & en trouvant ses délices dans l'étude de soi-même.

Si l'on en croit nos prétendus philosophes, ce siécle plus éclairé que tout autre, nous a dévoilé toutes les vérités. Nos Peres ignoroient tout, & nous savons tout. Voilà sans doute un beau début : mais malheureusement ce ne sont que des mots. Si l'on excepte en effet quelques opérations chymiques, quelques expériences physiques, quelques découvertes dans la partie des arts ; nous n'avons aucun avantage sur ceux qui nous ont précédé. Les mêmes

ces obſcurités ſubſiſtent ; & notre phi-
loſophie, quoique renouvellée en appa-
rence depuis cinquante ans, nous laiſſe
dans le même doute ſur les eſſences
des choſes, & ſur leurs cauſes. Comme
les hommes s'égarent ! Ils s'imaginent
qu'en diſputant ſur une cométe, qu'en
analyſant une fleur, ou qu'en inven-
tant une nouvelle mode, ils ont ſondé
les profondeurs de la Divinité, & ſu
ce qu'il faut croire, ou rejetter. On
diroit, à les entendre, qu'un nouveau
Légiſlateur s'eſt élevé parmi nous, &
qu'il n'y a plus de ſecret dans l'Univers
pour la raiſon humaine. A quels temps
ſommes-nous réſervés ! Ces viſions de-
voient-elles donc être le fruit de cette
doctrine céleſte que la Religion nous
enſeigne depuis dix-huit ſiecles ? Un
abyme amene un autre abyme. On n'a
aujourd'hui d'eſprit, qu'aux dépens du
bon ſens.

L'Univers eſt une vaſte école, où des
profeſſeurs de menſonge nous enſei-
gnent l'impoſture de toutes parts : on
a beau les appeller tantôt politiques &
tantôt courtiſans, tantôt phyſiciens &
tantôt orateurs, ils n'en contribuent
pas moins à perpétuer l'erreur. Il n'y
a point d'homme qui ne fût effrayé des

faux rapports & des calomnies qui circulent dans les Villes, & ſur-tout dans les Cours. Le Cardinal de Fleury diſoit ſouvent, *qu'il n'entendoit jamais la vérité, que lorſqu'on liſoit l'Evangile.*

Cependant cette vérité eſt en nous; mais loin de ſonder notre cœur, nous allons la chercher au milieu des aſtres, & dans les entrailles de la terre. Nous ne ſavons pas, ou plutôt nous ne voulons pas ſavoir, qu'une maxime qui réforme les mœurs & confirme la foi, vaut infiniment mieux que la progreſſion de toutes les cometes, ou les découvertes des éclipſes. Nos Villes, en conſéquence, ſont remplies de perſonnes qui n'étudient que des erreurs, ou des vérités inutiles. Cependant il nous faut des vérités de pratique, dont on puiſſe faire ſa conſolation & ſon profit dans les circonſtances critiques, dans les événements inopinés, & dans le ſein de tant de vanités qui nous traveſtiſſent. Notre ame eſt réellement le miroir de la vérité, il ne nous manque que le courage de le regarder.

Quels efforts n'avons-nous pas faits pour incorporer notre être avec le menſonge! La vérité, qui nous a formés, nous avoit intérieurement enſeigné que

notre ſubſtance n'a rien que de très-réel, que notre immortalité n'a rien d'équivoque, que tous nos deſirs ne tendent qu'au ſouverain bonheur, que notre conſcience n'exprime que l'amour de l'ordre ; & nous avons héſité ſur ces faits, comme s'ils n'étoient que des chimeres. On diroit que la vérité, telle que la lune dans ſon décours, ne nous offre jamais qu'un quart ou qu'une moitié de ce qu'elle eſt. Nous ne voyons que l'ombre de nous-mêmes, au point que ſouvent nous croyons n'exiſter que d'une maniere accidentelle & momentanée.

Cependant quels commerces de vérités entre le ciel & la terre, depuis que le monde a connu le vrai culte ! On a rejetté ces ſyſtêmes bizarres, fruit d'une étude orgueilleuſe & ſtérile, pour adopter des raiſons de conduite & de crédibilité hors de toute ſuſpicion. Un payſan, moyennant les lumieres de la révélation, ſait plus de vérités que toute la philoſophie payenne n'en a découvert. Eh ! quelles vérités ! celles qui nous rendent à nous-mêmes, & nous rappellent à Dieu. En vain nos beaux eſprits affectent de mépriſer ces avantages incomparables

pour puiser des connoissances scientifiques : il y aura toujours dans cette vie un voile épais qui nous dérobe les causes de tout ce que nous appercevons. *Moliere*, cet Auteur comique, nous paroît sans doute ridicule, lorsqu'il dit, dans une de ses comédies, qu'on donne tel remede pour purger, parce qu'il purge ; & cependant, si nous allons à la source de notre savoir, nous n'en connoissons pas davantage. C'est la réflexion d'un Auteur plein de mérite & de talents.

David gémissoit de ce que les vérités étoient affoiblies parmi les hommes : mais quels soupirs ne pousseroit-il pas aujourd'hui à la vue de nos erreurs ! Tout nous masque tellement le vrai, que nous sommes encore heureux si l'on nous presente au moins du vraisemblable. Il n'y a pas jusqu'au récit d'une chose arrivée sous nos yeux, qu'on ne défigure de maniere à la méconnoître. Chacun imagine, interprête, commente, devine ; de sorte qu'il faut sans cesse suspendre son jugement : mais cela est impossible, à moins qu'on n'éleve l'ame, & qu'on n'emprunte une étincelle de la lumiere indéfectible. L'heure de la mort est l'heure de la vérité.

Il n'eſt point à craindre qu'un homme qui éleve ſon eſprit juſqu'à Dieu, ſe dégrade par des menſonges & des ruſes. Il agit dans toute la candeur, ſans recourir à des ſubterfuges, ni ſans craindre les mauvaiſes interprétations qu'on pourroit donner à ſes démarches. Il ne veut que le témoignage du ciel & celui de ſon cœur, parce qu'il n'attend de bonheur que de lui-même & d'en-haut. Si on le condamne, il ne s'en afflige que parce qu'on outrage la vérité; & ſi on l'approuve, il ne s'en réjouit que parce qu'on reſpecte la juſtice. Loin d'ici ces eſprits puſillanimes & inquiets, qui ſe nourriſſent de doutes & de défiances, vivent dans de continuelles alarmes, & s'inquiétent ſans ceſſe de ce qu'on dit ſur leur compte! Une ame innocente & pure croit que toutes les autres ames lui reſſemblent.

On prend très-facilement le change ſur le Chapitre de la vérité. Les uns la croient toujours douce & complaiſante, & les autres ſe la figurent toujours farouche. Mais la vérité prend différentes formes & différents tons, ſelon les circonſtances. Elle tonnoit dans la bouche du divin Légiſlateur contre les Phariſiens, & elle conſoloit les pé-

cheurs. Tantôt elle parle clairement, & tantôt en paraboles : tantôt elle caresse, & tantôt elle sévit ; tantôt elle blâme, & tantôt elle loue. Semblable aux abeilles, elle a son aiguillon & son miel. On la juge ordinairement téméraire, lorsqu'elle reprend avec autorité ; & on la déclare ensuite courageuse, lorsque les passions & les hommes ont disparu. Ainsi plusieurs Saints passoient de leur temps pour des fanatiques, & sont *aujourd'hui révérés parmi nous avec raison comme des Apôtres.*



CHAPITRE X.

Des Opinions.

LE monde, assemblage bizarre d'opinions plus extravagantes les unes ue les autres, exerce tyranniquement on empire sur les esprits. Chaque naion a une maniere de penser analoue au gouvernement & au climat, ui perce jusques dans les gestes. Les ıœurs & les sciences elles-mêmes se ıodifient selon les lieux & les temps. i les anciens Romains eussent vécu ans la Laponie, ou mille ans plus ırd, ils étoient un peuple tout difféent. Nous empruntons jusques chez os voisins des différentes manieres 'être; on trafique les préjugés comme ı marchandise. Ce ne sont d'un pole à autre que des échanges d'erreurs, & n'y a que la vérité qu'on ne cherche oint à répandre, ou qu'on ne répand u'avec des précautions qui l'alterent : la défigurent. Nos passions, telles ue ces nuages ténébreux qui promeent la grêle au milieu des airs, entraîent presque toujours avec elles des riicules ou des mensonges.

Mais ce qui doit réellement nous alarmer, c'est que nous voulons que nos opinions aient la force de la vérité, & que notre obstination puisse réaliser ce que notre imagination se represente. Nous prenons en conséquence un ton d'autorité qui étonne, & qui ne convient qu'à des hommes inspirés. Combien de philosophes, qui n'ont acquis de la célébrité qu'en faisant beaucoup de bruit ! combien d'écoles, qui n'ont enfanté des docteurs que pour accréditer des paradoxes & un jargon tout-à-fait inintelligible ! Nous copions encore les sentiments des anciens sur les causes occultes, quoique nous les décorions du beau nom de matiere subtile, ou de celui d'attraction, termes réellement synonymes. Il semble qu'il y ait un pacte entre nos passions & nos sens, qui nous force d'embrasser l'erreur. Il suffit qu'un écrivain soit à la mode, pour que ses rêveries les plus bizarres passent de main en main comme le chef-d'œuvre d'un bon goût, quoiqu'il soit incontestable que le bon goût ne se rencontra jamais qu'avec le vrai.

Si l'on veut parcourir le traité de M. de Saint-Aubin sur l'opinion, on sera alarmé de voir comme on a travesti

vesti les connoissances humaines. Ce ne sont plus les conséquences d'une philosophie simple & éclairée, mais les rêveries de l'ignorance & de la passion. Lorsque la raison vient à examiner de sens froid nos bibliotheques, ou à consulter nos académies, on découvre bientôt qu'à l'aide de quelques mots imposants, & de quelques phrases artistement cadencées, on glisse les choses les plus étranges. Cela paroît sensiblement dans nos theses, qui, toutes dégagées qu'elles sont du ridicule des siecles passés, n'en contiennent pas moins d'absurdités. L'homme substitue presque toujours ses caprices à la place de la raison. On aime à se revêtir des préjugés à la mode, & à se croire l'organe de la vérité, de maniere qu'on ne voit jamais un professeur changer de *sentiment*; quelques bonnes raisons qu'on lui oppose.

La vie la plus longue ne suffiroit pas pour recueillir les diverses opinions qui partagent les peuples, & qui se sont répandues sur la terre presque dès le moment de la création. Par-tout on trouve des vestiges de la foiblesse de l'esprit humain, & de son ardeur à saisir le faux, & à s'en parer comme d'un ma-

gnifique ornement. C'est l'opinion
a enfanté tous les systêmes, & au
toutes les hérésies ; c'est l'opinion q
produit la fausse conscience, & la mo
corrompue ; c'est l'opinion qui a ex
tant de disputes, qu'on ne sauroit se 1
peller sans effroi ; c'est l'opinion q
défiguré presque toutes les histoires
qui est la source de ces fables ridicu
ainsi que ces apparitions dont
monde se trouve infesté ; c'est l'
nion qui nous met en contradić
avec l'expérience & la raison ; qui
tôt nous rend jouet de l'orgueil, &
tôt de l'ambition. De siecle en si
elle s'annonce sous une nouvelle
me, mais presque toujours fausse
toujours séduisante.

Que ne dirois-je point ici des m
qui sont son ouvrage, si la dignit
sujet que je traite ne m'empêchoit c
trer dans des détails aussi puériles
dirois que chaque jour, & presque
que heure, voit éclorre des frivolité
nous avilissent, & qui n'ont pas d'a
origine que le préjugé ; je dirois q
n'apperçoit plus en nous que des
tes, des grimaces, & un certain
quant dont nos peres auroient roug
dirois que nos conversations, nos

tures, nos plaisirs, & nos superfluités, que nous nommons besoins, ont quelque chose de neuf & de si extraordinaire, qu'on croiroit que nous voulons nous moquer de nous-mêmes. Il faut maintenant savoir la généalogie des étoffes & des bijoux, comme on savoit autrefois celle des familles; il faut connoître toutes les poudres, tous les fards, & s'en faire un catalogue exact qui orne l'esprit; il faut avoir un langage tout composé de mots sémillants, de superlatifs nouveaux, & n'estimer que le style en découpure, & des phrases en miniature. Il faut enfin se rendre le panégyriste outré des livres impies & licentieux, quoique pour l'ordinaire on ne les ait pas lus, ou qu'on ne les entende pas, & arborer l'incrédulité comme le signal des beaux usages.

C'est ainsi que l'opinion se métamorphose sous toutes sortes de figures, & qu'elle persuade aujourd'hui presqu'à toutes les nations qu'il n'y a que les modes qui soient supportables. Ces maux sans doute ne peuvent durer; mais comment rejoindrons-nous cette ancienne simplicité, & cette raison primitive qui nous ont réellement abandonnés? Je crains bien que ce ne soit

l'ouvrage de la postérité, & que nous ne mourions au milieu de nos préjugés. La vérité, quoique perpétuellement en nous, n'est pas toujours à notre disposition.

Cependant, malgré nos remarques sur les opinions, nous devons convenir qu'il y en a qui contribuent à rendre les hommes heureux. Ainsi celui qui vit dans un état républicain, gagne beaucoup à croire que son gouvernement vaut mieux que la monarchie; ainsi celui qui obéit à un monarque, trouve un grand avantage à se persuader que la félicité des peuples dépend d'un Roi; ainsi chaque nation goûte une satisfaction dans sa maniere d'être. Il nous faut dans cette vie des bonheurs relatifs selon les circonstances, les temps & les lieux, jusqu'à ce que nous soyons tous rappellés au bonheur invariable & essentiel qui doit être notre partage pendant l'éternité. La plupart des biens ou des maux temporels, ne gissent que dans l'opinion. Si l'artisan préfere son sort aux conditions les plus brillantes, il est véritablement fortuné. Nous trouvons ordinairement plus de richesses dans notre imagination, & plus de plaisirs,

que dans toutes les processions. La seule espérance vaut presque toujours mieux que la réalité.

Mais c'en est assez sur l'opinion. Nous laissons le soin à quelqu'écrivain plus habile de la peindre comme le germe des cabales, des sciences, des goûts, des jugements, qui partagent les esprits, & qui font que le même ouvrage enchante celui-ci, & déplaît à celui-là; que le même trait d'éloquence fait rire l'un & pleurer l'autre; & que la même personne paroît ici folle, & là remplie d'esprit. Il nous suffit d'encourager l'ame à la vue de tant d'idées diverses, à choisir celles qui sont utiles & solides, & à s'élever au-dessus des préjugés qui assiegent la raison. On parvient à ce bonheur, quand on s'applique à contempler l'immuable vérité. Alors on sait que l'erreur est l'appanage de l'humanité, & qu'on doit en conséquence se défier de tous les systêmes & de tous leurs rapports; alors on n'est ni l'ami de *Descartes*, ni de *Newton*, mais de l'expérience & de la raison : alors on s'attache fortement à la Religion, comme à la seule colonne inébranlable au milieu des révolutions de cette vie.

Il y a trois especes d'hommes dans l'univers qui favorisent les opinions, & qui les embrassent de tout leur cœur, sans même s'en appercevoir. Premierement, ceux qui reçoivent toutes les idées, mais qui n'en gardent aucune; & ce sont les hommes volages & légers: secondement, ceux qui n'en peuvent jamais recevoir qu'une à la fois, mais qui la conservent comme une décision infaillible; & ce sont les obstinés: troisiemement, ceux qui en saisissent deux toutes contraires; & ce sont ceux qui ne se trouvent jamais d'accord avec eux-mêmes. Je ne vois qu'un très-petit nombre de sages au milieu de tant d'insensés, les personnes qui donnent accès à toutes les idées, & qui après les avoir mûrement examinées, rejettent les fausses, & s'attachent aux vraies. Voilà des ames qui s'exaltent, qui cherchent dans elles-mêmes la route qui conduit au mieux, & qui ne considerent que la lumiere intérieure comme leur guide & leur appui.

Nous devons maintenant dire un mot de cette sorte d'opinion qu'on appelle prévention, & qui sans contredit est des plus dangereuses. Les grands, toujours environnés de flatteurs, s'y li-

vrent plus que perſonne. Combien d'hommes mépriſables, que la prévention a élevés, & combien de ſavants & de ſages, qu'elle a écartés! Le moindre mot que la malignité prononce au milieu d'une cour, devient ſouvent la ruine des plus honnêtes gens. On ne penſe pas que la cabale ne manque jamais de faire ſes efforts contre le vrai mérite; & on le punit, ou on l'humilie, ſur la moindre délation. Encore ſi l'on ne ſe prévenoit qu'en bien, cet inconvénient n'auroit pas le danger de l'excès contraire; mais on croit toujours plutôt le mal: de ſorte que s'il faut mille paroles avant de déterminer un grand en faveur du ſage, une ſeule ſuffit pour l'indiſpoſer. Ces miſeres naiſſent du levain de notre corruption, qui fermente à proportion que nos paſſions trouvent à ſe ſatisfaire. Le Souverain éclairé a des yeux qui pénetrent de toutes parts, & il ſait que tout homme qu'il veut avancer, ou récompenſer, devient en butte à une multitude d'envieux. Il connoît, à meſure que ſon ame s'éleve, que la prévention eſt le plus terrible écueil des grands, & que preſque tous viennent s'y briſer.

Si l'on ſavoit réfléchir, & s'élever au-

dessus de soi-même, les opinions, de quelqu'espece qu'elles fussent, ne serviroient qu'à notre avantage. On regarderoit celles qui sont dangereuses, comme le contre-poids de notre orgueil, & l'appanage de notre ignorance, & l'on emploieroit celles qui sont bonnes, ou même indifférentes, à rechercher le vrai. C'est ainsi qu'ont fait certains philosophes, qui, sur un fond d'hypotheses raisonnables, ont appuyé des vérités. Toute opinion qui ne fronde ni la Religion, ni les mœurs, & qui ne tend point au fanatisme, exige de la tolérance. La société n'est qu'un assemblage d'opinions diverses, où chacun se réserve le droit de penser comme il veut. Plût à Dieu qu'on en fût bien convaincu! Les disputes cesseroient, & nos écrivains ne se donneroient pas en spectacle par un acharnement horrible à se déchirer. On prend l'enflure du cœur pour l'élévation de l'ame, & l'on ne veut plus céder.



CHAPITRE XI.

Des Travaux.

ON ne fauroit trop eftimer le travail: Il eft le devoir commun à tous les hommes, l'ennemi des vices, & le mobile ainfi que le maintien de la fociété. Chacun doit travailler au bien de la patrie; le laboureur par fes fueurs, l'artifan par fon induftrie, le favant par fes veilles, le miniftre par fa prévoyance, le fouverain par fes bienfaits. Tout nous annonce que cette vie n'eft point le féjour du repos. Le ciel, dans un mouvement qui ne s'interrompt jamais, produit fucceffivement les faifons; la terre, dans un enfantement continuel, engendre des plantes & des fleurs; la mer, dans un flux & reflux toujours également régulier, fe prête au tranfport de nos vaiffeaux, & nous renvoie une partie des richeffes qui font dans fon fein. Notre corps même, par la circulation de fon fang, & notre ame, par le renouvellement affidu de fes défirs & de fes penfées, nous inftruifent que tout être naît pour travailler. L'abeille compofe fon miel, le ver fa foie, l'a-

ne s'apliquent qu'à des modes, qui font métier de, raffiner les goûts, & de procurer des sensations nouvelles. La postérité gémira, en apprenant tout ce que nous faisons pour enrichir des Artistes superflus. Combien d'hommes à qui il faudroit arracher l'aiguille & le pinceau, & les envoyer à la charrue! Les terres languissent, depuis que tant de manufactures, uniquement inventées pour favoriser le luxe & la vanité, enlevent les laboureurs. On a oublié que notre premiere occupation fut l'agriculture, & que la qualité de berger s'allioit autrefois avec celle de Roi. Un danseur se croit un personnage important, parce qu'on le lui fait croire; un parfumeur ne changeroit pas son état pour celui d'un maçon; un symphoniste s'estime beaucoup plus qu'un cordonnier: & voilà comme insensiblement les travaux utiles sont devenus méprisables, tandis que les talents frivoles se font révérer, & jouissent du même honneur qu'on accordoit autrefois à la philosophie.

Les occupations de l'homme se trouvent tellement liées avec son bonheur, qu'il ne sauroit trop bien les choisir: & il doit se les rendre utiles & agréables, lorsqu'elles sont indépendantes de sa

ligion & à l'état de ses travaux, même domestiques.

Ce seroit ici le lieu de peindre le danger des mauvais livres, & de faire voir le tort que cause le travail d'un écrivain impie ou licentieux. Mais comme ces malheurs sont d'une évidence incontestable, il est inutile d'en parler. Je voudrois seulement que les gouvernements imposassent un silence éternel aux auteurs téméraires qui frondent la vérité, ainsi qu'à ceux dont les productions n'ont rien d'utile. Chacun se met sur les rangs pour faire imprimer; & tel qui devroit être artisan, devient poëte ou romancier. Les états en conséquence perdent nombre de citoyens, dont le sang ou les sueurs auroient secouru la patrie. Il y a des personnes qui ont négation pour écrire, comme d'autres pour lire.

Tout travail n'est donc pas bon, parce qu'il est travail. Les chenilles & les guêpes sont laborieuses, & il ne résulte rien de leurs ouvrages. On déteste l'insecte qui ronge les feuilles & les fleurs. Si nos peines & nos sueurs n'ont leur utilité, nous avons perdu notre temps, & nous sommes de êtres morts. On ne peut aussi trop déplorer la manie de ces personnes futiles, qui

agreable à Dieu que le livre le plus savant, ou l'exécution du plus beau projet. Chacun doit se contenter de la portion de travail qui lui est assignée, & considerer que c'est un présent de la Providence qui veut que nous nous sanctifiions par la résignation. Mais on n'aime que les travaux honorables & bruyants : on veut que les affaires aient du relief, de l'éclat, & que toute occupation se rapporte à la fortune, ou à la renommée : on a même attaché une honte à ces labeurs obscurs qui nous habillent & qui nous nourrissent.

Malgré toute l'austérité apparente avec laquelle je parle du travail, je suis très-éloigné de condamner certaines occupations que l'usage autorise. Je crois qu'il sera toujours permis de s'appliquer par goût, & de se livrer à quelque passe-temps agréable, pourvu qu'il soit innocent. Je ne condamne ni le poëte, ni le peintre ; mais je désire ce que veut la vérité ; qu'ils ne s'attachent qu'à des choses honnêtes, & qu'ils cedent le rang aux ouvriers dont la société ne sauroit se passer. Il ne faut pas croire que dans cette vie tout soit arbitraire ; nous avons des regles im-

ıables qui nous ramenent nécessairement au vrai.

Je ne trouve rien de comparable aux .vaux d'un Souverain, qui, toujours ésent à lui-même, veut tout voir, ut examiner, & descendre jusques .ns les plus petits détails, sans affoiír en lui les grandes idées; qui se it rendre compte des négociations des procès; qui donne audience aux fficiers & aux Magistrats, & qui les compense; qui choisit ses Ministres 'ec réflexion, & qui partage avec eux fardeau de la souveraineté; qui prend sques sur le sommeil le temps de lire de prier. Voilà le véritable repos de ıme dans le sein même des travaux; ɔilà cette élévation qui ennoblit nos ıvrages, qui donne au monde un ıectacle d'admiration, & qui nous re-'ace l'image de la divinité, dont la rovidence s'étend jusques sur le plus etit insecte, ainsi que sur la moindre eur.

Fixons maintenant les yeux sur l'application de ce vrai savant, qui rend univers le théâtre de ses méditations ; de ses recherches, & qui en reueille la lumiere pour éclairer le pulic. Heureux travail! il dissipe les er-

teurs, il combat les mauvaises maximes, & il restitue l'homme à lui-même, en le restituant à sa conscience & à son devoir. C'est dans ces occupations qu'il faut reconnoître l'esprit. Jamais nous ne sommes plus sublimes, que lorsque nous nous élevons au dessus des préjugés. La grandeur d'ame méprise cette étude stérile & fastueuse, dont on ne peut extraire que des doutes & des sophismes. Les Etats seront toujours intéressés à préférer les ouvrages de bon sens à ceux du bel esprit, parce qu'il est nécessaire de conserver les droits de la raison, de maintenir la justesse des idées, ainsi que l'honneur de la Religion & de la société. Les ames ont beaucoup perdu de leur courage & de leur grandeur, depuis que les lectures futiles sont devenues à la mode. On prend, sans s'en appercevoir, la teinture des ouvrages qu'on lit, & l'on s'atténue à force d'entendre des sentimens efféminés. Nous avons depuis un demi-siecle une tradition de frivolités qui se perpetuera, je ne sais pas jusqu'à quand, mais qu'il seroit bien temps d'arrêter.

Si l'on pensoit sérieusement que c'est faire un larcin à la société que de ne

point travailler, ou de ne s'appliquer qu'à des riens, on s'occuperoit, & beaucoup plus utilement. La misere & les désordres ne se multiplient de toutes parts, que parce qu'on n'aide point l'état par ses sueurs ou par son industrie. Nous voulons manger, & jouir de toutes les commodités de la vie, sans contribuer au bien public ; quoiqu'on n'ait droit à la nourriture qu'autant qu'on travaille. Je ne sais comment nous avons la hardiesse de reprocher aux mendiants leur oisiveté, nous qui perdons les jours à caquetter, à courir, & à jouer. Quelle image aux yeux de la raison, que la vie d'un grand, toute perdue dans des visites, des spectacles & des festins, & qui ose ensuite se plaindre de ce qu'on n'a pas le temps de respirer.

Si notre condition nous laisse libres sur le choix du travail, nous n'en devons pas moins être attentifs à ne nous occuper que d'une maniere utile. Les arbres, tout inanimés qu'ils sont, nous apprennent, en nous offrant leurs fruits, que chaque créature est faite pour le bien commun. Lorsqu'on n'a pas le talent de manier la plume, faut prendre le compas, &, au défaut de celui-ci,

se servir de l'aiguille, ou du pinceau. L'application est tellement notre partage, que nos yeux, notre langue, nos oreilles, nos mains, & même nos pieds, ont chacun la faculté de travailler. Combien d'hommes qui pourroient devenir tronc, sans se ressentir d'une pareille métamorphose, & sans que cela nuisît à la société ? Ils n'ont des mains & des yeux que pour la forme ; une mollesse léthargique absorbe toutes leurs fonctions, excepté celles de dormir, de digérer. On diroit que nous ne sommes que des êtres vils, & jettés sur cette terre au hazard, & que nous n'avons ni années éternelles à méditer, ni bonnes œuvres à accomplir, ni récompenses à espérer.

Il n'est pas concevable qu'avec les ressources d'un être raisonnable, nous passions la plupart de nos jours dans l'ennui ! Nous ne savons ni désirer, ni penser ; & notre ame, quoique susceptible à tout instant de réflexions & de sentiments, paroît anéantie. Qu'est en effet l'ennui, sinon une inaction de l'esprit & du cœur ? L'homme paroît exister, comme s'il n'existoit pas ; il ne sait ni s'il doit marcher, ni s'il doit s'arrêter. Tout l'inquiete, tout

l'importune ; ou plutôt rien ne l'affecte, & rien ne l'intéresse. Ses sens, complices de son imagination & de sa mémoire, dont l'exercice est suspendu, n'ont le courage ni de voir, ni d'entendre, ni de flairer.

Tant que l'ame demeure dans l'abjection, l'homme s'ennuie, parce qu'alors toute sa ressource n'est que dans les sens qui sont trompeurs. Et voilà pourquoi l'ennui est si commun, car on ne peut disconvenir que les trois quarts du genre humain, & peut-être davantage, se laissent dominer par la chair & le sang. Ni les affaires, ni les richesses, ni les plaisirs, ni les honneurs, ne sauroient préserver les grands d'une certaine plénitude ou satiété, qui les rend sombres, mélancoliques, & indigents au milieu de l'abondance ; ils essaient de tout, & chaque chose leur paroît insipide. Mais pour bien connoître l'ennui, il faut le voir dans les cours & dans les antichambres. C'est-là qu'on le respire comme l'air, & qu'il répand un engourdissement sur toutes les personnes. Madame de Maintenon, au milieu des plus magnifiques palais & des plus riants plaisirs, se plaignoit continuellement d'avoir perdu sa féli-

cité. Elle regrettoit cet état de médiocrité qui fait les désirs du sage, & qu'on peut dire l'asyle du bonheur.

Je crois qu'il n'y a pas une plus grande tentation que l'ennui. Quiconque en est atteint, ne remplit ses devoirs qu'avec dégoût, & ne trouve en soi-même que syndéreses & déchiremens. Il naît ordinairement de l'oisiveté, & on le dissipe infailliblement lorsqu'on s'applique. Je voudrois en conséquence qu'on travaillât sans cesse, & qu'on fît succéder les travaux du corps à ceux de l'esprit. La véritable éducation est celle qui nous inspire le goût de l'application. On n'a pas perdu son temps, si au sortir d'un college, où l'on a passé neuf ou dix années, on sait en quelque sorte se suffire, rester seul, & s'occuper. Tout devient intéressant à celui qui sait user de lui-même, & profiter de sa raison. Les idées le fixent, les pensées l'amusent; & lorsqu'il semble les avoir épuisées, il retombe sur la lecture & sur la conversation. J'ai connu des Chartreux, qui, quoique parfaitement isolés, ne s'ennuyoient jamais. Les exercices se succédoient sans interruption; on ne quittoit la priere que pour un travail innocent, tel que celui de

tourner, ou de cultiver un jardin. Aussi puis-je dire avec assurance, après avoir vu trente chartreuses, & presqu'autant de cours, que les satisfactions du monde ne sont pas comparables à celles des déserts. Par-tout où l'ame se retrouve, on jouit de soi-même & de Dieu, & conséquemment de la félicité. Si l'on étoit bien convaincu que nous sommes plus grands que l'univers, puisque nous allons au-delà quand nous voulons donner carriere à nos pensées, on ne se croiroit ni captif dans une prison, ni resserré dans un cloître.

L'ennui semble être le lot des riches; ils ont beau appeller les bals & les spectacles à leur secours, se rouler dans des lits superbes, & ne marcher jamais qu'avec un cortege pompeux, l'ennui les précede, les environne, & les suit. C'est une athmosphere qui les investit, & dont ils ne sauroient se dégager. Aussi tâchent-ils à chaque instant de varier leurs amusements; mais leur cœur, où gît le mal, ne sauroit se détacher de leurs personnes. Ils rampent continuellement malgré l'appareil de leur grandeur, & il faut s'élever. L'ennui, tel que les nuages, n'est qu'à une certaine distance de la terre; de sorte

que si l'on a le courage de s'élancer au-delà, on trouve une parfaite tranquillité.

Il n'y a point d'homme qui ne se lasse de lui-même, s'il ne vit avec lui. On veut toujours être par-tout où l'on n'est point, lorsqu'on ne fait pas de son ame son meilleur ami. Il ne s'agit que de lui donner l'essor ; & bientôt, comme un feu qu'on vouloit étouffer, & qui trouve une issue, elle pétille, elle s'élance, & elle dévore tout ce qui est terrestre & charnel. Qu'il me soit permis d'inviter ici tous les hommes à descendre en eux-mêmes, pour pouvoir ensuite s'élever. L'ennui, ce fléau de l'univers, qui ne s'est introduit dans le monde que parce qu'on ne se connoît pas, cesseroit de nous molester, ou du moins ses impressions ne seroient que momentanées ; car je ne prétends pas qu'on puisse absolument s'en garantir : d'ailleurs l'ennui nous est quelquefois nécessaire pour nous avertir que cette vie n'est pas notre élément, & pour nous accoutumer à la patience ; on mérite lorsqu'on s'ennuie par complaisance ou par charité.

La cause de nos inquiétudes & de nos dégoûts, n'est donc réellement que

la diſtraction de nous-mêmes. Quand on s'allie avec des objets extérieurs, on en devient l'eſclave. Le temps qui ne devroit nous tuer qu'une ſeule fois, nous tue à tous les inſtants par la maniere dons nous paſſons nos jours. Nous ne vivons jamais qu'en eſpérance, & le lendemain nous affecte plus que l'heure préſente. Cela eſt ſenſible dans un voyage : car au lieu d'y jouir de la beauté de la campagne, & de nous rendre chaque inſtant agréable par nos obſervations, nous brûlons d'arriver. Mais comme il ſeroit inutile de détailler ces maux, ſi nous ne donnions le moyen de les guérir, ou du moins de les calmer, voici la maniere de diſſiper l'ennui.

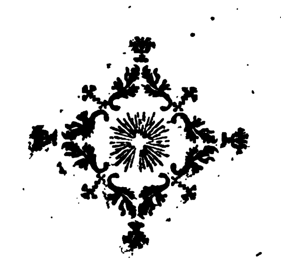
L'homme doit penſer que ſa volonté n'eſt pas illimitée, & qu'il faut néceſſairement ſe contenter de l'endroit où l'on habite, & de la ſaiſon dont on jouit. La Providence qui a déterminé le moment de notre exiſtence, & qui a choiſi ce temps au milieu de cette multitude de ſiecles dont nous ne ſaurions aſſigner la fin, a ſans doute le droit de nous placer où elle veut, & de nous envoyer les jours comme il lui plaît, c'eſt-à-dire chauds ou froids, ſereins ou pluvieux.

Nous ne pouvons nous en plaindre ; qu'en formant des lamentations criminelles & même ridicules. D'ailleurs il faut nous distraire de ces nécessités qui sont indispensables, en nous occupant d'une maniere relative à notre état, à nos besoins, & à nos goûts. Si nous vivons à la campagne, il n'y a rien de plus excellent pour nous appliquer agréablement, que la botanique ; cette science qui transforme une prairie dans un livre, & qui nous fait lire sur la moindre plante les merveilles du Créateur & les remedes à nos maux. Le firmament, outre cela, devient un nouvel ouvrage qui nous annonce & nous explique des merveilles d'une autre espece ; de sorte qu'au-dessus de nos têtes, comme sous nos pieds, nous trouvons des moyens admirables de nous occuper. Il n'y a pas jusqu'au sable, qui, arrosé & cultivé, ne nous procure l'occasion de contempler les productions d'une sagesse féconde à qui rien ne coûte, & qui fait, en se jouant, les plus grands prodiges. Si nous habitons les villes, nous trouvons d'autres ressources qui ne sont pas moins intéressantes. Les affaires s'y offrent comme d'elles-mêmes les livres y naissent sous la main,
&

& les entretiens des ſages, quoique partout aſſez rares ; s'y renouvellent de temps en temps. C'eſt la diſtribution des heures, & la maniere de les employer, qui garantiſſent de l'ennui. Quand je penſe qu'une araignée devint un ſujet d'amuſement à un priſonnier qui languiſſoit à la Baſtille, je crois que tout objet peut nous diſtraire, ou nous occuper. *Donnez-moi un moment*, diſoit le Maréchal Fabert, *où je puiſſe ceſſer d'être homme, & je ne ferai rien.* Magnifique réponſe ! mais qui condamne toute perſonne qui vit dans le déſœuvrement.

Que de belles penſées qu'on étouffe, & qui ſortiroient, ſi l'on avoit la méthode de travailler ! Que d'utiles inventions qui naîtroient à chaque inſtant ſi l'on avoit le courage de ſupporter la fatigue, & d'étudier ! Ce n'eſt qu'à force de ſueurs que le monde peut ſe perfectionner, & ce n'eſt qu'à force d'application que nous pourrons éviter les dégoût d'une vie languiſſante & monotone. Rien n'engendre plus l'ennui que la volupté, parce que les joies terreſtres ne ſauroient faire notre bonheur. Cette mélancolie, ſi commune dans le ſiecle où nous ſommes, & que nous

pouvons même appeller un mal à la mode, ne vient que de notre extrême ardeur pour le plaisir. La satisfaction est la récompense d'une vie pleine, & non le fruit de la dissipation & de l'oisiveté. Le corps ne se trouve jamais mieux que lorsqu'il a travaillé, & l'esprit plus serein que lorsqu'il s'est élevé. L'éternité sera assez longue pour nous reposer, disoit un Evêque plein de mérite & de jours.



CHAPITRE XII.

De la Liberté.

TOute ame qui s'éleve, eſt véritablement libre. Ce n'eſt que dans la dépendance des ſens, & dans l'aſſujettiſſement aux paſſions que ſe rencontre l'eſclavage ; mais nous rejettons notre propre liberté, pour nous en former un fantôme. Il ſemble que la ſeule conſtitution des gouvernements doive déterminer notre bonheur. Les uns vantent les monarchies, les autres les républiques, comme la domination la plus heureuſe ; & il n'y a preſque perſonne qui ſache diſpoſer de ſon cœur de maniere à ſe trouver libre dans tous les pays. C'eſt ainſi que les choſes extérieures agiſſent plus fortement ſur nous, que notre ame même. Si chaque homme penſoit qu'il a une ſouveraineté en propre, que toutes les révolutions ne ſauroient lui ravir, & qu'il peut exercer à chaque inſtant, il ſe croiroit indépendant, même au milieu du deſpotiſme.

Que peut en effet la rigueur des loix

contre un cœur plein de Religion & de probité ? Que peuvent des murs contre un esprit qui pénetre au-delà des cieux ? Que peuvent des fers contre la pensée, qui dans un clin d'œil se promene d'un pole à l'autre ? Que peut la mort même contre une substance spirituelle qui ne sauroit périr ? Ce point de vue fixe un philosophe, & le rend aussi heureux chez les nations barbares, que chez les peuples policés ; au milieu des déserts, comme au milieu des Villes ; dans les cloîtres, comme dans les Cours. Notre ame n'ayant rien de corporel, cherche continuellement à se dégager des objets terrestres ; & lorsqu'on l'y assujettit, on perd sa liberté. Cette seule réflexion suffit pour nous faire envisager autant de captifs chez tous ces hommes qui nous éblouissent par leurs richesses & par leurs honneurs. Combien de courtisans dont le bonheur dépend d'un geste ou d'un regard, & qui ne connoissent de félicité que le bon accueil d'un grand, & quelquefois même de son serviteur ! Quelle honte pour l'humanité, de la réduire à de pareilles miseres ! Notre ame ne doit-elle pas souffrir de se voir l'esclave de tant de puérilités, & n'est-

ne pas proſtituer d'une maniere indigne ſon immortalité ?

Nous dépendons du monde, nous dépendons de la fortune, nous dépendons du temps, nous dépendons enfin & de la moindre goutte de ſang qui circule dans notre propre corps, & du moindre ſentiment d'eſtime ou de mépris qu'on nous témoigne ; de maniere que tout ce qui nous environne, forme autant de liens qui nous tyranniſent. Il n'y a que l'ame dans ſa grandeur qui puiſſe ſe débarraſſer de nos chaînes, les ſecouer, les rompre, & s'envoler : il n'y a qu'elle qui puiſſe nous rendre inſenſibles aux rapports, aux calomnies, & nous perſuader qu'on ne verra jamais le vrai mérite ſans ennemis : il n'y a qu'elle qui nous place au-deſſus de tous les grands de la terre, & qui nous préſente leur magnificence & leur orgueil comme une véritable humiliation : il n'y a qu'elle qui diminue, ou plutôt qui anéantit aux yeux du corps, le monde & ſes adorateurs. L'enfance, ce temps où nous vivons emmaillotés, ſans force & ſans vertu, n'eſt que le prélude de cette malheureuſe captivité qui nous aſſujettit ordinairement juſqu'au tombeau. Le philoſophe eſt eſclave de ſes

systêmes, le poëte de ses rimes, le voluptueux de ses amours, l'ambitieux de sa fortune, le héros de sa réputation, le joueur de son avarice, le bel-esprit de ses paradoxes, le petit-maître de sa futilité. On a beau nommer goût chaque passion qui nous domine, nous n'en sommes pas moins tyrannisés.

Ce poids de la chair qui nous humilie, ces sensations qui nous tiraillent, ces bienséances de société qui nous accablent, sont autant de ressorts qui nous courbent vers la terre, & qui nous empêchent de prendre l'essor. Si l'Evangile nous contraignoit à suivre les usages du monde, c'est-à-dire à faire de la nuit le jour & à perdre tout notre temps en visites, spectacles, jeux & repas, nous regarderions la Religion comme le joug le plus insupportable. Il n'y a point d'heure où nous ne ressentions cette dépendance universelle, qui nous attache au plus petit objet; & il n'y a pas jusqu'au moindre bijou qui ne nous rende esclaves de sa possession d'une maniere étrange. Nous sentons cette vérité toutes les fois que nous nous appercevons avoir perdu la moindre bagatelle : car alors un serrement de cœur saisit notre respiration,

& nous jette dans les plus cruelles alarmes.

La liberté qui se change en servitude lorsqu'on la gêne, & qui dégénere en libertinage lorsqu'on lui donne trop d'essor, exige un honnête milieu. Elle nous montre ses charmes dans un cœur chrétien, & ses désordres dans une ame irréligieuse. Ici, c'est un sanctuaire dont Dieu lui-même a pris possession; là, c'est un séjour de confusion dont la raison a horreur. Les jeunes gens qui vivent sous la férule de leurs parents & de leurs maîtres, attendent la fin de leurs exercices & de leurs études comme leur délivrance; & ils ne quittent ce premier état, que pour passer dans le labyrinthe des passions, des affaires, & des embarras. Nous allons de prisons en prisons, quand nous changeons de systême de vie. Ceux qui ne sont pas enchaînés par leurs ennemis, le sont par leurs amis; ceux qui ne sont pas esclaves de l'impiété, le sont souvent de la superstition. Le sein de nos meres nous offusque, le berceau nous resserre, le monde nous captive, & il n'y a que le tombeau qui nous dégage; car alors l'ame entre dans ses droits, jouit de Dieu & devient parfaitement libre.

Ce n'eſt pas une liberté de faire le mal ; Dieu eſt véritablement libre, & il ne peut pécher. Le mal dégrade l'ame, cauſe des remords, & nous abrutit. On ne goûte plus ces charmes de la vertu qui mettent le cœur à l'aiſe, & qui le rendent plus immenſe que l'univers. Heureux qui ne tient à cette terre que par l'extrêmité de ſes pieds, & qui, déjà au-deſſus de ce ciel matériel que nous voyons, goûte le plaiſir de converſer avec Dieu, & de ne dépendre que de lui ſeul ! Mais quelle force pour arriver juſqu'à ce point de perfection ! ce devroit être l'ambition de tous les hommes, & à peine y en a-t-il deux ou trois qui s'en occupent. On ne trouve d'ame libre que chez ce laboureur, qui ſupporte ſon mal ſans jamais murmurer ; ou chez ce ſavant, qui s'oublie lui-même, pour écouter la ſaine morale, & l'enſeigner, ou chez cet homme agoniſant, qui, par la force de ſes deſirs, jouit déjà de l'éternité ; ou chez ce priſonnier, qui ne demande d'élargiſſement que le ciel ; ou chez ce ſouverain, qui trouve tout ſon plaiſir dans ſon travail, & qui ne ſupporte ſa couronne que dans l'eſpérance d'en avoir une éternelle ; ou enfin chez ce

solitaire, qui fait en esprit le tour du monde, & qui en déplore la vanité.

Le philosophe n'est occupé qu'à couper les liens qui l'attachent à la terre. Aujourd'hui il déracine un défaut, demain un autre. Il sait que plus nous voyons de personnes, & plus notre captivité s'augmente; que plus nous avons d'écus, & plus nous avons de tyrans; que plus nous possédons de dignités, & plus nous sommes dépendants. Les domestiques mêmes, uniquement destinés pour nous servir, nous maîtrisent à mesure qu'ils se multiplient. Ce sont autant de regards dont il faut se défier, autant de langues qu'on doit redouter. Quelle chimere de penser ainsi, diront les gens du monde! mais quelle folie de ne pas penser de la sorte, dit la raison!

L'homme est né pour avoir toujours son ame entre ses mains, & il l'abandonne à l'aventure, sans s'embarrasser ni si elle pense, ni si elle s'éleve, ni enfin si elle existe. Nous ne ressemblons plus qu'à ces insectes dont on a arraché le cœur, & qui palpitent encore. Le monde fait de nous tout ce qu'il veut; mais en nous laissant croire que c'est nous qui agissons. Il seroit cependant temps de nous restituer à Dieu, notre

élément & notre vie, & de reprendre les droits d'un être raisonnable, que nous avons si étrangement profanés. Notre ame nous crie continuellement de secouer nos chaînes, & de nous débarrasser des voiles importuns qui nous offusquent : la vérité nous délivrera, si nous voulons l'entendre ; & on ne l'entend qu'en faisant taire les passions.

On diroit que le monde se legue de siecle en siecle le déraisonnement & l'esclavage. Les Romains s'enchaînerent par l'ambition, les Grecs par la volupté, les philosophes par l'orgueil, les conquérants par la cruauté. Tout devint assujettissement & tyrannie, sous les dehors d'une apparente liberté. Chacun se crut indépendant, au moment qu'il étoit entraîné par la force de sa passion, & qu'il sacrifioit son ame à la vengeance, ou à l'amour. L'Univers ne nous offre de toutes parts que des monuments de servitude, & il n'y a pas jusques sur les mausolées où l'on ne découvre combien les hommes furent toujours sujets à la vanité. Esclaves des erreurs, des modes, des plaisirs, des richesses, de notre humeur, nous voilà dépeints au naturel, & d'où dérivent tous nos chagrins, tous nos

rds, toutes nos frivolités: & voilà
i durera tant que nous vivrons, si,
in effort digne de notre origine,
ne pénétrons jusqu'au Ciel, le sé-
du repos & de la liberté.



CHAPITRE XIII.

Des Vertus.

C'Est dans les attributs de Dieu, & dans leurs rapports avec notre ame, qu'on doit chercher les vertus. Elles ſont des ruiſſeaux qui découlent de cette ſource féconde, & qui s'étendent juſqu'au cœur. La vanité ſouilloit les vertus des payens, la Religion purifie les nôtres. On ne ceſſe d'être profane, que lorſqu'on agit en vue de l'éternité. Alors on ſe ſépare des objets terreſtres, on ſe renferme en ſoi-même, on ſent ſes ténebres & ſon vuide, & l'on ſe tourne vers Dieu. Le bruit importun des paſſions ceſſe peu à peu, le tumulte des penſées s'appaiſe, & toute l'ame, réduite dans un ſilence profond, s'unit par une pente naturelle à l'Auteur de ſon exiſtence & de ſon immortalité. Ce ſont ces précieux moments qui engendrent les vertus ; de même que les rayons du ſoleil, raſſemblés ſur un verre, produiſent une chaleur des plus fortes & des plus efficáces.

Il y en a qui s'imaginent, & ſur-tout dans ce malheureux ſiecle, où l'on veut

tout ramèner à la nature, que les vertus ne sont qu'une douce sensation, ou le fruit du tempérament, ou enfin le charme d'une imagination échauffée, tandis qu'on ne peut les envisager que comme une pente de l'ame vers Dieu, dont les plus simples se sentent capables, & qui est compatible avec tous les devoirs de notre état mortel. Lorsque l'esprit s'élève vers l'éternelle Vérité, le cœur se dégage, non-seulement des affections grossieres, mais des passions les plus raffinées. Toutes les sectes eurent quelqu'idée de cet état; mais elles le défiguroient par un mêlange monstrueux de dogmes & d'erreurs : il n'y avoit que la révélation qui dût mettre les choses dans l'ordre, & produire des vertus réelles. On n'est sage qu'aux yeux du monde, lorsqu'on ne réforme point ses desirs, & qu'on ne renonce pas à soi-même.

Quelle chose merveilleuse que la vertu! Elle plaît jusques dans un ennemi, dit Cicéron. L'homme qui la possede, & qui en fait le trésor de son cœur, ne craint que Dieu; & toujours également juste, également humble, également raisonnable, il n'a point de moment qui détruise en secret ce qu'il annonce

en public. Il pourroit avoir une maison de cryſtal, être lui-même tranſparent, qu'on ne découvriroit aucun de ces défauts qui alterent la Religion ou la probité. Les affections des vrais Chrétiens ſont bien différentes de celles du monde. Les mouvements de leur cœur tendent à Dieu avec une rapidité ſi violente, qu'ils entraînent avec eux tout ce qu'ils atteignent : comme les grands fleuves, lorſqu'ils ſe débordent, déracinent les arbres & les emportent juſques dans la mer.

Nous connoiſſons des hommes téméraires, qui publient de toutes parts, dans des écrits impies, que nous n'avons pas beſoin de la Religion pour être réellement vertueux ; mais je ne veux que leur ſeul exemple, pour les convaincre du contraire. Qu'on examine en effet les actions de ces prétendus héros, & qu'on analyſe toute leur vie ; l'on trouvera des vices qui font horreur, & l'on verra que l'humanité même devient méconnoiſſable entre leurs mains. En vain ils affichent les beaux ſentiments, leur cœur les trahit ; de ſorte que leurs vices qui percent de toutes parts, ſervent au triomphe de la Religion d'une maniere éclatante. Qu'il

est glorieux pour le Christianisme, de voir que ceux qui le déchirent sont capables des plus grands excès ! & cela doit être ; car quel frein pourroit retenir des hommes qui s'imaginent que tout meurt avec nous, & qui bravent les foudres du Ciel même ?

Foibles mortels que nous sommes, nous ne voyons, ni ne pouvons voir l'essence de Dieu, ni ses perfections dans leur immensité : mais nous en découvrons une image vivante dans nos vertus, qui, selon la remarque de saint Augustin, sont les dons du Créateur, & des rapports intimes entre lui & nous. Ce n'est, je l'avoue, qu'une perception infiniment petite de l'infiniment grand ; mais c'en est une très-réelle, & qui suffit pour nous donner une idée sublime du souverain Etre. Si l'homme en effet, qui n'est qu'un atome en comparaison de la Divinité, peut s'élever jusqu'au point de posséder des vertus éminentes & dignes de toute admiration, que sera cette Sagesse éternelle, qui fait tout, & qui peut tout ?

La continuelle distraction de nous-mêmes nous empêche d'être vertueux ; car si nous avions soin de nous examiner, nous aurions horreur du vuide qu

se trouve en notre cœur, & nous ne penserions qu'à le remplir d'une maniere utile. Ce *Moi* qui nous est si cher, dit le célebre *Fénelon*, n'est en quelque sorte qu'une parcelle qui veut être un tout, & s'ériger en fausse divinité. Il faut renverser l'idole, pour la réduire à sa petite place. Dès qu'on aura fait cette opération, tout l'édifice s'élevera comme de lui-même, & la Religion se trouvera toute développée dans notre cœur. La grandeur d'ame est le véritable regne des vertus. Il n'y a que lorsqu'on rampe, qu'on se laisse dominer par l'amour-propre, ou par l'intérêt : car il seroit ridicule de s'imaginer que l'orgueil nous éleve. Rien ne nous dégrade plus que ce vice honteux, qui annonce toujours un petit esprit, ou de petits sentiments. Aussi ne le voyons-nous exercer son empire que sur ces demi-hommes qui ont une fausse idée de la grandeur, & qui oublient leur ame immortelle, pour s'attacher à quelqu'ombre de gloire dont l'éclat finit aussi rapidement qu'il a commencé.

Si l'on connoissoit les charmes de la vertu, c'est-à-dire si l'on se plaçoit au-dessus des choses terrestres, on préféreroit un acte de générosité à la posses-

sion

ion de tous les biens, & l'on aimeroit mieux perdre toutes les dignités, que de mépriser le moindre de ses freres, que de ne pas lui rendre le salut, & de ne pas l'obliger. Laissons les ames de boue se complaire dans leur sot orgueil, & croire élévation de cœur ce qui n'est qu'une misérable enflure : nous savons que Dieu déteste les superbes, & qu'il n'y a point de créature plus vile & plus malheureuse que celle qui encourt la haine du souverain Etre ; nous savons qu'ayant la raison en partage, il nous est plus ridicule de nous enorgueillir, qu'au ver de terre de se regimber.

Les faveurs du monde sont incommodes ou dangereuses, & cependant on les préfere communément aux vertus. Ces miseres naissent de l'idée qu'on nous donne, dès notre enfance, des richesses & des honneurs. On les fait, pour ainsi dire, entrer dans notre cœur par les oreilles & par les yeux, tandis qu'on nous peint la vertu comme quelque chose d'austere, & uniquement destiné pour les cloîtres. On ne nous accoutume, ni à mettre notre corps d'intelligence avec notre raison, ni à commander à l'appetit, ni au sommeil. Les

ſenſations parlent, & l'ame ſe tait. Les fables s'enſeignent avant les vérités, & nous connoiſſons les divertiſſements, avant d'avoir entendu dire un mot de l'étude & des travaux. Il faut donc que l'élévation ſupplée à l'éducation, & que nous cherchions en nous-mêmes ce que nous n'avons pas trouvé dans nos maîtres. L'ame eſt notre meilleur précepteur, & comme organe de la Divinité, elle nous inſpire des ſentiments & des idées qui nous ſpiritualiſent & nous exaltent.

Je voudrois que la vertu, le ſeul tréſor que nous devons rechercher, nous fût preſentée avant tous les livres, & qu'on s'efforçât de nous l'inculquer ſi-tôt que nous avons le premier uſage de raiſon. Les ſciences ne ſont pas utiles à tout le monde ; les arts ne ſont pas l'étude d'un chacun : mais la vertu appartient, pour ainſi dire, au genre humain, & il doit, en quelque ſorte, la ſucer avec le lait. Les payens, plus attentifs que nous ſur cet article, ne recommandent que la pratique des vertus, comme cela ſe voit dans le Traité des devoirs de ſoi-même, par le célebre *Marc-Aurele*. Ils ſavoient qu'on eſt riche & grand lorſqu'on poſſede la ſa-

gesse, & que tous les titres du monde ne valent pas celui d'homme vertueux.

Qu'il est beau de détruire tout l'homme extérieur, d'aimer Dieu plus que nous, & de ne nous aimer que pour lui! Il n'y a que la vraie vertu qui nous fasse regarder cette vie comme une nuit obscure, dont tous les plaisirs ne sont que des songes passagers, & tous les maux des dégoûts salutaires; il n'y a qu'elle qui nous engage à aimer notre prochain du fond du cœur, & qui nous rende ennemis des rapports, des médisances, & des calomnies; il n'y a qu'elle qui nous applique utilement au travail, & qui nous communique une joie solide & toujours uniforme, dont les mondains n'ont pas la moindre idée; il n'y a qu'elle qui nous répete que nous serons bientôt des squélettes, qu'il ne restera pas dans tout cet Univers l'ombre même de notre existence, & que notre esprit ira bientôt seul, & sans appui, se presenter au tribunal de Dieu même; il n'y a qu'elle qui dérobe à nos yeux le clinquant de ce siecle, & qui nous fasse entrevoir le gouffre immense de l'éternité. La vertu est donc notre meilleure amie, & il n'y a rien que nous ne devions tenter pour entrer dans sa confidence.

Mais c'eſt ſur le trône qu'il faut voir briller les vertus, lorſque la Providence, pour nous conſoler & pour nous inſtruire, permet qu'elles y montent. Spectacle raviſſant, ſpectacle unique, ſpectacle que nous voyons & qui durera long-temps, ſi les deſirs de l'Uunivers ſont exaucés ! Que tous nos eſprits s'élevent, que tous nos regards ſe portent vers cet objet ; & nous appercevrons une ame généreuſe & magnanime, qui, grande par ſes ſentiments, par ſa Religion, & par l'étendue de ſa monarchie, jouit d'une triple ſouveraineté, que ni les Trajan, ni les Titus, n'ont pas eu le bonheur de poſſéder. Il faut des vertus chrétiennes, & les vertus les plus épurées, pour régner avec tant de gloire, & avec tant de ſolidité. Que fut la ſageſſe de ces anciens Monarques, ſi célebres dans les hiſtoires ? La raiſon n'y découvre qu'un vernis qui coloroit des cadavres, dont la vérité avoit horreur. Notre Religion, bien différente du paganiſme, veut que l'intérieur réponde à l'extérieur, & que ni les penſées, ni les deſirs, ne démentent les démarches & les actions. Heureuſe harmonie, qui unit l'homme à la Divinité de la maniere la plus intime & la plus ſublime.

Les vertus, si je pouvois les peindre, paroîtroient les délices de l'ame, & son plus beau triomphe : on ne trouve que dans leur pratique cette grandeur & cette satisfaction qui doivent faire l'objet de nos recherches. Suivons par-tout les hommes vertueux, dans leurs promenades, dans leurs lectures, dans leurs pensées, dans leurs affaires, dans le détail de leurs maisons; ils se tranquillisent, ils esperent, ils jouissent, & leur vie se passe dans la plus heureuse sécurité. Ni la faim, ni la maladie, ni les accidents, ni la mort, ne peuvent les séparer de Dieu, l'objet de leur amour. Tout inspire, & tout entretient la vertu chez le sage, il la rencontre jusques dans la complaisance, & jusques dans l'ennui. On peut dire que la Providence, en nous créant libres, a multiplié de toutes parts les moyens de mériter ; mais nous négligeons ces secours, pour courir à notre perte. Nous ignorons que la paix d'une bonne conscience est le seul plaisir qui puisse contenter un être raisonnable.

Il y a des vertus éclatantes, & des vertus domestiques ; & les unes & les autres, également respectables, acquierent une nouvelle force à mesure que

l'ame s'exalte. Alors on devient inaccessible au dégoût ; alors, au-dessus de la fortune & de ses caprices, on est sa fortune à soi-même ; alors, au-dessus de l'ambition, on n'a que celle d'être heureux ; alors, au-dessus des tonnerres, on ne craint pas plus la foudre que la mort. La mer est l'image des grandes ames ; quelqu'agitées qu'elles paroissent, leur fond est toujours tranquille. Il y a si long-temps que nous rasons la terre, qu'il faut enfin s'élancer au-delà de ses vapeurs. Bien des esprits n'ont été corrompus, que pour avoir respiré pendant quelque-temps les exhalaisons terrestres.

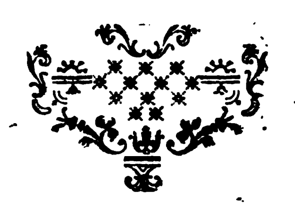
Ce ne sont ni les aréopages, ni les académies, qui nous rendront vertueux. En vain l'homme plante & arrose, si Dieu ne donne l'accroissement. Les sciences enflent le cœur, de maniere qu'on feroit une ample énumération de ceux que les connoissances humaines ont perdus ; mais les vertus, toujours douces, toujours modestes, n'inspirent qu'une grandeur & une dignité analogues à l'excellence de notre ame. Aussi n'y a-t-il de philosophes dans l'Univers, que ceux qui sont vertueux. Toute étude qui n'a pas la vertu pour

objet, & tout héroïsme qui ne l'a pas pour base, n'ont que l'éclat du strass.

Les hommes vertueux, dit un ancien, sont plus sages, même en dormant, que les sensuels dans leurs meilleurs moments. Le monde est autant occupé la nuit que le jour des spectacles, des bals, & de ses amours. Toute son imagination ne cesse de se promener sur ces sortes d'objets ; le trompeur est artificieux, même pendant son sommeil, ainsi que le lâche est poltron. Les habitudes subsistent : l'innocence, au contraire, si ce n'est par hazard, ne rêve rien que de tranquille & de décent, parce que la nuit est ordinairement la representation de la journée.

Descendons en esprit dans le cœur du juste, déchirons ces voiles importuns qui nous dérobent la vue de cet inestimable sanctuaire. Quel ordre ! quels trésors ! quelles merveilles ! Là tout est grand, parce que tout est vrai ; là tout est immense, parce que tout tend à l'éternité. L'amour de Dieu, l'amour du prochain, s'y échauffent, s'y enflamment, & consument la cupidité. Nulles craintes, nulles inquiétudes, nuls soupçons. On y sait que l'Afrique n'est pas plus loin du ciel que l'Europe,

& l'on se trouve bien dans tous les pays; on y sent que cet Univers doit disparoître, & l'on soupire après les biens immortels; on y connoît qu'il n'y a que Dieu qui puisse consoler, & l'on s'attache à lui d'une maniere imperturbable; on y éprouve un calme & une joie que toutes les fortunes ne peuvent communiquer.



CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Des Défauts.

Es imperfections, appanage de
notre humanité, étant le contre-
ids de l'orgueil, ont leur utilité. La
ovidence, qui tire du bien du mal
ême, se sert de nos foiblesses pour
us rapeller à l'Etre souverainement
rfait, & pour nous relever. Chaque
faut dont nous nous appercevons,
vient une leçon qui nous avertit que
us sommes limités, & que notre ame
trouve dans un vase entiérement fra-
le. D'ailleurs, cette multitude d'im-
rfections qui circulent dans l'uni-
rs, & qui sont les ombres du tableau,
us fournissent l'occasion d'exercer la
arité. On sent qu'on doit pardonner
x autres, pour qu'ils nous pardon-
nt; & que la société n'est qu'un
mmerce de patience, où il faut
cessairement souffrir.

La philosophie payenne se vantoit
être sans défauts, & la philosophie
rétienne publie que tous les hom-
es en ont plus ou moins. Cet aveu,
ut humiliant qu'il paroit, annonce de

P

la grandeur, parce qu'il renverse la présomption. L'homme est également fou lorsqu'il se croit une bête ou un dieu, & cependant ces deux extrêmités si différentes partageoient, pour ainsi dire, l'univers, lorsque la Religion vint faire connoître cette double absurdité dont la raison se rioit, mais qu'elle n'avoit pas assez de force pour détruire. L'ame a donc repris ses droits en rentrant à sa place, c'est-à-dire en se reconnoissant, non pour simple image de la Divinité, mais pour une substance purement spirituelle. En vain on s'est efforcé depuis de répandre des nuages sur cette vérité; ces tentatives n'ont servi qu'à couvrir de ridicules ceux qui l'avoient osé. La raison se fera toujours distinguer de l'instinct des animaux, & elle agira contre elle-même, si jamais elle est assez téméraire pour se matérialiser.

Les défauts qui nous défigurent ne s'accroissent que parce que notre ame ne s'exalte pas : cela est si vrai, que, lorsque nous voulons caractériser un homme sans vertu & dominé par ses passions, nous disons qu'il n'a point d'élévation. Les études ainsi que les affaires, la Religion ainsi que la politique, exigent qu'on ne rampe jamais.

L'amitié n'est qu'intérêt, la charité u'une compassion humaine, la vérité u'un art, la politesse qu'une contrain-: , la piété qu'une routine, chez les per-›nnes qui ne s'élevent pas au-dessus 'elles-mêmes. Il y a un sceau de gran-eur qui doit s'imprimer sur toutes les ctions d'un être raisonnable ; autre-nent on marche terre à terre , & l'on it confondu avec le reptile & l'insec-e. La nature ne nous a pas donné des .îles , parce que notre esprit , capable le prendre l'essor, peut voler au-delà de :e monde terrestre.

Je ne prétends pas malgré cela, qu'on ›uisse devenir parfait. Chaque homme :st faillible , dit l'écriture ; & si l'un a les jualités d'esprit en partage , il n'a pas ›rdinairement celles du cœur ; ou s'il orille du côté de la mémoire, il manque de jugement. On ne trouve ni homme, ni ouvrage qui n'ait un endroit ténébreux , parce que nous ne sommes que les débris d'un monde défiguré par le péché. Cette ame même que nous devons élever , & qui doit nous corriger de nos vices, est sujette à l'erreur & à la vanité ; c'est pourquoi l'Apôtre dit clairement ; que toute créature enfante & gémit jusqu'au grand jour

du Seigneur, qui remettra tout à sa place. Nous avons nos éclipses comme la lune, nos brouillards ainsi que l'air, nos tempêtes ainsi que la mer. Nous sentons continuellement deux volontés en nous-mêmes qui disputent, qui combattent, & qui introduisent une espece d'anarchie au fond de notre cœur, si nous n'avons soin d'implorer la raison, & de l'écouter.

Il n'y a point d'histoire aussi longue que celle de nos égarements. Tantôt notre trop grande lenteur, & tantôt notre extrême vivacité; tantôt notre excessive bassesse, tantôt notre orgueil immoderé, donnent des scènes si cruelles, ou si ridicules, que les tragédies & les comédies n'en sont qu'une foible représentation. On peut même dire que la société toute entiere n'est qu'un assemblage de passions & de défauts, qui se heurtent, qui s'accrochent, & qui engendrent la mésintelligence & la jalousie. Combien l'intérêt ne fait-il pas éclorre de vices! combien notre humeur ne produit-elle pas d'impatiences, & d'inquiétudes! combien notre tempérament n'excite-t-il pas d'antipathies & de dégoûts! Tout contribue à nous mettre mal avec

nous-mêmes & avec les autres ; tout nous souleve contre nos propres devoirs.

L'ouvrier qui apperçoit des défectuosités dans son ouvrage, les corrige autant qu'il peut ; & nous, moins jaloux de la gloire de nôtre humanité qu'un peintre ne l'est de son tableau, ou qu'un horloger de sa montre, nous laissons subsister nos défauts, & même s'accroître, sans le moindre effort pour les réformer. Il semble qu'il nous est honorable d'avoir des défauts, & qu'il vaut beaucoup mieux être sans vertus que sans richesses. Nous ne desirons que le plus parfait en sculpture comme en architecture ; nous ne voyons avec plaisir un parterre, qu'autant que l'ordre y regne ; nous ne supportons un repas, qu'autant que la symmétrie s'y observe ; & nous sommes nous-mêmes un spectacle d'horreur & de confusion. C'est une preuve que nous ne vivons point en nous, mais dans tous les objets qui sont hors de nous. Notre ame, par l'abus que nous en faisons, est moins une substance spirituelle qu'une odeur, qu'une couleur, qu'une saveur, qu'un son, puisque, toujours enchantés de la matiere, nous ne pensons qu'à

voir, qu'à sentir, qu'à goûter.

J'ose évoquer ici l'ame comme on évoque les ombres des morts, & la supplier d'apparoître au milieu de ces miseres, pour qu'elle vienne nous reprendre & nous effrayer sur l'état léthargique dans lequel nous languissons. Absorberons-nous donc notre être pensant, & ne laisserons-nous exister que notre misérable corps? Eh! depuis quand, lui qui n'est que l'esclave, aura-t-il droit d'en imposer au maître, & de le gouverner? Il n'y a qu'un effort sur nous-mêmes, c'est-à-dire, une véritable élévation, qui puisse nous réhabiliter, & faire revivre ce bel ordre que nous avons interrompu. L'ame exaltée remet tout à sa place, & elle emploie jusqu'aux imperfections mêmes pour nous perfectionner.

La jeunesse, lorsqu'il s'agit de défauts, se présente la premiere à l'idée, parce qu'il faut convenir que l'ignorance & l'indocilité causent plus de vices que tous les autres désordres. On fait le mal comme le bien, & l'on ne veut pas se persuader qu'il est mal, lorsqu'on n'écoute que soi. Je n'ai guere vu de jeunes gens qui n'eussent la présomption de se croire parfaits. Ce n'est pas

un petit ouvrage que de détruire un pareil orgueil ; mais il faut plus de patience que de raisonnement pour en venir à bout.

Il n'y a rien de plus épuré que l'ame qui s'exalte, & en même-temps rien de plus compatissant à l'égard des imperfections d'autrui. Quand on se trouve à la source de la vérité, on apprend à ne juger que selon la raison, & elle nous dit que nous devons supporter les défauts les uns des autres. Loin d'ici ces hommes atrabilaires, qui, prenant leur mauvaise humeur pour la vraie Religion, maudissent impitoyablement quiconque a des vices ! La charité, qui a la douceur de la colombe, comme elle en a les aîles, ne nous éleve que pour nous enseigner la patience & l'amour du prochain. Le Législateur suprême, notre modele & notre maître, annonce à tout le monde qu'il n'est venu qu'à dessein de sauver les pécheurs, & l'on voit de toutes parts qu'il écoute, qu'il exauce, qu'il pardonne. Il faut que nous soyons bien pervers, ou bien ridicules, si nous ne voulons pas souffrir ce qu'il a toléré.

On a toujours dit que les fautes de fragilité devoient être excusées plus

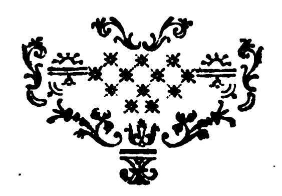
que tout autre vice. Mais on doit distinguer celles qu'on excite, de celles qui naissent par occasion. Ce n'est plus la foiblesse humaine qui agit chez une personne dont tous les sens ne recherchent que le danger ; mais une corruption réfléchie. Il faut que les imperfections soient, pour ainsi dire, incorporées avec nous-mêmes, puisque malgré les nourrices qui nous châtient dès notre premiere enfance, malgré les maîtres qui nous instruisent dans notre jeunesse, malgré les parents qui nous menacent sans cesse, malgré les regards d'un monde satyrique qui ne cherche qu'à nous décrier, malgré l'intérêt que nous avons de nous faire une bonne réputation, enfin, malgré les anathêmes que la Religion prononce contre ceux qui n'observent pas la loi, nous demeurons surchargés de vices & d'erreurs. Il est vrai que tous ces avertissements sont pour l'ordinaire à pure perte, si l'ame ne prend son essor. Elle voit beaucoup mieux par elle-même que par les yeux d'autrui, quoiqu'il soit essentiel de prendre des conseils, & de fixer les bons exemples.

On se dépouilleroit de la plupart des défauts, si l'on avoit de la douceur dans

le caractere ; mais je ne sais comment & pourquoi toute douceur passe aujourd'hui pour fadeur, de sorte qu'on affecte de paroître difficile & hautain. Il n'y a de l'âpreté dans notre humeur, de la division dans nos familles, de la hauteur dans notre maniere d'agir, que parce que nous n'avons ni clémence, ni docilité. Cependant nous admirons avec une espece d'enthousiasme les souverains qui ont de la bonté, & nous affectons de publier que si nous avions un royaume à gouverner, nous serions affables & indulgens au suprême degré. Mais en cela nous nous abusons : car quelle apparence que, difficiles comme nous le sommes à l'égard de nos domestiques, nous devinssions bons tout-à-coup envers des sujets ? L'homme se retrouve toujours, & plus que jamais à son désavantage, s'il parvient à de grands honneurs. C'est ordinairement un coup de soleil qui tourne la tête,

On a long-temps disputé si la femme avoit plus d'imperfections que l'homme, parce qu'on n'a pas voulu penser que l'ame n'ayant point de sexe, les défauts étoient à peu près les mêmes. Cependant, lorsque les femmes triomphent de

leur foiblesse, elles prennent un vol plus sublime, parce qu'elles font plus d'efforts. Chaque siecle nous en offre des exemples mémorables, au point qu'on voit souvent l'héroïne effacer le héros. Il n'y eut que sous la vertueuse Débora, que le peuple de Dieu ne s'abandonna point à l'idolâtrie. Les femmes, naturellement douces & compatissantes, persuadent souvent plus le respect & l'obéissance, que les hommes par la force. D'ailleurs les grandes études nuisent quelquefois au bon sens, & mettent de la confusion dans nos idées, tandis que le sexe, plus attentif à n'écouter que la simple raison, est plus capable des grandes choses.



CHAPITRE XV.

De la Prospérité.

L'Exaltation aux dignités n'est sûrement pas celle de l'ame, à moins qu'on n'ait le courage de les mépriser, & de gémir bien sincérement sur les obligations qu'elles imposent. Mais nous nous dépouillons de notre propre immortalité, pour en revêtir des honneurs tout-à-fait périssables. Combien d'hommes, tyrannisés par l'ambition, sacrifient leur réputation, leur repos, leur ame, dans l'espérance de jouir d'une considération arbitraire, & de posséder quelques rentes de plus ! La fortune a beau demeurer toujours incertaine, le cercueil toujours ouvert, on accumule, comme si les revers ou la mort étoient simplement un songe qui ne se réalisât jamais. On ne pense pas que c'est Dieu qui distribue les richesses & les dignités, & que très-souvent il nous punit d'une maniere terrible en nous les accordant. J'ai vu, dit le Prophete, l'impie élevé comme le cedre du Liban ; je n'ai fait que passer, & il n'étoit déjà plus.

Si le monde, toujours ingénieux à farder les objets, n'avoit pas répandu sur les emplois un certain vernis de magnificence & de grandeur, personne sans doute n'eût voulu les accepter : mais les yeux éblouis par des pompes, des hommages & des décorations, ont entraîné l'ame ; & l'on a consenti à devenir le serviteur de ses freres, pourvu qu'on fût appellé leur maître. Cependant que de soins & d'embarras dans le sein de la prospérité ! On y dépend de mille personnes, qui suivent, qui épient, qui obsedent, & qui ne laissent, ni le pouvoir, ni le vouloir, de faire ce qu'on désire à leur insu ; on y doit faire des actes de représentation, qui assujettissent jusqu'au visage & jusqu'aux regards : on y essaie de tous les plaisirs, & après les avoir tous usés, on se dévore, en quelque sorte, soi-même ; on y entend du matin au soir des courtisans qui ne rendent jamais la vérité, & qui déguisent jusqu'à leur physionomie ; on y contracte l'habitude de devenir inhumain, & de n'accorder des graces qu'à la flatterie ; on y puise un orgueil qui passe en nature, & qui se plaît à humilier ; on s'y fait une dévotion toute pharisaïque, qui laisse l'esprit sans lu-

miere & le cœur ſans onction. Mais à quoi bon entrer dans ces détails ! L'anathême prononcé contre les riches par le Sauveur lui-même, n'annonce-t-il pas aſſez les dangers de la proſpérité !

Cependant quels vertiges chez tous les hommes, à l'aſpect des biens & des honneurs ! Ils voudroient que Satan vînt leur offrir la gloire du monde, & bientôt ils ſe proſterneroient. Le fils ſe ſouleve contre le pere, le frere contre la ſœur, le mari contre l'épouſe, ſi-tôt qu'il s'agit d'intérêts. Nos démarches, nos procès, nos projets, nos travaux, & même nos ſonges, n'ont pour objet que la cupidité. La terre n'eſt remplie que de perſonnes qui ſollicitent de la gloire & des tréſors ; la mer n'eſt couverte que de voyageurs qui vont chercher fortune ; & juſques dans le ſanctuaire, il y a des profanes qui déſirent la graiſſe de la terre, plutôt que la roſée du ciel.

Allons à la ſource de ces malheurs, & nous n'aurons pas de peine à découvrir que notre vie toute ſenſuelle en eſt la cauſe. Le ciel doit ſans doute diſparoître, ſi-tôt qu'on fait de l'univers ſa derniere fin, & l'ame s'éclipſer, quand on ne chérit que la matiere.

Oh ! si nous étions bien convaincus des vérités éternelles, que ni nos usages, ni nos désirs, ne sauroient jamais affoiblir, nous ne connoîtrions de prospérité que celle d'être bien avec Dieu, & nous rougirions d'employer ce nom pour désigner des fortunes d'un instant. Mais comment le titre d'homme, ce titre qui annonce la dignité de notre origine, le prix inestimable de notre immortalité, s'est-il perdu, tandis que des dénominations chimériques nous enchantent & nous en imposent ! Comment avons-nous oublié la réalité pour courir après l'ombre, & avons-nous pu nous persuader qu'on étoit plus grand & plus heureux dans le sein des richesses & des honneurs, choses qui nous sont absolument étrangeres, qu'en vivant avec nous-mêmes ! Comment la médiocrité, vantée dans tous les temps, & par tous les sages, n'a-t-elle pas eu plus d'appas à nos yeux, que toutes ces dignités que nous avouons pleines de soucis & d'embarras ! Il a fallu que la fascination des sens ait été bien forte, & le langage du monde bien séducteur : autrement nous aurions préféré la jouissance de notre être à toutes les décorations &

à tous les plaisirs, & nous n'irions pas nous dégrader par des intrigues & des bassesses, pour obtenir un rang, & peut-être un seul regard.

La prospérité, telle que nous la concevons, est un spectacle pompeux qui met les hommes en ostentation; qui les rassasie de plaisirs, & qui leur mérite toutes les distinctions & tous les éloges; mais la prospérité, telle que la vérité la considere, n'est qu'une enflure ou qu'un fantôme. Les payens eux-mêmes en ont ainsi jugé, quoiqu'ils ne connussent de bonheur que la vanité. Ils sentoient que des décorations extérieures n'agrandissent point notre être, & qu'on reste le même individu sous un habit de pierreries, que sous un sac. Il n'y a qu'une ignorance orgueilleuse, qui nous persuade que les honneurs s'identifient avec nous, & qu'ils nous rendent plus immenses & plus infinis. Cela se voit d'une maniere sensible dans un homme obscur, qui devient tout-à-coup seigneur: il s'imagine avoir un nouveau corps, un nouveau sang, une nouvelle ame, & s'étendre beaucoup au-delà de ce qu'il étoit auparavant; ses regards en conséquence ne sont que des mépris, ses paroles que des

ordres, ses manieres que des incivilités, ses révérences que des airs de protection. Ainsi cette ombre, qu'on appelle prospérité, ne change pas les personnes, mais les idées; & c'est une raison qui, jointe à beaucoup d'autres, doit nous faire redouter les richesses & les dignités.

Quels sont d'ailleurs les jugements de la plupart des hommes, lorsqu'ils sont livrés à tout l'éblouissement des grandeurs? Je tremble de le dire. Leurs yeux tels que des microscopes, ne voient plus les petitesses des cours que comme des colosses; tous leurs sens n'estiment plus que ce qui les amuse; leurs passions ne se portent plus que vers des crimes ou des frivolités; leur esprit ne cherche plus que des ridicules pour en rire, ou des romans pour se gâter; leur cœur n'erre plus qu'à l'aventure, & ne se fixe en quelque sorte que sur des objets défendus par la loi. Belles obligations que nous avons à la prospérité! Quel est le philosophe chrétien qui voudroit échanger sa candeur, sa raison & sa tranquillité, pour des miseres aussi déplorables? Ah! s'il étoit possible de feuilleter les replis d'une ame absorbée dans l'opulence & dans la grandeur du siecle, combien de foiblesses,

s, d'inquiétudes & de chagrins
écouvririons-nous pas ! Nous re-
rions les Princes comme les hom-
les plus malheureux. Ils n'ont pas
ſtant dont ils puiſſent diſpoſer, s'ils
nt remplir leurs devoirs ; & ils
nnent l'objet de la cenſure publi-
s'ils les tranſgreſſent.
ais ne parlerons-nous que des dan-
& des embarras de la proſpérité ?
rouverons-nous pas un moyen ca-
de nous y ſoutenir ? Il n'y a point
ndition où l'on ne puiſſe ſe ſancti-
Plus les tentations ſont violentes,
l'ame doit faire d'efforts pour
lter. Les grandeurs humaines de-
ient maſſe, & n'ont plus de circu-
n, ni de jeu, lorſque la raiſon ſe
liſe & s'éleve ; de même que notre
s'appeſantit, & ne coule plus avec
ême fluidité, quand les eſprits ani-
x s'évaporent. *Seneque* dit qu'il
ſe tranſporter au-deſſus de la lune,
jouir d'un temps ſerein ; & heu-
ment notre ame peut nous con-
e bien au-delà. Elle peut oublier
pirée, laiſſer derriere ſoi l'univers
toutes ſes dépendances, & ne
qu'elle & Dieu. C'eſt ce dépouil-
nt qui fait ſa grandeur, parce qu'a-

lors toute en elle-même, & toute pour la Divinité, elle ne s'occupe que de ce qui eſt immortel. Si elle promene un regard ſur les objets, c'eſt un rayon qui s'élance du ſein du ſoleil, & qui vient reluire au milieu des nuages & des ombres. Le monde n'eſt qu'un tableau, mais travaillé par la main inviſible & toute-puiſſante qui a poſé les fondements de la terre, & qui ſoutient la voûte des cieux. Mais nous ne nous attachons qu'au coloris, ſans conſidérer le magnifique deſſein de l'ouvrier, ni les grands traits qui en ſont le chef-d'œuvre, & nous ne voyons, dans toute l'étendue de l'univers, que quelques foibles lueurs, que nous appellons biens ou dignités. Nos préjugés, tels qu'un priſme, nous les repréſentent ſous l'aſpect des plus vives couleurs ; & ſi-tôt que l'ame donne un coup d'œil, ce qui nous ſembloit azur ou pourpre, n'offre plus qu'un fond rembruni, tout ſemblable à l'arene qu'on foule aux pieds.

Nos jugements, ainſi que nos idées, dépendent des différents coups d'œil. Ceux qui n'enviſagent les cours qu'à une certaine diſtance, y apperçoivent les plus grandes beautés ; ceux qui s'en approchent, n'y découvrent qu'une ſim-

ple toile, où des objets peints confusément & d'une maniere gigantesque, étonnent & révoltent. Quand on connoît l'optique morale, on n'est pas émerveillé des honneurs de cette vie ; bientôt on devine ce qu'ils valent, & l'on ne risque pas d'être ébloui. Mais oublions ce point de vue, pour contempler l'ame, lorsqu'elle décompose & qu'elle analyse les pompes & les décorations qui nous séduisent. Elle voit, dès la premiere opération, que le tout s'évapore, & qu'il n'y a rien de solide dans les grandeurs, que l'usage qu'on en fait. Alors les objets changent de face, le prestige finit, la Religion se substitue à la place de l'ogueil & de la sensualité : les cours deviennent des temples, où l'on adore continuellement le souverain Etre ; & les prospérités, par la facilité qu'elles donnent à faire le bien, sont autant de degrés qui conduisent jusqu'au trône de l'Eternel.

Que j'aime à me representer un Souverain lui-même, qui vivant au milieu de sa magnificence comme s'il n'y vivoit pas, ne trouve son espérance qu'en Dieu, sa consolation qu'à soulager les malheureux, son devoir qu'à prier, sa gloire qu'à s'humilier ! Il n'est plus un

centre qui veut s'attirer les adorations de l'univers ; mais une source bienfaisante, qui d'un côté rejaillit vers le ciel, & qui de l'autre coule en abondance pour le bonheur de l'humanité : il n'est plus une idole placée sur un piedestal érigé par l'orgueil ; mais un être plein de raison & de vie, dont tous les regards & tous les gestes annoncent la clémence & l'affabilité : il n'est plus un tyran, ni un ravageur de provinces, qui n'a de loi que son ambition & sa fureur ; mais le pere de la patrie, qui cherit ses enfants, qui les porte dans son sein, & qui les défend contre les insultes de l'ennemi : il n'est plus un Monarque indifférent, qui oublie les services, & qui laisse ses sujets sans récompense ; mais le protecteur de la vertu, qui cherche le mérite, qui l'éleve, & qui se souvenant des vivants & des morts, rend à chàcun ce qui lui appartient : il n'est plus un Prince oisif & voluptueux, qui redoute le travail, & qui néglige l'éducation de sa famille ; mais le premier précepteur de ses fils, qui regarde leurs progrès dans la science & dans la piété comme le devoir le plus essentiel de l'état, & qui veut savoir les détails de leurs études & de leurs mœurs : il n'est plus un

defpote, qui, pour fournir à fes fantaifies, accable fon peuple d'impôts; mais un fage difpenfateur de biens, qui ne prend qu'avec difcrétion, & qui forme des établiffements folides à la gloire des fciences & des arts.

C'eft ainfi que la Religion rectifie les idées, épure les fentimens, & imprime une vraie grandeur fur tout ce qu'elle voit, ce qu'elle touche, & ce qu'elle fait. Les poifons mêmes fe changent en remedes, par le fecours de la médecine & de la chymie; & les richeffes en bonnes œuvres, à l'aide de la piété. Il n'y a que le fouffle empoifonné de l'orgueil & de la cupidité qui rend les hommes dangereux, & l'on ne peut s'en garantir, fi l'ame ne fe recueille toute en elle-même pour prendre l'effor; ainfi que nous voyons les oifeaux, fe rétrecir en quelque forte, & refferrer leurs ailes, lorfqu'ils fe difpofent à voler. La profpérité des méchants n'eft qu'un torrent qui fait du bruit, qui ravage, & qui va fe perdre dans un gouffre ténébreux; celle des bons eft un fleuve qui réjouit la vue, qui coule avec majefté, qui porte la fécondité, & qui va fe réunir à l'immenfité divine.

On ne connoît pas tout le mérite d'un

grand dont la raiſon triomphe des ſens & des paſſions, parce qu'on ignore qu'il eſt bien plus difficile de ſe ſoutenir dans la proſperité que dans l'adverſité. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on goûte, tout ce qu'on reſpire au milieu des cours, provoque à la molleſſe, au menſonge, à la vanité. Il n'y a pas un front qui ne ſe déride à l'aſpect du ſouverain, pas une parole qui ne ſoit aſſaiſonnée de douceur, pas un geſte qui ne ſoit compoſé ; de ſorte qu'il ne voit jamais les choſes dans leur naturel, & qu'il ſemble toujours aſſiſter à un bal maſqué. Que d'efforts d'eſprit pour n'être pas dupe de pareilles illuſions, & pour démêler la vérité à travers tant de voiles qui la dérobent ! Il faut ſe faire une philoſophie, dans un Pays que les philoſophes redoutent ; entretenir l'ordre, dans le ſéjour de la confuſion ; combattre les plaiſirs, dans un endroit qui eſt leur empire ; humilier les ſens, dans le centre de leur gloire ; mépriſer les honneurs, au milieu de leur regne ; pratiquer la religion, dans une terre où l'on s'en moque ; ne s'attacher qu'à Dieu, dans un Royaume où il eſt peu connu.

Tout cela nous force à conclure que

le véritable honneur ne ſe trouve que dans l'exaltation de l'ame, & qu'il n'y a réellement de proſpérité que celle de méditer les années éternelles, de mépriſer la figure de ce monde, & de faire en ſoi-même un rempart contre les paſſions & les vanités. On adoptera ces réflexions ſans beaucoup de peine, ſi l'on jette un coup d'œil ſur la plupart des hommes qui poſſedent des dignités. Quelle petiteſſe d'eſprit & de ſentiments! Plus les décorations extérieures les mettent en honneur, plus leurs défauts les aviliſſent. Leurs lectures, ainſi que leurs converſations, ne ſe rapportent qu'à l'amour-propre; ils oublient le grand & le vrai, & pour ne ſe repaître que de chimeres, & ils affectent de méconnoître d'un moment à l'autre ceux qu'ils paroiſſent le plus eſtimer. Combien d'artiſans pleins d'honneur, qui ne troqueroient pas leur maniere de penſer pour tout le faſte & toute la grandeur mondaine! Les riches ſont les dieux de la terre en apparence, & ils n'ont pas le mérite d'être hommes; ils étalent leur magnificence avec oſtentation, & ils n'ont pas une vertu à montrer; ils en impoſent par leur fierté, & ils ſe font mépriſer par

leur paresse & par leurs débauches.

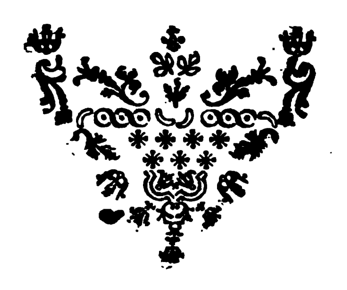
N'est-il pas naturel, après ces réflexions, de désirer la médiocrité, comme l'état heureux qui nous met à l'abri des folies du siecle & des horreurs de l'indigence ? Les grands, qui malheureusement n'en sauroient jouir, peuvent du moins s'en rapprocher, en gémissant, comme Esther, sur la nécessité qui les oblige à porter de magnifiques habits ; en priant Dieu, comme Salomon, de les défendre de la vanité ; en désirant, comme David, d'habiter les tabernacles éternels ; en observant la Loi, comme Judith, au milieu des ennemis du Seigneur. Le Souverain Etre ayant créé notre ame, c'est un sacrilege de la lui ravir, & de l'immoler aux maximes du monde qui n'enseigne que ce que l'Evangile proscrit. Il faut toujours se ressouvenir de son origine, reconnoître sa dignité ; & tous les honneurs de la terre ne sembleront plus qu'une peinture en pastel, que le temps efface insensiblement.

Si l'on connoissoit tous les rapports de l'ame avec Dieu, si l'on savoit tout ce qu'elle peut, tout ce qu'elle est, & tout ce qu'elle sera, on auroit une espece de vénération pour soi-même, au point

point de s'estimer plus que toutes les dignités imaginées par le caprice ou par l'orgueil. Saint Augustin, dans son magnifique livre de l'Ame & de l'Esprit, ne craint point d'avancer que nous sommes en quelque sorte autant de dieux, & que notre nature est aussi excellente que celle des Anges mêmes. Quel éclat! quel beau point de vue! N'absorbe-t-il pas toute la splendeur de ce faste momentané qui éblouit l'Univers? Notre ame, continue le même pere, est la cité même de Dieu, où il réside, & où il se complaît, parce que ses délices, selon l'Ecriture, sont d'habiter avec les enfants des hommes.

Le mot *prospérité* veut dire bonheur, & il nous est impossible de l'atteindre, à moins que par un essor de l'esprit, digne de notre essence, nous ne mettions sous nos pieds les modes, les préjugés & les erreurs qui font époque, comme la vertu en faisoit autrefois. Il y a un luxe pour les sciences, ainsi que pour les mœurs, dont on ne se préserve qu'en se tenant toujours au-dessus de la vanité. L'orgueil ne peut monter qu'à une certaine distance, parce qu'il n'est que l'ombre de la vraie grandeur; mais l'ame, quand elle s'exal-

ce, ne trouve point d'obſtacles juſqu'à Dieu. Elle perce les vapeurs & le firmament même, pour aller ſe repoſer dans le ſein de cette lumiere immenſe que nous verrons un jour parfaitement, & dont nous n'entrevoyons maintenant que quelques lueurs.



CHAPITRE XVI.

De l'Adversité.

ICi s'ouvre le théâtre de la grandeur. Rien de plus admirable & de plus héroïque, que de puiser son courage dans le sein même des disgraces, & de revivre à chaque coup qui devroit donner la mort. Mais il n'appartient qu'au vrai chrétien de nous offrir un pareil spectacle, lui dont la vertu réelle dissipe tous les fantômes d'héroïsme. Combien de sortes d'adversités dans l'Univers; & quel petit nombre de philosophes qui sachent les supporter! Accoutumés à n'estimer que ce qui éblouit, nous n'appercevons que de la misere & de la honte au milieu des événements les plus propres à épurer l'ame & à l'exalter. En vain la Religion nous represente le vrai bonheur dans ceux qui pleurent & qui sont calomniés; nous rejettons cette image comme trop hideuse, & nous fixons les cours où tout paroît captiver les yeux.

Cependant si nous n'avons jamais éprouvé des revers, notre mérite, de l'aveu même de tous ceux qui chériss-

sent davantage les honneurs, n'a pas toute la solidité. Il faut la pierre de touche pour discerner l'or, le creuset pour le purifier, le marteau pour le travailler. Le Ciel, comme un magnifique palais, dont Dieu lui-même est l'Architecte, ne sera parfait que lorsque nous entrerons dans sa structure; mais de même que le ciseau doit tailler les pierres & les polir, les afflictions doivent réformer les défectuosités. On se complaît en soi-même, lorsqu'on vit au milieu des plaisirs; mais on se connoît, quand on passe par les tribulations. Les biens nous attachent, les honneurs nous transportent, les amis nous intéressent; mais si ces liens viennent à se rompre, l'homme n'a plus que lui dont il puisse s'occuper. Il se retrouve après avoir tout perdu, & en se retrouvant il sonde son cœur, il s'entretient avec son ame, & s'éleve jusqu'à Dieu. Ses sens ne sont plus des ministres infideles qui favorisent les passions, son imagination n'est plus une source d'illusions qui le séduit, son corps ne lui donne plus de réponses de volupté; tout ce qui l'environne le persuade du néant de cette vie, & de la réalité de l'autre. C'est par cette raison que l'ad-

versité fut toujours l'école de la sagesse & de la Religion. Tous les Saints s'y formerent, de sorte qu'ils s'imposoient des austérités, lorsque le Ciel sembloit les épargner. Les larmes qu'on verse sur ses calamités, deviennent un miroir où l'ame lit ses devoirs & se voit.

La Sagesse éternelle, qui sans doute connoît le cœur de l'homme, puisqu'elle l'a formé, ne nous persuade ni de rire; ni d'assister aux spectacles; ni de jouer; ni de nous enrichir; mais de renoncer à nous-mêmes; & de porter continuellement notre croix. Il ne s'agit que de nous interroger, pour en savoir les raisons. Personne n'ignore que les ris dissipent, que les théâtres séduisent, que les jeux captivent, que les richesses endurcissent; tandis que l'affliction nous rapproche de l'humanité. On est bien plus compatissant, lorsqu'on a senti les maux que les autres endurent, on se met à leur place, on leur procure les soulagements qu'on eût voulu recevoir, & l'on croit revivre en eux quand on leur fait du bien. Le Ciel n'est jamais plus serein, qu'après les orages; & nous ne sommes jamais plus affables & plus gracieux, qu'après avoir essuyé des revers. Les tribula-

tions font d'abord exhaler toutes nos plaintes, toutes nos impatiences : de ſorte que l'âcreté d'humeur ſe corrige, & qu'il ne reſte que de la douceur. Ainſi, lorſque des liqueurs fermentent, les plus fortes ſortent du vaſe & s'échappent, tandis que les moins violentes demeurent ſans aucune éruption.

Si nous remontions de ſiecle en ſiecle juſqu'au temps où Rome aſſerviſſoit la terre, nous verrions que la ſplendeur de ſes Citoyens n'éclata jamais mieux que dans les adverſités. C'eſt alors que les foibles diſparoiſſoient, & qu'on n'appercevoit que le héros. Nous en dirons autant de tous les Souverains qui éprouverent des malheurs : leur ame, devenue plus courageuſe par l'exercice de la douleur, ſe dégageoit des miſeres humaines, & n'écoutoit plus que la raiſon & le devoir. Quelles merveilles ne découvre-t-on pas ſous le regne de ces Monarques, qui ne conſerverent leur couronne que par des combats, qui virent l'Univers conjuré pour leur ravir l'héritage de leurs peres, & qui, au milieu de tous ces orages, ne laiſſerent échapper que des marques de réſignation & d'intrépidité ! De tels Princes, n'en doutons pas, ont une

magnanimité réelle, digne de toute admiration, & sont ordinairement plus enclins que personne à la clémence & à la générosité. C'est une excellente école que l'infortune; & l'on est bien sublime, lorsque, sans se plaindre & sans pâlir, on en fait triompher.

Quelle grandeur que celle de Job sur son fumier; quelle foiblesse que celle de Salomon sur son trône! On voit tout-à-coup, par cet énorme contraste, la différence des honneurs & des humiliations. Si nous ne considérons que le vernis du monde & la superficie brillante des cours, l'enchantement se saisit de nos esprits, & bientôt nous devenons enthousiastes; mais si nous levons cette premiere écorce, nous frémissons à l'aspect des vices & des miseres qui circulent dans leur sein. Le monde n'est qu'un catafalque érigé par nos passions, & qui magnifiquement décoré au-dehors, ne renferme intérieurement qu'un misérable squélette. Or l'adversité nous apprend à juger ainsi de tout ce qui nous séduit; & en nous arrachant au plaisir & à la joie, elle nous repousse vers nous-mêmes, où nous sommes obligés de vivre & de converser. La prospérité nous incor-

pore en quelque ſorte avec tout ce qui nous eſt étranger ; mais l'adverſité nous dépouille de tout ce qui n'eſt point nous. Elle ne laiſſe que notre ame, que nous ſommes obligés d'interroger, & dont les réponſes nous élevent vers Dieu. Ainſi la roſée remonte, lorſque la campagne, trop imbibée par les pluies, n'eſt plus propre à la recevoir.

L'homme toujours ami du merveilleux, & conſéquemment de l'illuſion, agit comme ſi le monde étoit éternel, & comme ſi lui-même ne devoit jamais finir ; juſqu'à ce qu'un revers le perſuade du néant des choſes terreſtres. On penſe, lorſqu'on perd un emploi, qu'on peut également perdre tout ſon bien, ſes amis & ſa ſanté ; & cette penſée force à conclure qu'il n'y a rien de ſtable ici bas, & qu'il nous faut abſolument un autre bonheur que des richeſſes & des dignités. L'ame, dont la ſituation naturelle eſt l'exaltation, ne ſe retrouve jamais mieux que dans le ſein des diſgraces : elle reprend alors tout ſon empire, & elle voit avec joie les ſens, qu'elle mépriſe, dans le dénuement & dans l'abjection. Plus nous ſommes opulents à l'extérieur, & plus nous ſommes pauvres intérieurement.

La raiſon s'évanouit, à meſure que les paſſions ſe fortifient ; on perd en profondeur ce qu'on gagne en ſuperficie. Les penſées prennent la place des plaiſirs, la méditation celle des entretiens ; & bientôt Dieu, qu'on avoit oublié, ſe fait ſentir comme l'Etre abſolu, qui pardonne & qui punit, qui conſole & qui éprouve, qui exalte & qui humilie. La Religion n'eut jamais de plus fideles diſciples, que dans le temps des perſécutions.

On ſent, à la ſuite de ces réflexions, toute la lâcheté de ces perſonnes qui ne peuvent ſurvivre à leurs malheurs, & qui ſe tuent. Il faut un courage perſévérant, pour ſupporter des revers ; & il ne faut qu'une frénéſie d'un moment pour ſe donner la mort. C'eſt du ſein de la patience, & non des horreurs du déſeſpoir, que naît la vraie magnanimité. L'ame qui ſait ſouffrir chrétiennement, ſe revêt de la lumiere incorruptible à meſure qu'elle ſe dépouille des biens & des honneurs. Si le paganiſme a cru qu'on pouvoit triompher de tous les malheurs, & ſi Horace nous dépeint ceux qu'il croit juſtes, intrépides à la vue d'un écroulement tel que celui de l'Univers ; que ne doit-on pas eſpérer

d'un courage formé par notre Religion?
Il se nourrit, pour ainsi dire, des afflictions, & sans autres témoins qu'une conscience pure & éclairée, il n'attend sa récompense que du Ciel. Quand on se voit dépouillé de ses biens, en butte à la contradiction des hommes, ou quand on sent la douleur courir de muscle en muscle, décharner les membres & soulever les humeurs, il se fait une espece de révulsion qui absorbe le goût qu'on avoit pour le monde, & qui excite le desir de l'éternité.

Il semble que la vérité, si étrangere parmi les hommes, n'a droit de paroître que lorsqu'on souffre. Prenant alors un ton d'autorité, elle nous reproche notre amour pour la mollesse & pour les plaisirs, & elle nous apprend qu'on ne peut compter, ni sur l'argent, ni sur le crédit, ni sur le grand nombre, ni sur les ressources de l'esprit, ni sur la force du tempérament; elle nous fait voir que tous ces états sont toujours prêts à écrouler, & qu'il n'y a que Dieu, qu'on trouve au fond des abymes comme dans les prisons, qui doive être notre espérance & notre appui.

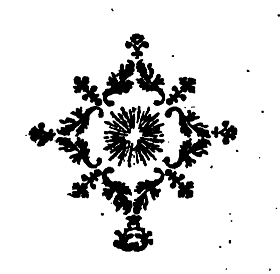
Il y a des personnes qui s'imaginent

que le courage consiste dans l'insensibilité, & elles sont dans une étrange erreur. Plus on sent la grandeur de ses maux, plus il est magnanime d'en triompher : on n'admire pas la patience d'un malade qui tombe en léthargie. D'ailleurs comment pouvoir empêcher la douleur d'agir sur notre corps, & le chagrin sur notre esprit ? Je sais que par la force de l'imagination, & encore plus par le secours de la Religion, on peut beaucoup diminuer l'excès des souffrances ; mais toujours on éprouvera certains ressentiments dont on n'est pas maître. L'élévation de l'ame consiste à sentir les afflictions, mais à s'en faire un mérite auprès du Rémunérateur éternel. Qu'il est grand d'unir en esprit ses tribulations à celles de tous les Justes ; de souffrir les douleurs les plus aiguës, & d'agir comme si l'on étoit impassible, de se voir mourir tout-à-coup aux plaisirs & aux honneurs du monde, & de revivre avec plus de courage ; de n'avoir plus qu'un corps au milieu de tant d'objets épars, & de l'oublier, de fermer les yeux à toute la vanité de l'Univers, & de n'envisager qu'une félicité toute spirituelle & toute divine !

Il n'y a jamais que la surface du vrai Philosophe qui puisse se ressentir des revers. Si par hazard son visage se ride, son ame conserve la même sérénité. On n'est ni indigent, ni abandonné, lorsqu'on peut appeller à soi des pensées, des desirs, former une conversation intérieure, & jouir enfin de soi-même. L'imagination nous éleve au-dessus de tous les honneurs, & elle renferme plus de richesses que l'Univers n'en contient. La mémoire nous rappelle nos amis morts ou absents, & elle est le meilleur de tous les livres; la volonté nous porte vers des objets immenses, qui nous font oublier tout ce qui est limité; l'entendement se dédommage par des idées sublimes, de tous les spectacles & de tous les concerts : l'espérance, ce bien le plus cher qui ne meurt jamais, & qui renaît du sein même des malheurs, s'attache au Ciel, & nous rend indifférents tous les trésorts d'ici-bas. Telles sont les richesses que nous avons en nous, & dont l'homme le plus pauvre peut se servir à chaque instant; richesses qu'on ne connoît pas dans la prospérité, & qui nous deviennent infiniment précieuses dans l'adversité.

L'ame eſt, pour ainſi dire, éparſe chez les perſonnes qui ſuivent le train du monde. Elles ſont ſi diſtraites au milieu du tourbillon qui les agite, qu'ici elles n'ont qu'une demi-penſée, & là qu'une demi-volonté ; tandis qu'elle ſe recueille & raſſemble toutes ſes facultés chez les hommes que le ſort afflige & pourſuit. Ainſi les fleurs ſe reſſerrent lorſqu'il ſurvient un orage, & le ſoleil darde ſes rayons avec plus d'activité quand il perce à travers les nuages. Les adverſités, comme ces fonds rembrunis qui ajoutent un nouvel éclat aux diamants, donnent un luſtre aux vertus. La piété paroît plus éminente, l'humilité plus ſincere, la ſageſſe plus modeſte, la fermeté plus ſolide. Il n'y a donc point à balancer entre les joies du monde, & les afflictions. Le Ciel ne ſera donné qu'à ceux qui pleurent & qui ſe font violence. D'ailleurs, en ſuccombant aux adverſités, on ne fait qu'augmenter ſes peines. Le découragement & le déſeſpoir ſont les plus terribles maux, & il eſt impoſſible, dans cette vallée de larmes, de ne point eſſuyer de revers. Si les afflictions de l'eſprit ne nous troublent pas, celles du corps ſe font ſentir. Je n'ai rien trouvé

de plus sage que la réflexion d'une Dame, autant illustre par sa naissance & par ses vertus, que malheureuse par ses procès. *Je suis*, me disoit-elle un jour, *à la veille de triompher de l'injustice qui vouloit me ravir mon bien ; injustice qui me poursuit depuis quarante ans ; & je redoute cet instant : je connois les miseres de la vie humaine, & les maladies viendront lorsque mes procès seront terminés.*



CHAPITRE XVII.

De la Piété.

LE corps, interprête de l'ame, & comme elle ouvrage du souverain Etre, doit annoncer à la face de l'Univers notre reconnoissance & notre amour. Les nations les plus barbares ont senti la nécessité d'un culte ; & jusques chez les Brames, on adore extérieurement un Dieu : mais il n'appartient qu'à l'Eglise, fondée sur les promesses de Jesus-Christ, de purifier nos actions & nos desirs, & de les rendre dignes du ciel. Elle seule, au milieu de tant de sociétés qui couvrent la surface de la terre, a droit de s'applaudir de son unité, de sa vérité, de son universalité : elle seule a triomphé de toutes les puissances de l'Univers ; & on ne la vit jamais plus forte, que lorsque le sang de ses martyrs couloit de toutes parts, & plus lumineuse, que lorsque les hérésies obombroient la terre.

Parcourons les siecles, depuis le Messie jusqu'à nous ; lisons ces Ouvrages que la plume d'or d'un Augustin, d'un Thomas, rendit immortels ; & nous

connoîtrons toute la profondeur & toute la sublimité de nòtre sainte Religion, dont nos beaux esprits n'ont pas la moindre idée. Quelle chaîne vénérable d'Apôtres & de Docteurs ! Ils s'engendrent les uns les autres d'une maniere toute spirituelle, & se transmettent sans altération le sacré dépôt de la foi. Personne n'ignore que c'est par la soumission, les bonnes œuvres & les prieres, qu'on peut le conserver, & que c'est là précisément ce qu'on appelle piété.

Il n'y a pas un plus beau spectacle aux yeux de la raison & de la foi, qu'une ame remplie de Dieu, parce qu'alors elle est dans toute sa grandeur. La philosophie profane dérobe à nos regards les vices qui la nourrissent & l'engendrent, tandis que la piété, aussi integre en secret qu'en public, n'agit jamais qu'en vue du Ciel. Elle se dépouille, le plus qu'il est possible, des foiblesses de l'humanité, & sa jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle. Elle n'est, ni un caprice, ni une mode, qui varie selon les lieux & les temps ; mais toujours uniforme, elle voit tout changer sans jamais changer elle-même, & elle ne se trouve que dans le centre de la vraie Religion, parce qu'elle

qu'elle ne peut être où n'est pas la foi.

Notre premiere origine ayant été souillée par le péché, & notre vie étant continuellement ternie par des passions & des vices, nous devenons profanes, si la piété ne vient nous purifier & nous consacrer. Sans elle nos plus beaux livres ne contiennent que des mots, nos actions n'ont qu'une apparence de bonté, & notre ame tombe dans un assoupissement qui la confond avec le reptile, dont l'instinct se borne à la terre, & ne s'occupe qu'à satisfaire des besoins. La piété seule honore Dieu comme il veut être honoré ; elle nous place entre le temps & l'éternité, jusqu'à ce qu'elle nous ouvre les portes de la cité sainte. Ah ! lorsqu'on est véritablement pieux, on sait obéir aux puissances, souffrir les inférieurs, vivre de bonne intelligence avec les égaux, aimer tout le monde ; on sait remplir les devoirs de parent, d'époux, de citoyen, d'ami ; on sait s'élever au-dessus des honneurs, des richesses, des préjugés, & pratiquer des vertus dignes d'une immortelle récompense.

L'homme est un cahos d'ombre & de lumiere, si la Religion ne vient

faire une division, & remettre chaque chose à sa place. La conscience, fidelle interprête de la piété, & conséquemment presque toujours accusatrice févere, nous rappelle à la loi; mais emportés par les passions, nous affectons la plus terrible surdité. Cependant, qui ne peut pas admirer la Religion, & ne pas rechercher sa gloire & ses consolations, si ce n'est quelqu'esprit gâté, dont la mode est de ne plus rien croire, ni de rien espérer? Saint Paul, sous le nom de charité, nous peint cette vraie dévotion qui doit faire les délices de tout Philosophe éclairé. Il nous la montre sincere, sublime, généreuse, bienfaisante, souffrant tout, croyant tout, espérant tout, & ne devant jamais finir. L'esprit de prophétie s'éteindra, toutes les connoissances humaines s'anéantiront; & il n'y aura que la piété qui triomphera de la rigueur des temps, parce qu'elle est la contemplation perpétuelle de Dieu, dont les années sont essentiellement éternelles.

Nous avons beau donner l'essor à notre imagination, & nous représenter toutes les actions héroïques qui ont illustré l'Univers, nous ne trouvons

rien d'aussi magnanime que la piété. Elle seule se nourrit de jeûnes, se fortifie dans les douleurs, se ranime dans les veilles, fait ses délices de la mortification; elle seule triomphe des tentations, foule aux pieds les richesses, fuit les honneurs, survit à nos corps, & s'élance jusques dans le sein de Dieu même. Quelle félicité parmi les hommes, si la piété dirigeoit leurs démarches! Ils n'auroient tous qu'un cœur & qu'une ame, ils partageroient leurs biens, ils n'agiroient qu'en vue du Ciel, & ce seroit de toutes parts une sainte émulation pour le service de Dieu. La primitive Eglise a vu ces temps heureux, qu'on ne cesse de regretter lorsqu'on est véritablement chrétien.

Que ce langage est différent de nos beaux esprits; & qu'on est méprisable à leurs yeux quand on s'exprime de la sorte! Mais oseroient-ils bien mettre en parallele leur morale, qui tend à tout vice, avec la piété, qui enseigne & pratique toute vertu? Oseroient-ils relever leur philosophie qui nous envoie brouter l'herbe, au préjudice du christianisme qui nous divinise? Oseroient-ils nous vanter la conquête de quelques

miſérables morceaux de terre, comme plus admirable que celle du Ciel? Oſeroient-ils enfin vouloir nous perſuader que l'affreuſe idée de l'anéantiſſement eſt plus ſublime que la perſpective d'un bonheur éternel? Quel acharnement & quelle corruption, de ne plus donner un livre au public ſans répandre des maximes auſſi déraiſonnables & auſſi pernicieuſes! Combien d'Ouvrages qui ſeroient admirables, & que cinq ou ſix pages ſacriléges rendent dignes de l'exécration publique! Le fanatiſme ſemble avoir quitté les hérétiques pour ſaiſir nos eſprits à la mode, qui ne ſe répetent & qui ne ſe copient que pour débiter des abſurdités & des blaſphêmes.

Certains payens diſoient autrefois que quand même l'immortalité de l'ame ne ſeroit qu'un rêve, ils chériroient un pareil ſonge comme la plus douce conſolation de leur vie. On ne mépriſe donc les avantages de la piété, que parce qu'on ne les connoît pas, & parce qu'on n'a jamais eſſayé de s'éloigner du monde pour ſe rapprocher de Dieu, & pour ſavourer les douceurs qu'il attache à ſon ſervice. David diſoit qu'il aimoit mieux être le dernier dans

la maiſon de Dieu, que d'occuper les premieres places dans les palais de la terre, parce qu'il méditoit continuellement la loi ſainte. Plus on s'efforce aujourd'hui de vouloir nous ravir la piété comme une choſe ſuperflue, & plus nous devons nous en parer, & mettre notre confiance dans ſes exercices. Souvenons-nous que nous n'avons jamais été plus heureux, que lorſque la dépravation du ſiecle n'avoit point encore altéré notre candeur. La conſcience, ce témoignage perpétuel de nous-mêmes, étoit véritablement en paix, les paſſions ne murmuroient point encore, les ſens n'erroient point ſur des objets criminels, & notre ame ne ſoupçonnoit même pas qu'on pût être vicieux. Voilà l'enfance chrétienne dont nous n'aurions jamais dû ſortir, & que la Sageſſe éternelle nous recommande, en nous diſant que ſi nous ne devenons comme des enfants, nous n'entrerons point dans le Royaume des Cieux.

L'ame ne peut véritablement s'élever ſans être pieuſe, parce que ſon élévation tend néceſſairement à Dieu, ou ce n'eſt qu'un orgueil excité par les paſſions. Si la Religion eſt notre élément

& notre vie, si nous sommes morts lorsque nous l'éteignons en nous-mêmes par la dépravation de notre cœur, de quel prix ne sera pas la piété ? Elle n'a jamais fait que le bonheur des hommes, & celui des états ; avec son secours on adore Dieu, on honore les Saints, on respecte toute puissance, on aime le prochain, & l'on s'illustre soi-même. Il ne s'agit que de jetter un coup d'œil sur ces héros du christianisme, dont la cendre vit sur nos Autels. C'est la piété qui les éleva jusqu'au Ciel, qui les remplit de Dieu, qui les rend nos protecteurs & nos modeles, & qui leur assure des honneurs immortels.

Si les sens n'étoient pas nos législateurs & nos maîtres, notre ame ne chercheroit qu'à s'exalter, & par ce noble essor nous verrions le principe des choses, nous connoîtrions l'esprit de la loi, & nous nous approfondirions nous-mêmes. Il faut voir la Religion dans ces personnes qui savent triompher de l'ignorance & des passions. La piété n'a rien de pusillanime que chez les faux dévots, mais elle est noble & simple comme l'Evangile chez le véritable chrétien. Dieu, toujours attentif aux besoins de son Eglise, nous donne

d'âge en âge des modeles de la vraie vertu, & lorsqu'il veut les rendre plus éclatants, il les place à la tête des peuples : & c'est alors qu'on voit une piété sans faste & sans humeur, s'annoncer par un air toujours affable & serein, faire ses délices de converser avec Dieu, rechercher ses Autels comme la source de tout bien, observer toutes les loix de l'Eglise, se ranimer au milieu des revers, veiller sur tout un royaume pour en écarter le libertinage & l'irréligion, prêter l'oreille au cri du malheureux, étudier les besoins de l'état, récompenser le mérite & le travail, préférer les affaires importantes à celles qui ne sont que de pure dévotion, gagner les peuples par la clémence & la générosité, abolir les duels, secourir les orphelins, s'intéresser aux domestiques & les aimer, procurer des ressources aux malades, faire des établissements pour l'instruction de la jeunesse; se familiariser enfin avec la mort, & s'en faire un objet de méditation, à dessein de mépriser le monde & ses vanités. Heureux les Monarques qui pratiquent ces devoirs ! Heureux les sujets qui vivent sous leurs loix ! Telle est la véritable grandeur d'ame, & non ce fantôme d'Héroïsme ;

qui n'a que des appuis humains.

Je voudrois bien que ceux qui sont assez malheureux pour railler la piété, c'est-à-dire, ce commerce admirable entre nous & Dieu, me fissent voir comment on peut se rendre ridicule en ne travaillant qu'à la gloire du Créateur, en se sacrifiant pour obliger son prochain, en renonçant à sa propre volonté, en s'oubliant soi-même au milieu de tout le bien qu'on fait, en pardonnant à ses ennemis, en méprisant la figure de ce monde, en désirant un bonheur immortel. Ah! s'il n'est pas honorable d'avoir de pareils sentiments, il faut que nous ayons perdu toute idée du grand & du beau. Mais un temps viendra où la vérité reprendra ses droits, & où nos libertins, si bien designés dans le livre de la Sagesse, s'accuseront de folie, & déploreront inutilement leurs erreurs. Insensés que nous étions, diront-ils, quel étoit notre aveuglement! voici ceux que nous regardions comme des imbécilles, élevés au rang des Saints. Les vertiges ne durent pas toujours, la raison reparoît, & Dieu qui ne nous a créés que pour lui, se manifeste d'une maniere terrible à ceux qui ont affecté de le méconnoître.

L'on

n ſe moquera peut-être aujourd'hui ces réflexions ; mais demain la mort rendra quel eſt le plus ſage, de ce- qui les goûte, ou de celui qui les rne en ridicule.



CHAPITRE XVIII.

De la Superstition.

L'Homme, qui, presque toujours extrême, se porte également à l'idolâtrie & à l'incrédulité, a besoin d'une Religion telle que la nôtre, dont les lumieres convainquent la raison, & proscrivent la superstition. En vain l'hérésie ose charger l'Eglise de nos abus; elle n'a jamais cessé de réveiller le zele des Pasteurs contre le fanatisme & contre l'ignorance. Si l'on remonte depuis le Concile de Trente jusqu'à celui d'Ephese, on verra que l'Eglise, en déclarant la médiation de Jesus-Christ indispensablement nécessaire, n'approuve celle des Saints que comme bonne & utile: on verra qu'en permettant le culte des images comme une dévotion qui se rapporte à l'original, elle annonce qu'il n'y a aucune vertu dans les tableaux ni dans les statues; qu'en ordonnant les prieres pour les morts, elle condamne la cupidité qui oseroit en faire un trafic honteux; qu'en accordant des indulgences, comme ayant droit de lier & de délier, elle proteste qu'elles sont

tout-à-fait inutiles ſans un cœur contrit & humilié : on verra qu'elle diſtingue les dogmes de ce qui n'eſt que pieuſe opinion ; qu'elle ne déclare hérétiques que ceux qui nient des articles de Foi, & qu'elle ne deſeſpere point de leur ſalut, tant qu'ils ſont vivants ; qu'elle ne connoît que la perſuaſion ; qu'elle a en horreur toute voie de perſécution, & qu'elle ne ceſſe de prier pour ceux qui la ſcandaliſent & la déchirent : on verra qu'elle rend à Céſar ce qui appartient à Céſar, & qu'elle prêche continuellement la ſoumiſſion à toutes les Puiſſances de la terre.

Mais il eſt inutile d'entrer dans ces détails, que l'Expoſition de la Foi, Ouvrage immortel du grand *Boſſuet*, a mis dans le plus beau jour. C'eſt-là qu'on apprend à connoître le véritable eſprit de la Religion, que les ſuperſtitieux obſcurciſſent par des traditions toutes humaines, à l'exemple des Phariſiens, contre leſquels Jeſus-Chriſt tonnoit avec tant de force. La fauſſe piété n'a rien que de dangereux. On ſe confie dans des pratiques ſuperflues, & l'on néglige les devoirs les plus eſſentiels ; on craint d'avaler un moucheron, & l'on avale un chameau ; on s'imagine qu'en

recitant beaucoup de prieres sans attention, on sera sûrement exaucé ; & qu'à l'aide de certaines formules ou de certains exercices, on ne peut manquer d'être sauvé, quelque vie déréglée qu'on mene. Les cérémonies de l'Eglise sont les délices de l'ame chrétienne ; ses Fêtes & ses Cantiques, sa consolation. Mais il ne suffit pas de dire : Seigneur, Seigneur, pour mériter le Ciel ; il faut accomplir les préceptes de la Loi. Il n'y a que ceux qui se font violence, & qui commandent à leurs passions, qui obtiendront le Royaume éternel. Ce ne sont ni les enthousiastes qui l'ont dit, ni moi qui l'ai imaginé ; mais la vérité même, dont les paroles ne passeront point.

On ne sauroit croire combien il y a d'especes de superstitions dans le monde, & combien notre Religion, toute pure qu'elle est, a de disciples qui la défigurent. La fausse piété prend mille formes différentes. Frivole chez les uns, chagrine chez les autres, soupçonneuse dans ceux-ci, cruelle dans ceux-là, elle est cette bête de l'Apocalypse qui a les cornes de l'agneau. C'est elle qui endort les Hérétiques au milieu de leurs erreurs, & les pécheurs dans

une fausse sécurité ; qui corrompt nos bonnes œuvres par un principe d'orgueil ; qui n'apperçoit pas une poutre dans son œil, & qui voit une paille dans celui de son frere ; qui impose des fardeaux qu'elle ne voudroit pas toucher du doigt ; qui préfere ses idées à toute l'autorité de l'Eglise & de la tradition ; qui se nourrit de livres apocryphes & de fables ridicules ; qui commet des sacriléges, en craignant des péchés véniels.

Le grand mal est qu'on substitue presque toujours son humeur à la place de la piété, & qu'on prend pour sa conscience l'obstination. On croit n'être que solitaire, & souvent l'on est sauvage ; on croit n'avoir que du mépris pour le monde, & l'on a de la haine pour le prochain. Nos défauts prennent si facilement le coloris de la vertu, qu'on devient leur dupe dans le temps même qu'on s'imagine en triompher. Bien des personnes ne sont pieuses, que parce qu'elles sont sensibles ; de sorte que si elles n'éprouvoient plus un certain plaisir dans la pratique de leurs devoirs, elles les abandonneroient. D'autres prennent la dévotion comme un rôle qu'il faut jouer, après avoir

donné des exemples de luxe & de vanité. C'est ici que l'élévation de l'ame est plus nécessaire que jamais, pour spiritualiser notre piété. Je ne prétends pas qu'on doive faire du culte divin un squélette, à l'exemple des Hérétiques, qui rejettent toute pompe, toute cérémonie, & qui traitent la Divinité d'une maniere indécente. Je me rappellerai toujours qu'un Ministre protestant me disoit lui-même un jour, que la Religion réformée n'avoit point assez de secours pour entretenir la piété ; qu'elle étoit trop seche & trop nue, & qu'il falloit intéresser les sens, comme on intéresse le cœur & l'esprit.

C'est donc bien à tort que nos beaux esprits rangent parmi les superstitions les Religieuses observances de l'Eglise. Ils publient de toutes parts que nous ne sommes que matiere, & ils voudroient qu'il n'y eût rien de sensible dans notre dévotion. Mais pénétrons leur dessein, & nous reconnoîtrons qu'ils ne desirent l'abolition du culte extérieur, que parce qu'ils savent que s'il venoit à manquer, toute la Religion s'évanouiroit. L'honneur d'être bête, & de vivre sans réfléchir, a tellement ému l'imagination de certains hommes,

qu'ils paroissent envier le sort de marcher à quatre pattes. Eût-on pu croire qu'après six mille ans de recherches & d'expériences, qu'après le témoignage de tant de Philosophes qui nous ont éclairés, qu'après tant d'Ouvrages de génie où l'on apperçoit un rayon divin, on finiroit par annoncer pompeusement au public, que nous n'avons en partage qu'une circulation de sang, que le mouvement de quelques organes; & que nous sommes enfin tels que l'huître & le limaçon? On dira peut-être que nous revenons souvent sur cet objet: mais on ne sauroit trop souvent répéter les éternelles vérités; d'autant mieux que les impies ne cessent de rebattre leurs monstruosités, & de s'en faire un symbole qu'ils débitent à tout propos.

Si nos beaux esprits étoient de bonne foi, & s'ils vouloient s'instruire, au lieu de se moquer & d'invectiver, ils verroient avec étonnement le zele de tous les Catholiques éclairés contre la superstition; ils verroient que toutes les ames qui s'éleverent furent véritablement chrétiennes, & que leur culte, toujours raisonnable, n'eut jamais le caprice ni l'ignorance pour motif. Il n'y a point d'instance que le Concile de

Trente ne fasse aux Pasteurs, pour les engager à prémunir les peuples contre la dévotion pharisaïque; & il n'y a point d'Ouvrage où l'on expose les vérités de la foi, qui ne décrie les abus & les préjugés. Mais les impies agissent comme les Protestants, qui répetent toujours les mêmes accusations, quoique mille fois on leur en ait démontré la fausseté. Si la paille n'étoit pas mêlée ici-bas avec le bon grain, & s'il n'y avoit point de rouille parmi les Chrétiens, la terre ne différeroit pas du ciel. Il faut qu'il y ait des scandales & des superstitions pour nous exercer, & pour nous exciter à desirer ce jour sans nuage où regne à jamais la vérité.

L'ame qui s'exalte ne fait pas dépendre sa Religion de l'opinion des hommes, ni du plus ou du moins qui se trouve dans leur piété : elle a son appui dans l'autorité de l'Eglise, qui ne peut nous tromper; & soit que les abus se multiplient, soit qu'ils viennent à cesser, sa ferveur n'en reçoit aucune altération. On est toujours solidement pieux, quand on s'éleve au-dessus des foiblesses de l'humanité, & qu'on va chercher en Dieu la raison de sa foi. Tout ce qui se rapporte au culte d'un Etre immor-

tel, ne doit avoir que de la grandeur, & ne peut inſpirer que des ſentiments de magnanimité. C'eſt pourquoi la ſuperſtition, qui ne s'occupe que de minuties, ſe trouve diamétralement oppoſée à la Religion, au point qu'elle ſemble en être la parodie.

Si la foi paroît puérile à nos eſprits forts, parce qu'elle eſt ſimple & docile, il ſera déſormais honteux d'avouer qu'on ne peut ſonder les profondeurs de la ſageſſe infinie, & qu'on doit ſe taire & adorer quand il s'agit de la divinité. Nous ne ſommes jamais plus élevés, que lorſque nous nous humilions; jamais plus raiſonnables, que lorſque nous croyons; jamais plus heureux, que lorſque nous eſpérons dans celui qui étoit hier, qui eſt aujourd'hui, & qui ſera à jamais. Les inſenſés s'imaginent eſcalader les cieux, parce qu'ils font quelque chétive découverte en phyſique ou en aſtronomie; comme ſi le payſan qui creuſe la terre, n'étoit pas auſſi près de Dieu que le ſavant qui obſerve les aſtres. Il ne reſte à la créature que le parti du ſilence, de l'étonnement & de la ſoumiſſion. Vouloir regimber contre cette loi, c'eſt vouloir éteindre les étoiles, & deſſécher les

mers. Si l'on ne se moque pas d'un homme qui reconnoît l'impossibilité d'arriver au soleil, pourquoi tourner en ridicule le Chrétien qui se confesse incapable de pénétrer les mysteres de la Religion, & qui en révére la sainte obscurité ?

On n'entend plus que des cris de toutes parts contre le fanatisme & la superstition, comme s'il n'y avoit plus de culte dans l'Univers qui ne fut coupable de ce double excès. On ne pense plus, ou plutôt on ne veut pas penser, que les abus, les cabales & les ligues ne furent jamais l'ouvrage de l'Eglise, toujours pacifique & toujours éclairée, mais le fruit des passions. On ne péche que parce qu'on n'observe pas l'Evangile, & qu'on laisse ramper son ame dans la poussiere. Voilà des vérités que nous comprenons, lorsque nous nous élevons au-dessus des sens. C'est alors que tout culte superstitieux disparoît, & que nous saisissons l'esprit de la loi ; cet esprit, qui distingue le bon du mauvais, l'essentiel de l'utile, qui nous enseigne la profondeur & la sublimité de la Religion, & qui nous place dans le vrai point de vue d'où il faut l'envisager. Chaque objet a deux faces,

& nous ne jugeons ordinairement des choſes que d'une maniere relative, à moins que nous n'en examinions l'eſſence. Si la dévotion du cagot eſt trop chargée, & ſi celle de l'hérétique ne l'eſt pas aſſez, cela n'altere ni augmente la vraie piété : elle reſte toute ce qu'elle étoit, c'eſt-à-dire le bonheur de l'ame & ſon élévation.

Nous n'avons point voulu diminuer l'horreur des ſuperſtitions, mais venger l'Egliſe de l'outrage qu'on lui fait lorſqu'on lui impute nos préjugés. Sans doute il eſt fâcheux, & l'on n'en ſauroit trop gémir, de voir un culte auſſi ſaint que le nôtre, & auſſi pur, profané par l'ignorance & la fauſſe dévotion. Il n'y a ni grandeur d'ame, ni juſteſſe d'eſprit, dans ces pratiques minutieuſes, & dans ces ſcrupules que le caprice produit. La piété eſt ſolide, lumineuſe, ſublime, ſans humeur, ſans faſte, ſans affectation : elle déſavoue ces perſonnes farouches qui ſemblent porter à regret le joug du Seigneur, & qui donnent des idées ſiniſtres de la vertu, de même qu'elle proſcrit ces hommes ridicules, qui n'ont rien que de puérile dans leur Religion. Il viendra un temps, dit ſaint Paul, où

l'on abandonnera les vérités pour écouter des fables.

Qu'est devenue cette foi éclairée qui transporteroit les montagnes, cette foi qui se nourrit des Livres saints, cette foi qui spiritualise la dévotion, & qui, loin de rechercher dans nos Temples ce qui flatte les oreilles & les yeux, fait taire les sens pour adorer Dieu en esprit & en vérité ? On croit souvent aimer la Religion parce qu'on se complaît à l'Eglise, & qu'on éprouve certains sentimens qui réveillent & qui touchent ; tandis que ce n'est que la musique, ou quelque décoration pompeuse, qui frape & qui ravit. Voilà comme nos passions revivent jusqu'aux pieds des Autels, & comme nous sommes une énigme à nous-mêmes. Notre cœur qui devroit se recueillir & s'élever, se distrait du grand objet de notre amour, & se mêle avec les sens qui l'entraînent comme il leur plaît.

Il faut observer, avant de finir l'article de la superstition, que les esprits forts en sont plus entichés que les faux dévots. Rien en effet n'est plus absurde que ce qu'ils croient, & que leurs opinions qu'ils révérent comme la suprême vérité. Quelques paysans ont pu

s'imaginer qu'une ſtatue étoit animée ; & nos philoſophes à la mode ſe perſuadent que de la chair & du ſang penſent réellement : quelques idiots auront ſoupçonné que les Saints ſont égaux à Dieu ; & nos beaux eſprits aſſurent que le vice & la vertu n'ont rien qui différe à leurs yeux. On ſeroit infini, ſi l'on vouloit continuer le parallele ; mais nous renvoyons nos lecteurs au ſymbole des incrédules, dreſſé par Adiſſon. Là paroiſſent dans tout leur jour les extravagances des impies, qui doivent nous faire une véritable pitié. D'ailleurs perſonne n'ignore que ſi par hazard ils viennent à ſe convertir, ils n'abjurent l'incrédulité que pour embraſſer la ſuperſtition. C'eſt ainſi que les extrêmités ſe rapprochent, & qu'il n'y a que le vrai Chrétien dont l'ame élevée ſache tenir un juſte milieu.



CHAPITRE XIX.

De la Vie presente.

J'Apperçois dans la succession des siecles ce premier instant où chaque homme naît, & celui où il finit, sans savoir ni comment, ni pourquoi nous vivons aujourd'hui, & demain nous ne sommes plus. Dieu seul, dont les secrets sont impénétrables, détermine le temps de notre existence, & la durée de nos jours selon sa volonté. Il assigne aux uns trente ans, aux autres quatre-vingt, & au-delà des miseres & des douleurs. D'abord nous ne semblons qu'un point dans le sein de nos meres, jusqu'à ce que venant à naître, nous pleurons sur nos propres malheurs, & nous offrons à l'Univers le tableau de l'esclavage & du péché. Si des nourrices nous allaitent, & si des domestiques veillent à notre conservation, ce n'est que pour annoncer notre foiblesse & notre impuissance. Tout retentit de nos malheurs & de nos cris, pendant que nous passons insensiblement à l'âge de raison, pour faire un nouvel apprentissage de chagrins & de maux.

Notre volonté perpétuellement contrariée par des maîtres, notre mémoire toujours surchargée de sentences & de mots, notre corps sans cesse exposé à la rigueur des châtimens, rendent nos premieres années aussi tristes qu'humiliantes. Cela est si vrai, que malgré le plaisir que nous aurions de rajeunir, nous ne voudrions pas l'acheter au prix de recommencer une carrière aussi pénible.

La jeunesse, à la suite de ces miseres, s'annonce comme une rose qui va s'épanouir ; mais que d'épines qui l'environnent ! On frémit, quand on se rappelle les passions dont nous sommes alors investis. Notre tête, semblable à une ruche murmurante, ne nous permet pas d'entendre le langage de la raison ; notre cœur, comme une cire susceptible de toutes sortes d'impressions, se durcit & se liquéfie selon que notre sang est agité ; & notre ame, telle qu'une esclave, s'assujettit à toutes nos sensations. Les sciences ne paroissent se presenter, que pour nous reprocher notre ignorance & pour nous tyranniser. Ce n'est en effet qu'à force de patience & de sueurs, qu'un jeune homme parvient à débrouiller quelques vérités. Combien de leçons, de traits de plu-

me & de réprimandes, avant d'avoir appris quelques principes de morale ou de physique ! La seule étude des langues décourage & desespere.

Continuons d'achever un portrait qui n'est encore qu'ébauché, & développons ce temps d'adolescence, où les desirs combattent la sagesse, & où les passions fermentent dans toute leur force. Ici l'amour trouble le cerveau, là l'orgueil gâte l'esprit ; ici le jeu ruine, là l'intempérance épuise. On diroit que tout conspire à la perte de la jeunesse ; de même que dans une tempête les nuages, les éclairs, les pluies, les vents, les tonnerres, semblent se réunir pour déraciner une jeune fleur. Si l'on résiste à la colere, on succombe à la paresse ; si l'on se garantit des vices, on donne dans les ridicules. Toujours au-delà du temps présent, & toujours ailleurs que dans l'endroit où l'on se trouve, nous passons nos premieres années au milieu d'un tourbillon qui nous dérobe la vue de nous-mêmes & celle de nos devoirs.

Quel prodige, si quelques traits de grandeur d'ame percent alors à travers le cahos des passions ! Les jeunes gens ne font, pour ainsi dire, le bien que par

distraction.

ïstraction. La légereté des idées, la véémence des desirs, l'effervescence des umeurs, mettent toute leur personne n desordre. Ce ne sont que des courses, les bals, des jeux, des spectacles, qui es occupent. La vérité leur paroît un nnemi, la sagesse un fardeau, l'étude in tyran. On redoute ses parents, on éteste ses maîtres, on tourmente ses erviteurs, & l'on devient le fléau de oi-même, ainsi que celui des autres. Il i'y auroit qu'une heureuse éducation, qui pourroit réprimer ces malheureues saillies : mais je ne sais par quelle faalité cet art si nécessaire n'est encore qu'ébauché, & comment les Princes mênes, qui devroient avoir les meilleures nstructions & faire l'apprentissage de outes les miseres humaines, sont pour 'ordinaire abandonnés à l'ignorance & i la flatterie. On les encense, tandis qu'il faudroit les humilier ; on les loue, tandis qu'il faudroit les corriger ; on les endort, tandis qu'il faudroit les réveiller.

Telle est la saison de cette jeunesse, qui, comme un été brûlant, nous consume & nous devore jusqu'à ce que les affaires venant à succéder aux plaisirs, l'ambition s'empare du cœur & le tyrannise. Alors les inquiétudes commen-

cent, les embarras ſe multiplient, & il n'eſt plus queſtion que de s'arranger ſur cette terre avec les mêmes précautions que ſi l'on étoit éternel. La fortune devient l'idole qu'on adore ; l'argent, le bonheur qu'on pourſuit. Tout ſe réunit vers ce double objet, qui inſpire les ruſes, les intrigues, les feintes, & ſouvent les forfaits. On n'apperçoit que des intérêts & des honneurs, on ſe marie par cupidité, on ſe place par orgueil, & l'on ne penſe qu'à bien nourrir ſon corps, le bien loger & le bien vêtir. Il ne s'agit point d'analyſer le cœur des hommes, pour les deviner à cet égard : le tableau que nous faiſons, eſt leur propre portrait. L'imagination, la mémoire, la volonté, ne roulent que des affections & des idées qui ſe rapportent à une vie toute ſenſuelle. Le ſommeil même ne les diſtrait pas de cette agitation ; car c'eſt alors qu'ils rêvent avec effort, & que leurs ſonges retracent toutes leurs journées.

Notre humanité feroit encore trop bien traitée, ſi elle n'avoit que ces maux à redouter ; mais les injuſtices qui nous oppriment, les calomnies qui nous perſécutent, les maladies qui nous tourmentent, les tentations qui nous affli-

gent, viennent grossir la chaîne de nos malheurs, & nous réduire à la plus dure captivité. Ce ne sont que des périls de la part des voleurs, de la part des ennemis, de la part des faux amis, & de la part de nous-mêmes. Il semble que toutes les créatures s'arment pour nous perdre : l'insecte distile son poison, & la rose même déploie ses épines. Si nous marchons au milieu des Villes, si nous habitons les forêts, si nous parcourons les mers, les dangers se succedent, pour ainsi dire, & tout au moins la peur nous trouble & nous déconcerte.

Telle est la vie présente, où tout paroît riant au premier aspect, & dont il ne résulte que des angoisses, des douleurs & des calamités. Cependant nous n'avons détaillé, ni les miseres du pauvre, ni les maladies auxquelles est exposée notre triste humanité. Il faudroit descendre en ces chaumieres où languissent la plupart des hommes, & se transporter dans ces Hôpitaux où l'on ne repousse la mort qu'à force de médicaments & d'opérations, pires que la mort même. Quelles horreurs ! quelles images ! Ne vérifient-elles pas les paroles de Job, qui appelle notre vie un combat

continuel ? Nous n'avons pas besoin d'interroger nos peres pour apprendre nos malheurs ; ils existent en nous, & autour de nous, de maniere à nous avertir sans cesse de leur funeste impression. Chacun, en s'avouant mécontent de son sort, nous instruit qu'il n'y a point d'état où l'on n'éprouve des disgraces & des chagrins. Les riches sont dévorés par un ver intérieur, & les indigents par la faim ; les grands sont consumés par l'ambition & l'ennui, & les petits dépouillés par l'injustice & foulés par l'orgueil. Que de troubles domestiques en nous-mêmes, & dans nos maisons ! Que d'alarmes causées par la mort de nos amis, ou par leur absence ! Que de sentiments d'antipathie, qu'il faut étouffer ! Que de mouvements de colere, qu'on doit réprimer ! Que de mauvaises pensées, qu'il est nécessaire de dissiper ! Les heures ne se succedent, que pour nous transmettre à chaque minute de nouvelles inquiétudes & de nouveaux embarras.

Sans doute on succombe à ces maux, ou l'on vit en être qui végete, si la grandeur d'ame, que la Religion seule peut inspirer, ne vient nous prémunir & nous éclairer. Alors nos malheurs se

changent en épreuves, & nous les chériſſons comme des occaſions de mériter l'éternelle félicité. Notre exiſtence n'eſt réellement ſupportable, qu'autant que nous eſpérons une nouvelle terre & de nouveaux cieux. Nous ſentons que notre eſprit immortel a droit d'attendre une autre perſpective que des fleurs qui ſe fannent, des aſtres qui s'éclipſent, & des corps qui ſe réduiſent en pouſſiere. Qu'eſt-ce qu'une vie toute concentrée dans la ſphere de cet Univers, où chaque objet nous pique en nous careſſant? Il faut en ſortir comme d'une priſon, & s'élancer dans les eſpaces immenſes qui abſorbent toute idée de la matiere. Je ſens que l'entrepriſe eſt difficile, puiſqu'il y a ſi peu d'ames qui s'élevent: mais cependant on ne triomphe qu'à ce prix des douleurs & des revers.

La plupart des hommes équivoquent ſur le mot de vie. Ils entendent par ce terme la jouiſſance des plaiſirs criminels, qu'on peut dire une véritable mort. On ne reſpire, comme être raiſonnable, qu'autant qu'on fait uſage de la faculté de penſer, & qu'on l'emploie à ſe connoître & à ſe ſpiritualiſer Les inſtants qui compoſent notre vie coulent avec

une telle rapidité, que, si nous ne travaillons à arracher quelque chose à ce temps qui nous ravit tout, nous végétons à la maniere des animaux. Nous ne sommes qu'un point dans l'étendue des siecles, & un point qui va tout-à-l'heure être effacé, tandis que notre esprit doit durer autant que l'éternité.

C'est donc bien à tort qu'on fait une idole de son corps, & qu'on le traite comme le mobile de notre existence; lui, qui chaque année dépérit, jusqu'à ce qu'il devienne squélette. Il suffit de fixer la vieillesse, pour connoître toute sa fragilité. Ce ne sont plus alors que des organes usés, des ressorts rouillés, des fibres mortes, qui engourdissent l'esprit, & qui semblent le dépouiller de son imagination & de sa mémoire. Le spectacle d'un vieillard dont l'ouie, la vue, l'odorat, s'anéantissent, & ne présentent à nos yeux qu'un tronc desséché & qu'un sépulcre mouvant, est le coup d'œil le plus affligeant pour l'humanité. On n'apperçoit plus qu'une ombre plaintive, qui reconnoît à peine ses meilleurs amis, qui s'égare dans des questions inintelligibles, & qui paroît vouloir inutilement raccrocher un reste de vie qui s'enfuit. Il faut mourir jeune,

ou éprouver une pareille ſituation. Chaque inſtant nous retranche une partie de nous mêmes ; mais nous croyons cette vie ſans bornes, parce que notre imagination & notre vanité vont plus loin que nous.

Si les hommes voyoient en naiſſant le tableau des miſeres auxquelles ils ſeront expoſés, ils voudroient rentrer dans le néant d'où ils ſortent. L'ambitieux n'appercevroit qu'avec effroi les peines, les ſoupleſſes, & les indignités qui doivent être les véhicules de ſa grandeur ; le ſavant ſe décourageroit, à l'aſpect des fatigues & du peu de fruit que lui donneront ſes recherches & ſes veilles ; le politique frémiroit, en conſidérant ſa carriere épineuſe, où chaque pas peut occaſionner ſa chûte, & où chaque projet, quoique ſouvent inutile, coûte une application & des ſueurs infinies ; le conquérant apprendroit qu'il n'a droit d'attendre qu'une gloire fort incertaine, après des combats & des périls de toute eſpece ; le voluptueux lui-même ſentiroit que ſes plaiſirs, qui paroiſſent ſi riants & ſi commodes, doivent l'accabler de remords ou de maladie, le dépouiller de ſa réputation, & peut-être de ſes biens ; le

courtisan rougiroit de voir ses fades adulations récompensées par des revers, ou par une prospérité que le public auroit en exécration; le Monarque enfin, encore plus effrayé que tous les autres, redouteroit le terrible fardeau de ses embarras & de ses devoirs, ainsi que le compte formidable qu'un Souverain est obligé de rendre au tribunal du Juge universel. Il n'y auroit que l'homme dont la Religion devroit faire l'étude & les délices, qui se résoudroit volontiers à vivre pour mériter, & pour se préparer par la foi à jouir éternellement de Dieu.

Mais pourquoi ces vérités, qui nous alarmeroient dans cette supposition, nous échappent-elles parce qu'elles sont réelles? On ne connoît les peines, que lorsqu'on en a fait l'essai; cependant il n'en sera pas moins certain que toute vie n'est qu'une succession de maux, & qu'on ne peut en triompher que par la grandeur d'ame. La difficulté consiste à l'acquérir, puisqu'on n'y parvient qu'en se dépouillant de tout orgueil & de tout attachement aux vanités du siecle. Je voudrois donc que les hommes s'accoutumassent de bonne heure à peser en eux-mêmes toutes les choses qui les

les occupent ou qui les amusent, & à les évaluer, non selon le goût du monde, mais selon l'ordre immuable de la raison. Je voudrois qu'avant d'agir on prévît toujours la fin de chaque action, & qu'on ne manquât point de s'examiner sur l'emploi du temps, & sur le genre des études ou des affaires. Je voudrois qu'on se convainquît intimement que nous ne sommes nés que pour la vérité, & pour faire du bien; que c'est se dénaturer, que de mépriser ses freres; & qu'il n'y a d'homme magnanime, que celui qui met toute sa confiance en Dieu.

Lorsqu'on se repose sur les honneurs, on ne s'accroche qu'à des objets terrestres, & conséquemment périssables, puisque la terre elle-même peut manquer; mais lorsqu'on se confie dans l'Etre qui étoit avant la création du monde, & qui subsistera après sa destruction, on a l'éternité même pour appui. Cette idée seule doit réveiller toute notre raison, & nous engager à oublier tout-à-l'heure ce que nous avons estimé jusqu'ici, & à prendre un noble essor qui nous dégage de nos liens charnels. On n'est esclave du monde, que parce qu'on rampe. Je

ſais que notre maniere de vivre dépend en quelque ſorte des perſonnes que nous voyons, des amitiés que nous formons, des pays que nous habitons, en un mot des événemens & des circonſtances; mais dans quelque poſition qu'on ſe trouve, l'ame a toujours des reſſources pour s'étudier & pour s'élever. On ne doit jamais abandonner au public qu'une partie de ſoi-même, autant qu'il en faut pour cultiver la ſociété.

La plupart des hommes, loin d'obſerver ces préceptes, profanent leur propre vie, ou plutôt en font une eſpece de mort. Ils n'ouvrent, ni leurs oreilles, ni leur cœur, aux vérités que la Religion expoſe. Pourvu qu'ils jouent ou qu'ils diſputent, qu'ils cabalent ou qu'ils rient, qu'ils trompent ou qu'ils dorment, qu'ils critiquent ou qu'ils mangent, ils ſont enchantés de leur exiſtence, & ſe croient nés pour les plus grandes choſes. On a perdu la ſuite de ces jours pleins qui illuſtrérent nos peres, & qui nous ont procuré des Ouvrages merveilleux, où l'ame, toute inviſible qu'elle eſt, ſe fait voir à chaque page. Le temps conſtitue la vie preſente, & il n'y a rien dont

on abuse avec moins de scrupule. Nous ne pensons pas qu'en disposant des heures comme nous voulons, il en vient une qui dispose de nous à son tour, & nous efface pour jamais du nombre des vivants.

Il faudroit souvent nous representer ce dernier instant, & penser qu'alors il nous sera égal d'avoir vécu d'une maniere obscure ou brillante, d'avoir eu des talents, ou de n'avoir rien su. Tout ce qu'on fait par ostentation n'aboutit qu'à quelques épitaphes plus ou moins belles qui décorent un triste tombeau, c'est-à-dire, à quelques syllabes que le temps anéantit. Si ces vérités saisissoient les hommes, la grandeur d'ame s'éleveroit sur les débris de ce faux héroïsme qui les éblouit. Ils ne verroient rien de grand que ce qui ne doit jamais finir, & conséquemment ils deviendroient grands eux-mêmes. Rien de plus magnanime que de vivre en philosophe chrétien, qui dépouille l'Univers de tout le faux clinquant dont nous l'avons revêtu, & qui n'apperçoit que la main invisible du Créateur. Nos jours se passent à vernisser des objets frivoles, & à nous contempler dans notre propre ouvrage. De-là naissent

de petites idées, de petites manieres, & de petits sentiments, qui nous courbent vers la terre, & nous empêchent de nous élever. Je suis toujours fâché, quand je lis les révolutions de la vie humaine, de ne trouver de siecle en siecle que quelques ames qui se dégagent de la matiere, & qui percent les nuages de la cupidité.

Un jour devroit instruire l'autre, selon le langage de l'Ecriture; & l'on voit, au contraire, que plus le monde avance en âge, & plus il devient frivole. On n'avoit point senti jusqu'ici cet amour excessif pour les bagatelles, qui nous énerve & qui nous perd. Les grands hommes étoient rares; mais les personnes futiles n'étoient pas si communes. On se soutenoit, en quelque sorte, entre le rampant & le sublime; mais aujourd'hui l'on se décide avec une espece de fureur pour tout ce qu'il y a de plus puérile. L'ame est obligée de s'oublier pour un son, une couleur, un parfum, qu'on admire comme son être, & la vie s'abrutit sous l'empire des sens. Cependant il n'y a pas d'instant où la Providence ne nous avertisse, d'une maniere frappante, de la caducité des choses humaines. Ici les disgraces précipitent, là

les maladies consument ; ici la peste dévore, là le feu réduit en poudre : les uns périssent par les flammes, les autres au sein des eaux ; ceux-ci s'abandonnent au desespoir, ceux-là s'égarent dans les plus affreux déserts : & peut-être apprendrons-nous au premier jour que tous ces malheurs arrivent actuellement. Sans la distance des lieux, nous saurions à chaque minute les révolutions les plus funestes ; nous saurions qu'on vole, qu'on trahit, qu'on assassine, qu'on égorge presqu'à toute heure, & que la terre s'entr'ouvre sans interruption pour engloutir des dépouilles de notre humanité.

Quel affreux tableau ! mais qu'il est ressemblant ! Oui, voilà cette vie qu'on conserve, qu'on estime, & qu'on chérit comme la suprême félicité. On a beau savoir qu'une seconde suffit pour la dissiper, on s'appuie sur elle avec une assurance inébranlable. Nos jours, quoiqu'entrecoupés de malheurs, de remords & de sanglots, s'offrent à nos regards sous une forme séduisante ; & nous les croyons les messagers du bonheur. Combien la grandeur d'ame n'est-elle pas nécessaire pour dissiper ces illusions, elle qui naît du sein même de la

vérité, & qui ne s'occupent que des moyens d'y retourner ! Elle nous transporte en idée dans cette région intellectuelle où il n'y qu'un jour éternel sans crépuscule & sans nuit, & alors nous nous détachons tout naturellement des objets terrestres.

Mais il est impossible d'acquérir cette grandeur d'ame dont nous parlons, si nous ne choisissons un état relatif à nos talents & à nos goûts. Le sort de notre vie dépend de notre vocation. Un pere est tyran, lorsqu'il ose en disposer contre notre volonté. Les cloîtres n'ont de mauvais Religieux, les cours de mauvais Ministres, les Villes de mauvais Juges, que parce qu'on prend des emplois auxquels la Providence ne nous a point destinés. Chaque planete roule dans sa sphere, & chaque homme doit vivre dans la condition qui lui est propre. Si le soleil passoit à la place de la lune, l'Univers deviendroit cahos; de même que la société se trouve en désordre, depuis que le caprice ou l'intérêt décident de la vocation. On devroit sonder son cœur, & l'on ne s'attache qu'à la superficie des choses; on devroit interroger son ame, & l'on ne consulte que les sens; on devroit essayer ses for-

ces & sa capacité, & l'on n'étudie que le plaisir, dont on fait aujourd'hui un systême de conduite & de philosophie.

Tous ces maux viennent de ce que notre vie extérieure contredit perpétuellement la vie intérieure. C'est un combat entre l'ame & les sens, qui blesse la raison. Il faut exister en soi, & hors de soi, de maniere à pouvoir être tout à la fois sur la terre & au ciel. Nous trouvons le ciel en nous-mêmes, lorsque nous savons habiter avec nous; car c'est-là que l'impression de la Divinité se fait sentir. Qu'il est triste de ne vivre qu'à l'aventure, & de voltiger d'objets en objets, pour s'accrocher en quelque sorte à des frivolités! Ainsi l'on voit naître des plantes au hazard, & s'attacher aux premiers arbres qu'elles rencontrent.



CHAPITRE XX.

De la Vie future.

NOtre vie, telle que le ſoleil, après avoir eu ſon aurore, ſon midi & ſon couchant, s'éteint en apparence pour aller renaître dans un autre hémiſphere. Mais cet hémiſphere eſt-il un endroit corporel, ſemblable à ce Firmament que nous admirons ; un eſpace reſſerré, comme cette athmoſphere d'air que nous reſpirons ! Non ſans doute : l'immenſité de Dieu même, qui n'a ni lieu, ni limites, & qu'on ne peut comprendre, parce qu'elle eſt au-deſſus de toute compréhenſion, devient le ſéjour immortel des ames indeſtructibles. Il faut, pour en avoir quelqu'idée, oublier tout ce qu'il y a de plus merveilleux dans cet Univers, & ſe ſurmonter ſoi-même, puiſque l'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, ni le cœur de l'homme compris ce que Dieu réſerve à ſes Elus. Là ce ne ſont plus ces penſées qui, quelque ſublimes qu'on les ſuppoſe, ont toujours quelque défectuoſité ; mais des productions d'un eſprit épuré, ſanctifié, & dont la capa-

cité se trouve toute remplie de la Divinité : là ce ne sont plus ces sentiments que l'amour-propre ou l'intérêt rendent toujours imparfaits ; mais des affections qui deviennent en quelque sorte infinies, à raison de leur grande intimité avec l'Etre des êtres. Ainsi les fleuves vont s'unir à la mer, & former ce vaste océan qui remplit l'univers de son bruit & de sa majesté.

J'ai besoin d'appeller ici toute la grandeur d'ame que les hommes peuvent acquérir, pour exprimer cette vie future dont l'espérance étend nos desirs, dissipe nos afflictions, & consacre nos travaux. En vain les Poëtes & les Orateurs ont souvent entrepris de nous dépeindre la Jérusalem céleste ; en vain ils ont fait intervenir les étoiles & les fleurs pour nous en tracer une magnifique copie : ce n'est qu'une ébauche informe, & tout-à-fait incapable de nous en donner une juste idée. Comment, en effet, nous representer un séjour où tout est lumiere, & où il n'y a ni lune, ni soleil ; un royaume où tout est harmonie & magnificence, & où il n'y a ni instrument, ni décoration ; un jardin où coulent des torrents de volupté, & où il n'y a ni terre, ni eau ; une cité dont les portes s'ouvrent & se fer-

ment, & où il n'y a ni barriere, ni limite; un trône d'où il sort des éclairs, des tonnerres, & des voix, & où il n'y a que de purs esprits? Il n'appartient qu'à Dieu, comme source de tout bonheur & de toute beauté, & comme Etre immense & tout-puissant, qui se communique comme il veut & quand il veut, d'opérer de pareils prodiges, & de faire sentir éminemment à nos ames une portion de sa félicité, quoiqu'elle soit indivisible.

Si les Livres les plus divins & les plus sublimes, tels que l'Apocalypse, dont les éclairs aveuglerent l'esprit de *Newton* même, nous décrivent la vie future comme un ciel de jaspe & de saphirs, ou comme une Ville environnée de murailles d'or le plus pur, ce n'est que pour s'accommoder à notre foiblesse. Tous les objets matériels disparoissent à la mort, & les ames, transfigurées dans celui qui est la lumiere du monde, ont pour habitation l'essence même de Dieu. *Comme mon Pere est en moi, & moi en mon Pere*, dit Jesus-Christ, *mes Disciples seront de même un en nous, afin qu'ils aient la plénitude de ma joie.*

Elevons nos esprits à la suite de ces magnifiques paroles, & tâchons, s'il est

possible, d'entrevoir quelque rayon de ces clartés célestes, qui sont les délices des Saints ; nous en serons bientôt remplis, si nous préférons cet immense bonheur à tous les biens temporels.

Cette vie n'est que l'enfance de notre être, & comme une nuit obscure dont tous les plaisirs ne sont que des songes passagers : mais la vie future nous embellira des traits de la vérité même ; & il n'y aura pas jusqu'à nos corps, qui par la suite deviendront incorruptibles & radieux, pour participer à la gloire de l'ame. Oui, les Bienheureux absorbés en Dieu, & toujours avides de son amour, quoique toujours pleinement rassasiés, désireront & jouiront. Quelle extase ! On possédera celui qui possede tout, on existera dans celui par qui tout existe, on s'élevera jusqu'à celui qui est au-dessus de toute élévation.

Mais tout ce que nous pouvons dire n'est qu'une ombre de la vie future, où notre humanité, transformée de maniere à exprimer la Divinité même, puisera une félicité immense qui cause à chaque instant les mêmes joies & les mêmes ravissements que si elle augmentoit. Dieu nous invite par la voix des inspirations, des bons exemples & des instructions, à regarder conti-

nuellement ce ciel tout ſpirituel, qu'on peut appeller l'élément des ames; & inſenſés, nous perdons nos jours à contempler de la pouſſiere, ou à nous enfoncer dans la boue. Cependant, ſi le Firmament enrichi de ſes étoiles nous paroît un objet auſſi magnifique, que ſera l'Etre immortel, qui peut tirer quand il veut, des tréſors de ſa toute-puiſſance, des millions de mondes nouveaux ?

Le Dieu dont nous devons jouir, & qui doit ſe donner à nous d'une maniere ineffable, n'eſt ni ce dieu des païens, qui avoit des vices & des paſſions; ni ce dieu des Spinoſiſtes, qui n'exiſte que dans les éléments; ni ce dieu de nos Philoſophes modernes, qui, ſemblable aux idoles, demeure éternellement ſourd & muet, & ne s'embarraſſe ni de punir le crime, ni de récompenſer la vertu: mais le Dieu trois fois Saint, qui révéla ſa gloire à Abraham, ſes Loix à Moïſe, & qui, après nous avoir parlé par des Prophêtes, a daigné nous parler par ſon propre Fils. C'eſt le Dieu qui touche les montagnes & les diſſipe en fumée, fond les rochers dans des ſources d'eaux vives; qui ſe promene ſur les ailes des vents, & qui répand ſur la terre

ces couleurs qui nous raviſſent, ces odeurs qui nous embaument, ces ſaveurs qui nous parfument. C'eſt le Dieu qui tonne dans les cieux, & qui ébranle la terre juſques dans ſes fondements; qui connoît toutes les étoiles, & qui les appelle par leurs noms, qui ſouffle, & qui tarit le gouffre immenſe des mers; qui donne le mouvement à la moindre feuille, & la nourriture aux plus vils inſectes. C'eſt le Dieu qui fait marcher la mort devant lui comme l'exécutrice de ſes vengeances; qui briſe les mauvais Rois dans le jour de ſa colere, & qui, d'une ſeule parole, fera rentrer l'Univers dans le néant d'où il l'a tiré. C'eſt le Dieu qui enivre ſes Saints d'un torrent de délices, & qui les reçoit dans ſes tabernacles éternels; tandis qu'il tient des abymes toujours ouverts, où ſa juſtice dévore les pécheurs, ſans jamais les anéantir. C'eſt le Dieu dont les miſéricordes ne peuvent s'épuiſer, qui pardonne toutes nos offenſes, & guérit toutes nos langueurs; qui nous arrache des portes de la mort, & nous rajeunit comme l'aigle; qui remue actuellement mes doigts, qui me fait reſpirer, & qui interceptera cette reſpiration quand il le voudra.

L'homme, vaſe d'argile, pouvoit-il

espérer une communication aussi intime avec un Etre aussi incompréhensible & aussi puissant ; & n'avons-nous pas droit de dire que réellement on se moque de notre ame, lorsqu'on ose placer sa grandeur dans la conquête de quelques provinces, ou dans la jouissance de quelques honneurs ? La seule vie future peut satisfaire nos desirs toujours renaissants. Notre cœur s'inquiéte & s'égare, jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu. C'est le centre du repos universel, où toutes les créatures doivent tendre, si elles ne veulent pas rester indigentes, expatriées, & livrées au desespoir. L'homme ressemble à ces modifications qui ne sauroient subsister sans sujet : il s'anéantit, pour ainsi dire, si-tôt qu'il ne s'attache pas à l'Etre Créateur dont il emprunte tout ce qu'il est.

Mais quand même la vie future ne seroit que le dépouillement de nos infirmités, & qu'on n'y auroit pas d'autre consolation que celle de ne point souffrir, & de respirer loin des fraudes, des parjures & des calomnies, on devroit desirer avec toute l'ardeur une si heureuse situation. Combien de fois n'avons-nous pas gémi des scandales & des maux qui coulent dans cette vallée de larmes avec impétuosité !

ɔmbien de fois n'avons-nous pas de-
é d'arrêter ce torrent qui trouble la
ıix, qui ravage les consciences, & qui
pand de toutes parts la désolation
l'effroi ! Mais le bonheur que nous
pérons va bien plus loin, puisqu'il
a point de bornes; tout ce que notre
nagination peut se peindre de plus
lmirable & de plus heureux, n'est
ue comme une goutte d'eau en com-
ıraison des mers. Saint Paul lui-mê-
ıe, quoiqu'il n'avoit été ravi qu'au
oisieme ciel, avoue que toutes les fa-
ıltés humaines ne sauroient atteindre
u point d'exprimer ce qu'il a vu &
e qu'il a entendu. Ne desirerons-nous
as, après un tel récit, de sortir de la pri-
ɔn de notre corps, & de briser les liens
ui nous retiennent dans un cloaque
'infirmités ? La terre est cet exil dont
ıarle le Prophête, & où l'on ne peut
hanter la Cantique du Seigneur sans
larmes & sans distraction. Les Juifs,
ıssis sur le bord des fleuves de Baby-
one, répandoient autrefois des pleurs
ıu souvenir de Sion, suspendoient en
igne de deuil leurs harpes aux saules,
& répétoient sans cesse le nom de leur
chere Jérusalem ; & nous, quoique
Chrétiens, nous oublions l'habitation

de Dieu même, qui doit être la nôtr
pour nous livrer à des concerts pr
fanes qui flattent nos ſens & réve
lent nos paſſions. Il n'y a pas juſqu'
ſon des cloches que nous n'ayions po
ainſi dire en averſion, parce qu'au li
de nous convoquer à des bals & à c
feſtins, elles nous appellent à des exe
cices de Religion, & nous avertiſſe
de cette vie bienheureuſe qui no
attend.

Cependant il faut nous réſoudre
des conſolations infinies, ou à des tou
ments éternels. L'Arrêt eſt prononcé
& ni nos diſſertations en poéſie,
nos épigrammes en roſe, ne pourro
l'annuller. Un Etre éternel recompe
ſe, ou punit, d'une maniere éternell
& ce n'eſt pas avoir idée de Dieu, q
de le ſuppoſer moins juſte que miſér
cordieux. Toutes ſes perfections ſo
également infinies. Mais comme
n'eſt pas vivre, que de ſouffrir à j
mais, nous n'enviſageons la vie futu
que ſous l'aſpect d'un bonheur inexpr
mable. Toute ame qui en jouit eſt da
ſa ſuprême grandeur, puiſqu'une cré
ture ne peut arriver à rien d'auſſi gran
que la poſſeſſion d'un Dieu. Quel
eſt la gloire du monde, qu'on oſero
compare

mparer à celle-ci ? & quelle doit être
tre honte, de ne pas nous élever de
gré en degré, jusqu'à la sublimité
un ciel sans éclipse & sans nuage !
ous n'aimons qu'une basse vanité,
isqu'au lieu de mettre notre honneur
ns notre immortalité, nous le pla-
ns dans des choses qui n'ont qu'une
istence momentanée.

On ne peut penser au séjour des Bien-
ureux, sans se rappeller cette multi-
de innombrable d'esprits, qui, depuis
dam jusqu'à nous, ont mérité par
urs bonnes œuvres la céleste patrie ;
sans reconnoître que Dieu, dont la
ute-puissance est incommensurable,
bien créé d'autres espaces que cet
nivers exposé sous nos yeux. Où sont
effet ces intelligences dont la terre
englouti les corps ? Elles vivent d'une
e toute merveilleuse : mais nous ne sa-
ns, ni où, ni comment. Dieu, qui les
nt dans ses secrets éternels, nous ou-
ira bientôt ce sanctuaire impénétra-
e à nos sens, & nous nous trouve-
ns avec les Justes de tous les siecles.
est-là que chacun, selon la capacité de
n être, boit, pour ainsi dire, à longs
aits une sainte & inaltérable volupté ;
que Dieu, par une communication

ineffable, révele à ses Elus les vœux que nous leur adressons. Il les revêt de sa lumiere & de son incorruptibilité, & dans de continuelles extases que nous ne pouvons nous imaginer, il les nourrit de lui-même, & rend leur ame toute céleste. Si jamais nous avons senti ces heureux moments où l'homme, tout esprit, oublie son propre corps, ne tient plus à la terre, & s'abyme dans le sein de l'éternité ; ce n'étoit qu'une goutte de ce torrent immense qui enivre les Saints, & que la grace divine faisoit distiler jusqu'au fond de nos cœurs.

Il n'y a ici ni enthousiasme, ni imagination ; tout est merveilleux, & tout est vrai : de sorte que je dois bien plutôt me plaindre de la lenteur de mon esprit, que de sa vivacité. C'est dans les Prophêtes qu'on trouve ces traits lumineux qui peuvent réveiller l'idée du ciel. Pleins d'une ardeur divine, ils décrivent en caracteres de feu la charité qui embrase les Bienheureux & qui les vivifie, de même que la flamme épure les métaux. La mort, comme le prélude de ce bonheur, doit sans doute nous être précieuse, & il n'y a rien que nous ne devions tenter pour mourir chrétiennement. Laissons l'impiété s'applau-

voir d'une fin semblable à celle des bêtes, & se rire des saints desirs du Juste : les incrédules ont leur terme, & toute leur audace viendra se briser contre le doigt qui soutient le monde, qui creuse les abymes, & qui arrête l'impétuosité des vents & des mers.

On ne sauroit croire combien l'espérance de la vie future éteint les passions, & comme elle nous excite à la pratique des vertus. C'est elle qui encourageoit les Martyrs au milieu des flammes, qui fait trouver de la consolation dans les pleurs, & qui imprime à l'ame cette grandeur que tout l'héroïsme profane ne sauroit atteindre. Jean Casimir, Roi de Pologne, eût-il quitté sa couronne d'une maniere aussi admirable, si la vie future ne l'eût touché ! Il suffit de rapporter les paroles de son abdication, pour connoître la sublimité des motifs qui animent le Chrétien. Voici comme il s'exprime : *je quitte enfin ma couronne que les hommes estiment tant, & je choisis pour trône six pieds de terre qui vont me réunir à mes Peres. Je descends du faîte des honneurs, pour rentrer dans la foule. De Souverain que j'étois, je deviens Sujet ; & je m'enfuis dans la retraite, où je porte mon peuple dans mon*

cœur, & où je ne cesserai de prier & de méditer, pour que Dieu lui donne un digne Monarque. Ou c'est ici la vraie grandeur, ou il n'y a jamais rien eu de grand dans l'Univers. Les hommes les moins sensibles à la vie future ne pourront s'empêcher d'admirer ce trait d'héroïsme, parce que la vertu seule a des caracteres qui la rendent précieuse à ses ennemis mêmes. Rien de plus heureux que les empires où les Monarques agissent en vue de l'éternité : ils sont l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le pere de l'orphelin ; ils ne consentent à la guerre que lorsqu'il s'agit de révendiquer leur bien, ou de désarmer des ennemis dangereux ; ils méditent, ils prient, & ils ne regardent leur couronne que comme un fardeau, jusqu'à ce qu'ils obtiennent celle que Dieu réserve à ses bien-aimés.

Nous devrions souvent nous demander à nous-mêmes pourquoi nous vivons ; & cela nous apprendroit que nous ne sommes dispersés sur cette terre, que pour mériter une vie bien plus heureuse & bien plus sublime. Car s'il suffisoit de végéter comme les arbres, d'exister comme le quadrupede, la raison nous seroit entiérement inutile : mais elle nous est donnée pour agrandir notre être

& pour l'exalter. On vient à bout d'élever l'ame en épurant ses pensées, & en s'excitant soi-même à la contemplation des beautés invisibles. Quels efforts David ne fait-il pas, lorsqu'il veut s'élancer vers Dieu ! Tantôt il invite jusqu'aux abymes à benir le Seigneur, & tantôt il se livre à de saints transports qu'on peut appeller un raisonnable & sublime délire.

La grandeur d'ame, telle que nous l'avons expliquée dans tout cet Ouvrage, n'est donc que l'apprentissage de la vie future. Tout retentit-là, quand on se connoît ; & l'on ne se connoît que lorsqu'on aime Dieu. C'est cette science, que saint Augustin appelle la science universelle. Il y a plusieurs moyens d'arriver à la vraie grandeur; mais ils se réunissent, si-tôt qu'il s'agit de la fin. On doit toujours retourner au principe dont on émane. L'homme est un spectacle divin, quand il s'oublie lui-même pour n'envisager que le ciel. Les héros profanes n'ont qu'un temps, & les vrais Chrétiens ont toute l'éternité.

Le rien n'étant capable de rien, la créature ne peut faire des actions héroïques qu'autant qu'elle s'attache au Créateur. Les exploits des mondains éblouissent, mais ils n'éclairent pas. C'est une grande bassesse que de desirer quelque chose de

moins que Dieu, & la plus grande ambition consiste à pouvoir lui plaire. Nous n'avons été formés, ni pour composer des livres, ni pour enfanter des projets, ni pour remporter des victoires, ni pour imaginer des systêmes ; mais pour acquérir une éternité de bonheur : & si l'on écrit, ou si l'on combat, ce ne doit être qu'en vue de cet objet.

Ouvrons les cieux par les efforts de la foi, & nous ne douterons plus de la grandeur d'une ame qui ne s'exalte qu'en Dieu. La mort dévore les triomphes de l'impie, & la Religion éternise ceux du Chrétien. C'est sur les débris de l'orgueil, qu'un esprit immortel doit s'élever. Toutes les victoires les plus éclatantes ne valent pas l'honneur de se vaincre soi-même. Que sert de commander à des soldats, si l'on ne sait pas imposer silence à ses propres passions ? L'ame est roi chez le sage qui connoît le prix de son être, & qui tient ses desirs & ses sens au-dessus de la raison.

Nous finirons cet Ouvrage ainsi que nous l'avons commencé, c'est-à-dire, par des paroles tirées de l'oraison funebre du grand Turenne. Voici comme Fléchier peint ce héros : » c'étoit, dit-il, dans les » occasions les plus éclatantes, que, se

» dépouillant de lui-même, il renvoyoit
» toute la gloire à celui à qui seul elle ap-
» partient légitimement. S'il marche, il
» reconnoît que c'est Dieu qui le conduit
» & qui le guide; s'il défend des places,
» il sait qu'on les défend en vain, si Dieu
» ne les garde; s'il se retranche, il lui
» semble que c'est Dieu qui fait un rem-
» part pour le mettre à couvert de toute
» insulte; s'il combat, il sait d'où il tire
» toute sa force; & s'il triomphe, il croit
» voir dans le ciel une main invisible
» qui le couronne.

C'est ainsi que la grandeur d'ame s'annonce; & il n'y a que celle-là qui triomphe des événements, qui nous éleve au-dessus de nous-mêmes, & qui mérite une admiration universelle & durable. Si l'on se plaint de ce que le style n'a point répondu à la dignité du sujet, & de ce que le lecteur n'a point été remué par des descriptions pompeuses, ni intéressé par des définitions nouvelles, je dirai que la vérité est simple, & que les métaphores, ainsi que les saillies, n'affectent qu'un moment. Nous cédons l'éloquence à la mode, c'est-à-dire les antitheses & les épigrammes, aux philosophes modernes qui ont besoin de ce vernis pour colorer leurs paradoxes. On

n'apperçoit ordinairement des éclairs que lorsque le ciel se couvre de nuages. Les jours sereins s'annoncent sans éblouissement & sans fracas. Toute grandeur qui dresse un triomphe secret à soi-même, & qui se couronne de ses propres mains, n'est qu'une idole orgueilleuse, dont la vérité sappe la base. Il faut s'oublier, & perdre de vue ce monde terrestre, pour acquérir cette magnanimité qui fait l'essence du christianisme. Je défie les histoires prophanes d'opposer un héros à Judas Machabée, cet homme sublime & généreux qui mit en déroute les ennemis de Dieu, qui les poursuivit jusques dans leurs retraites, & qui s'ensévelit dans ses propres triomphes, après avoir triomphé lui-même de toutes les passions.

FIN.

